

# La Jeunesse Bretonne sur les pas de ses Saints



MARTHE LE BERRE

La Jeunesse Bretonne  
sur les pas  
de ses Saints



IMPRIMERIE BREVETÉE FRANCIS SIMON  
RENNES

La Jeunesse Bretonne  
sur les pas de ses Saints



*Nihil obstat*  
*Rhedonis, die 5 Aprilis 1936*

J. MASSOT  
*Cens. dep.*

*Imprimatur*  
*Rhedonis, die 10<sup>a</sup> Aprilis 1936*

† RENATUS MIGNEN,  
Arch. Rhedonensis.

Lettre de S. E. Mgr MIGNEN  
Archevêque de Rennes  
Dol et Saint-Malo

*Rennes, le 10 Avril 1936.*

*Mademoiselle,*

*C'est une très heureuse idée d'entraîner « la jeunesse bretonne sur les pas de ses Saints ».*

*Elevée en grande majorité dans nos écoles chrétiennes, elle grandit dans la foi et la piété. Vous l'y aiderez par les beaux exemples que lui présentent votre âme bretonne et votre plume experte et distinguée.*

*Si certaines « légendes » des vieux Saints bretons, manquent peut-être de valeur historique, elles sont néanmoins vénérables et de nature à édifier. Je ne puis vous blâmer de les avoir insérées dans votre ouvrage.*

*Veillez agréer, Mademoiselle, l'assurance de mon dévoué respect en N. S.*

RENÉ MIGNEN,  
Archevêque de Rennes, Dol et Saint-Malo.



## AVANT-PROPOS

---

*L'auteur de la Jeunesse Bretonne sur les Pas de ses Saints n'a pas la prétention, dans les 41 biographies composant cet ouvrage, d'épuiser toute la phalange des saints bretons. Son but est, uniquement, d'en présenter, aux Jeunes Bretons, quelques-uns des plus illustres et des plus populaires. Ce but lui semblera atteint si, refermant le livre, le lecteur se sent convaincu du crédit, près de Dieu, de ces Saints de sa Race, qui ont eu, sur les destinées spirituelles et matérielles du Pays, une si profonde influence et, si ayant médité leurs vies, il est décidé à servir, à leur exemple, son Dieu et sa Bretagne.*

M. B.



## REMARQUES

---

Nous croyons utile de donner, ici, l'explication de certains termes susceptibles de dérouter le jeune lecteur :

*Hagiographie.* — Science de la vie des Saints.

*Hagiographe.* — Celui qui écrit la vie d'un ou de plusieurs Saints.

*Biographe.* — Celui qui écrit la vie de personnages quelconques.

*Celtie.* — Territoire occupé par les Celtes.

*Cambric.* — Pays de Galles.

*Tro-Breïs.* — Tour de Bretagne. — Pèlerinage de la plus haute antiquité, très en honneur au Moyen-Age, et disparaissant, presque, avec la Renaissance. Il consistait à visiter les tombeaux des sept Saints Fondateurs des Evêchés Bretons.

*Bretagne d'Outre-Mer et Bretagne continentale* désignent : la première, la Grande-Bretagne (aujourd'hui, l'Angleterre) ; la seconde, la Bretagne que nous habitons. L'une et l'autre, à l'origine, appartenaient tout entières à la race celtique, ainsi que l'Ecosse et l'Irlande. On sait que les Bretons (peuple celte) sont venus d'Outre-Mer, chassés par les Saxons, et qu'ils ont peuplé l'Armorique, ainsi appelée des Armoriciens absorbés en partie par Rome. Dans certaines contrées de l'actuelle Angleterre — Pays de Galles, Cornouailles — demeurent des descendants de ces Bretons, nos Pères, qui ne les ont pas suivis dans l'émigration. De même l'Ecosse et l'Irlande sont encore, en partie, peuplées de Celtes, ce qui explique la parenté dont se réclament Celtes de Bretagne et des Pays au-delà de la Manche.

N.-B. — Les phrases entre guillemets sont rapportées de quelque auteur ayant traité des Saints Bretons, du Dominicain Albert Le Grand, de Morlaix, le plus souvent.

---

## LIVRE PREMIER

### Les Sept Saints Fondateurs

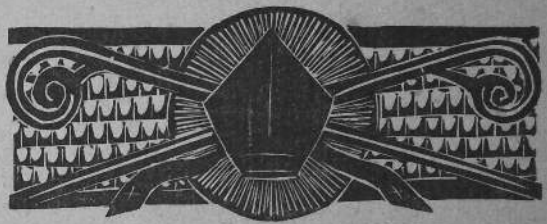
ST CORENTIN, ST POL DE LÉON, ST BRIEUC, ST TUGDUAL,

ST SAMSON, ST MALO, ST PATERN



**SAINT CORENTIN**  
**DANS SON ERMITAGE DE LA FORÊT DE NEVET.**





## Saint Corentin

PREMIER EVEQUE DE QUIMPER

VI<sup>e</sup> SIÈCLE

*Fête le 12 décembre*

**S**AINT Corentin est l'un des saints les plus populaires de la Basse-Bretagne. Il est le premier aussi des sept saints Fondateurs des Evêchés bretons que visitaient, jadis, nos Pères, dans l'antique pèlerinage du *Tro-Breiz*...

..

Corentin naquit, au VI<sup>e</sup> siècle, sur le sol même de notre Cornouailles. De bonne heure, il se sentit attiré vers la solitude. Jeune prêtre, il choisit, pour s'y retirer, la forêt de Nevet, en Plomodiern. Là, séparé de tout commerce avec le monde, il menait une vie de recueillement et de prière. A peine en détournait-il le temps d'assurer son exis-

tence matérielle. Il se contentait, dit l'aimable historien de nos saints, le Dominicain Albert Le Grand, « de gros pain qu'il mendiait quelquefois aux villages prochains, et de quelques herbes et racines sauvages ». Mais à ce menu frugal, Dieu ajoutait le poisson miraculeux que le bon Albert nous montre se présentant chaque jour au saint. Celui-ci, d'après la Légende, en prélevait une part suffisante à sa nourriture quotidienne, après quoi il le rejetait dans la fontaine où « tout à l'instant, il (le poisson) se trouvait tout entier sans lésion ni blessure ». Il est rapporté qu'un « curieux » voulut s'assurer, par lui-même, de ce prodige. Mais le petit poisson, coupé par cette main étrangère, resta « blessé » jusqu'à ce que saint Corentin, de sa bénédiction, le guérit.

\* \*

Cependant le solitaire craignait que ses prières et ses pénitences ne fussent pas encore assez agréables à Dieu. Il résolut donc de prendre conseil d'un pieux ermite, fort avancé en âge, saint Primel, qui vivait aux environs de Saint-Thois, non loin de Châteaulin. Si saint Corentin venait s'édifier près de saint Primel, le vieillard ressentait, à l'égard de son jeune confrère, la plus grande admiration. Aussi, pour les deux saints personnages, cette visite fut-elle une merveilleuse occasion de prier et de louer Dieu. Ce fut également celle pour notre saint de reconnaître, par un miracle, le charitable accueil de son hôte. Corentin avait vu, au matin, Primel, appuyé sur son bâton, se diriger péniblement, portant sa cruche, vers une fontaine éloignée pour y puiser

de l'eau. Le solitaire de Nevet se mit alors en prière. Inspiré d'en haut, il enfonça en terre son bâton de voyage. Une source jaillit aussitôt. Et les deux saints amis de rendre ensemble grâces à Dieu.

\* \*

Revenu à Plomodiern, Corentin pensait n'avoir plus qu'à mettre en pratique les enseignements reçus de la pieuse expérience de saint Primel, et à redoubler de prières et d'austérités. Mais Dieu en avait disposé autrement. Le roi Gradlon, de Cornouailles, vint, un jour, avec sa suite, chasser dans la forêt de Nevet. Grande fut sa surprise d'y trouver Corentin et, plus grand encore, son étonnement d'apprendre la sainteté de son existence. Cet étonnement ne connut plus de bornes quand il eut, peut-être un peu par ironie, demandé au solitaire s'il pouvait lui donner à manger, à lui et à tous ses hommes d'armes, et qu'il vit le petit poisson de la fontaine faire tous les frais du repas. Corentin, en effet, eut recours au poisson miraculeux, en coupa, rapporte Albert Le Grand, « une pièce de dessus le dos et la donna au maître d'hôtel du roi » pour l'apprêter. Celui-ci se mit à rire, mais chacun en fut « suffisamment rassasié ». Le roi, témoin d'un tel prodige, se jeta aux pieds du saint ermite, et lui donna, pour fonder un monastère, les terres qu'il possédait en Plomodiern.

\* \*

Dans ce monastère, Corentin ouvrit une école afin d'y enseigner les enfants du voisinage. Telle fut, d'ailleurs, dès l'époque la plus ancienne, la grande préoccupation de nos

saints. Cependant, le roi Gradlon n'oubliait pas le solitaire de la forêt de Nevet. Résolu à fonder à Quimper un évêché, il y appela Corentin. Après l'avoir fait sacrer évêque, il lui donna l'emplacement de son palais pour y bâtir sa cathédrale. Aussi saint évêque que pieux solitaire, Corentin gouverna son peuple quarante années, durant lesquelles il mérita d'être appelé une des « brillantes lumières de la Cornouailles ». Albert Le Grand dit que sa mémoire est demeurée « si douce en sa ville » que de son nom « Quemper-Odetz s'est appelé Quimper-Corentin ». D'autre part, le vénérable P. Maunoir, qui écrivit sa vie, le loue d'avoir évangélisé l'Armorique dans la vieille langue celte. Le saint missionnaire ne craint pas d'avancer qu'il est à naître celui qui aurait vu « un Breton bretonnant prescher une autre Foi que la catholique ». Et, sans hésiter, il fait remonter cet hommage aux premiers Apôtres de la Bretagne.

\*  
\*\*

A sa mort saint Corentin fut inhumé dans sa cathédrale. Par delà la tombe, le saint Fondateur de l'évêché de Quimper continua sa protection à sa bonne ville, spécialement lors d'une épidémie de peste qui y sévit, en 1638. La relique de son bras — la seule que possédât la cathédrale après que le corps du saint eût été enlevé pour le soustraire aux invasions normandes du IX<sup>e</sup> siècle — fut portée en procession à la fontaine saint Corentin, dont la profanation de la statue avait été la cause du fléau. Celui-ci s'arrêta net à l'endroit même où il avait commencé. La précieuse relique faillit disparaître à la Révolution. Fort heureusement, le pieux menui-

sier quimpérois Daniel Sergent, réussit à la cacher dans la petite paroisse voisine d'Ergué Armel. De là elle fit retour à la cathédrale, en 1795. Mais le culte ne reprit toute sa splendeur qu'en 1888. Le bras fut alors déposé, par les soins de Mgr Nouvel, évêque de Quimper, dans un superbe reliquaire d'argent massif, placé sur l'autel dédié au saint dans la cathédrale. Chaque année, le 12 décembre, on y célèbre la Messe pour les malades. La fête solennelle a lieu le dimanche suivant et la relique est, ce jour, portée processionnellement à travers la cathédrale, au chant de l'hymne de saint Corentin, le majestueux *Pange solemnes*. Chaque samedi, jour de marché, à Quimper, une fort jolie statue ancienne du saint, posée au bas de la nef, y reçoit les prières et les offrandes des populations environnantes.

\*  
\*\*

Par l'intercession de saint Corentin, le grand Apôtre de Cornouailles, puissent les Enfants de la catholique Bretagne conserver intact, jusqu'à la fin des temps, le trésor de la Foi que le saint Evêque est venu lui apporter, selon l'heureuse expression du Père Maunoir, « à la faveur » de la vieille Langue des Aïeux.





## Saint Pol de Léon

PREMIER EVEQUE DE LEON

VI<sup>e</sup> SIÈCLE

Fête le 12 mars

**C**OMME saint Corentin l'est, de Cornouailles, saint Pol est le grand saint du Léon. La Révolution française a bien pu supprimer le siège épiscopal créé par lui, la ville de Saint-Pol conserve, avec la belle cathédrale qui s'éleva sur les ruines de l'ancienne, le souvenir, toujours vivant, de son saint Fondateur.



Contrairement à saint Corentin, c'est dans la Cornouailles insulaire que naquit, aîné de la nombreuse famille de Portius Aurelianus, celui qui allait être l'Apôtre du Léon. De très bonne heure, ses parents l'envoyèrent au monastère-école de Saint-Iltut. Là, il partageait le travail et les jeux des autres enfants. Plusieurs de ses jeunes condisciples devaient, comme lui, devenir de saints et illustres personnages : Samson, Magloire, Gildas. De tous, à côté des leçons de science et de piété qu'il leur donnait, le Maître Iltut réclamait de légers services. Or, en ce temps, les goélands dévastaient les moissons dans les champs du monastère baignés

par la mer. Pol et ses compagnons étaient chargés, à tour de rôle, d'écarter les oiseaux pilleurs. Un jour donc où Pol était de service, il arriva que ces voraces dévorèrent tous les épis. Effrayé, en enfant qu'il était, le jeune écolier n'ose plus retourner au moustier et ne songe qu'à se cacher. Le lendemain, seulement, retrouvé par ses camarades, il reprend le chemin du monastère, conduisant devant lui les oiseaux, qu'après s'être mis en prière, il avait réunis en un troupeau docile. Il les mena ainsi à son Maître. Iltut fut ému du prodige lui révélant la sainteté de son jeune disciple. A la demande de celui-ci, il traça sur les prisonniers emplumés, qui s'envolèrent aussitôt, le signe de la croix. Ce fut le premier miracle de Pol Aurélien, miracle suivi de tant d'autres.



Voilà que Pol a seize ans et qu'il entend l'appel de Dieu l'invitant à se retirer dans la solitude pour ne plus penser qu'à Lui. Défiant de lui-même, l'adolescent s'en ouvre à son maître. Le saint vieillard, après avoir, de son côté, imploré les lumières divines, ne tarda pas à reconnaître, chez son élève, une vocation spéciale. Il le laissa donc aller, malgré la peine qu'il éprouvait à se séparer de son disciple le plus cher. Pol vécut solitaire durant plusieurs années, priant, jeûnant au pain et à l'eau, sauf aux jours de fête où il s'accordait quelques petits poissons. Dieu permit que sa retraite fût enfin connue. Alors Pol qui avait, à ce moment, 30 ans, reçut le sacerdoce et devint abbé d'un premier monastère groupant autour de lui des jeunes gens et même des prêtres. Vers ce temps, le roi Marc'h, de la Cornouailles d'Outre-

Mer, appela Pol à sa cour de Caër-Banhed, pour prêcher son peuple. Il voulait faire de celui-ci, dit Albert Le Grand, une « milice céleste ». Un jour vint où le roi, heureux des bons résultats obtenus, désira élever son saint missionnaire à l'épiscopat. Pol l'apprit. Effrayé dans son humilité, d'une charge dont il se jugeait indigne, il se résolut à partir. Dès qu'il eut obtenu, non sans peine, le consentement de Marc'h, il exécuta son projet. Le prince, toutefois, s'obstina à lui refuser une clochette que le partant lui avait demandée parmi celles dont on se servait, au palais, pour appeler aux repas.

\*  
\*\*

Suivant l'ordre de Dieu qui le voulait sur le continent, Pol traversa la mer accompagné de douze prêtres et de douze disciples. Ils prirent terre à Ouessant. La légende prétend que les goëlands, rancuniers, reconnurent celui qui les chassa de la grande île, et l'accueillirent par des cris injurieux. Le séjour de Pol à Eussa (Ouessant) fut de courte durée. Cependant, le souvenir en est fidèlement conservé. Un nouvel appel du Seigneur conduisit le voyageur à Plouguerneau où, pour désaltérer ses compagnons, il fit, de son bâton, jaillir trois sources qui n'ont, depuis, jamais cessé de couler. En ce lieu il rencontra un porcher, lequel le conduisit au gouverneur de Léon, le comte Withur, qui faisait, de l'île de Batz, sa résidence préférée. Mais déjà, à la traversée de la ville de Castel, (plus tard Saint-Pol), le missionnaire aspergeait d'eau bénite ses murs et bénissait tout particulièrement la fontaine de Lenn-ar-Gloar où de nombreux malades devaient recouvrer la santé. Ayant appris ces choses et reconnu la sainteté de

son visiteur, le comte Withur lui demanda de délivrer le pays d'un dragon qui y jetait l'épouvante. Pol y consentit. Un matin, donc, après avoir célébré la Messe, il se rendit, revêtu de ses ornements pontificaux, à la caverne du monstre, suivi d'un grand concours de peuple. Mais personne ne voulut l'accompagner lorsqu'il s'agit d'approcher l'horrible bête, dont Albert Le Grand fait une effroyable description. Seul, un vaillant chevalier, originaire de Cleder, ne craignit pas de prêter main forte à l'évêque, ce qui lui valut le nom de Gournadeac'h, l'homme qui ne fuit pas. Pol passa son étole au cou du dragon et, aidé du chevalier, le jeta à la mer.

\*  
\*\*

Cet exploit que saint Pol devait, quelques années plus tard, renouveler au Faou, augmenta, si possible, la confiance de Withur envers le thaumaturge. Un fait étrange avait déjà affermi cette confiance. Tandis que s'entretenaient les deux hommes, un pêcheur entra au palais du comte, tenant un gros poisson qu'il venait de capturer. Dans le ventre de ce poisson, on trouva une clochette. Pol la reconnut pour celle que lui avait refusée Marc'h. Withur s'empressa de lui en faire présent, comme aussi de l'île entière de Batz où Pol élèverait un monastère, et de la ville même de Castel. Le comte ajoutait à ces dons, celui d'un Evangile, tout entier écrit de sa main. De plus, il employa la ruse pour vaincre la résistance de Pol que les habitants de Castel voulaient pour évêque. Il l'envoya en mission près du roi Childebert. Celui-ci, en raison de l'autorité que lui conférait le protectorat des États de Withur, obligea Pol à devenir le premier évêque de

Castel. Le prélat s'acquitta saintement de sa charge. Devenu vieux, il s'en démit, et se retira à son monastère de Batz. Il y mourut, à l'âge de 120 ans. De grandes contestations eurent lieu au sujet de la possession de son corps, entre le clergé de Castel et les moines de l'île. Les deux parties s'en remirent au jugement de Dieu. Le corps fut, en conséquence, déposé sur un chariot traîné par des bœufs. Livrés à eux-mêmes, les animaux s'étant dirigés vers le rivage, ce fut à la cathédrale de Saint-Pol que fut enterré l'Apôtre, au milieu d'une immense affluence de peuple. Ses reliques reposent, à son autel même, dans un magnifique reliquaire. Au jour du Pardon, les uns, par dévotion, les autres, pour être guéris des maux de tête et de la surdité, se font imposer sur la tête la *hirlaz*, ou cloche de saint Pol.

..

A Saint Pol, valeureux triomphateur du Dragon, la Jeunesse Bretonne se recommandera pour vaincre le Démon, sous les multiples formes que revêt le Malin, aux fins de l'abuser et de l'entraîner au mal.



## Saint Briec

ABBE ET EVEQUE

VI<sup>e</sup> SIÈCLE

Fête le 1<sup>er</sup> mai

**S**AINTE Briec est une des grandes figures de l'émigration bretonne, en même temps qu'il semble avoir été une sorte d'agent de liaison entre les deux Bretagnes, de l'île et du continent, par les nombreux voyages qu'il fit de l'un à l'autre.

..

Ce saint naquit dans le Comté de Cardigan, sud-ouest du pays de Galles, de parents païens. Cependant la tradition veut qu'un Ange ait apparu à Eldruda, sa mère, et l'ait avertie de la sainteté de l'enfant qu'elle mettrait au monde. Le messager céleste ordonnait, en même temps, à Eldruda, d'embrasser la foi chrétienne, elle et son mari, Serpus. Cette double conversion, s'il faut en croire certains auteurs, sera, mais bien plus tard, l'œuvre de Briec, lui-même. Cependant, de la visite de l'Ange, les parents du jeune saint avaient retenu l'ordre d'envoyer leur fils en Gaule, à St Germain-d'Auxerre. Ce saint évêque serait son maître dans les sciences humaine et divine. La première entrevue du Maître et du Disciple fut marquée d'un prodige : tandis que Briec



s'avançait vers Germain, on vit une colombe le précéder et planer au-dessus de sa tête, au moment où il s'agenouillait devant l'évêque. Celui-ci, à la vue de l'enfant, fit cette prédiction : « Voici un enfant de la nation des Coriticiens, distingué par la noblesse de sa naissance, intelligent, et plein de jugement, orné déjà de bons principes, malgré son âge tendre, et prédestiné par Dieu à devenir le chef de la religion sainte dans le pays où il est né. »

..

Brieuc, à cette époque, n'a pas encore atteint sa dixième année et déjà il est le modèle des écoliers de Germain. Dès son plus jeune âge, du reste, il faisait l'admiration de son entourage. Tout enfant, à la maison paternelle, on l'avait vu, au lieu de jouer, s'essayer à écrire sur des tablettes. Cet amour de l'étude l'y fait s'appliquer de telle manière que, dit un ancien biographe, il apprit, en un jour, tous les éléments du latin. Au bout de cinq mois, il possédait par cœur le psautier entier. Il ne mit pas moins d'ardeur à acquérir les *Arts libéraux*, ensemble de savoir qui constituait tout ce qu'un homme intelligent et cultivé devait posséder, lorsqu'était accompli le cycle de ses études. Mais quelque diligent qu'il fût à s'assimiler la science humaine Brieuc se passionnait surtout pour la connaissance de Dieu et des choses divines. Il travaillait aussi à orner son âme des vertus de piété, d'humilité, de charité. Cette dernière lui était, semble-t-il, plus précieuse qu'aucune autre. On raconte de lui, tandis qu'il était encore écolier, ce joli trait : Il alla un jour, puiser de l'eau pour les usages du monastère avec

une cruche appartenant à la communauté. Chemin faisant, des lépreux lui demandent l'aumône. Or Brieuc n'avait jamais su résister à des sollicitations de ce genre. Plusieurs fois, déjà, il avait donné, faute d'autre chose à sa disposition, quelque partie de son propre vêtement. Dans un élan généreux, et sans autrement y réfléchir, il cède à ces miséreux la cruche qu'il a en mains. Cet acte avait été surpris d'un serviteur jaloux qui alla en faire, à saint Germain, un rapport immédiat. Le saint abbé ordonna qu'on fit venir le coupable. Averti par un de ses frères, Brieuc se rendit compte alors qu'il avait détourné un objet ne lui appartenant pas. Effrayé, il se prosterne et prie Dieu de lui venir en aide. Quand il se relève, il voit, près de lui, une belle cruche de cuivre. Remerciant Dieu, il la prend et se rend près de l'abbé. Le maître feint l'indignation. Sévèrement il interroge : « Pourquoi as-tu donné aux lépreux, par vaine gloire, la cruche qui était nécessaire au monastère ? Lève-toi vivement et va la chercher. » A ces mots, Brieuc découvre la cruche obtenue à sa prière : « Est-ce là, Maître, la cruche que vous demandez ? » Et Germain de s'écrier : « Cet enfant est plus juste que nous, puisqu'il est ainsi rempli de la grâce divine ! »

..

Il semble que ce prodige ait ouvert toute une série de faits miraculeux attribués à Brieuc, durant le séjour qu'il fit encore au monastère, jusqu'à son ordination où une colonne de feu apparut au dessus de la tête du jeune clerc. Peu après, un message du ciel avertit le nouveau prêtre de retourner dans son pays, pour délivrer ses parents des liens

du paganisme. Il convertit en même temps qu'eux tout le pays qu'il couvrit d'églises. Il fonda encore un grand monastère dont il fut l'abbé, puis, sur un nouvel ordre de l'Ange, il vint évangéliser l'Armorique. Il en fut, sans doute, l'un des évêques régionnaires, ou auxiliaires, selon la coutume du temps. Ce fut peut-être au dernier voyage qu'il fit de l'île au continent, qu'il débarqua dans la baie appelée, depuis, baie de Saint-Brieuc, à l'embouchure du Gouët. Ayant découvert une source, il décida, lui et ses compagnons, de bâtir là, un monastère. Mais le comte Rigual à qui appartenait la terre (le champ du Rouvre) s'y opposa. Frappé d'un mal subit, aussitôt ce refus, il ne fut rendu à la santé que lorsqu'il eut cédé à Brieuc, en qui il reconnut son parent, le terrain contesté.

..

Sur l'emplacement du monastère que bâtit Brieuc s'élève la cathédrale. De l'oratoire construit par l'abbé à son arrivée, les substructions existent encore, recouvertes de marbre. Il organisa ici, comme dans ses fondations précédentes, la vie de prière et de pénitence à laquelle il ajoutait l'autorité du miracle. Citons entre tous celui-ci : Le saint homme, devenu vieux, se faisait porter au dehors, lorsque besoin en était, sur un chariot traîné par des bœufs. Un jour qu'il s'y trouvait assis, en pleine forêt, des loups se précipitèrent sur lui, essayant de le dévorer. Mais une force mystérieuse les empêcha de l'atteindre et les obligea à s'agenouiller devant lui, tandis que les disciples, effrayés, s'enfuyaient. Les jeunes gens reviennent, enfin, tout tremblants, à l'appel de leur maître. Ils ne peuvent toutefois approcher

de lui à cause des loups qui les en séparent. Un chef breton, du nom de Conan, et encore païen, venant à passer, demeure muet d'étonnement à ce spectacle étrange, et reconnaît pour le vrai Dieu Celui qui donne à son serviteur une telle puissance. Il demande le Baptême. Comme s'ils n'avaient attendu que cet instant, les loups, sur un signe de Brieuc, se retirent. C'est dans son monastère du Champ du Rouvre que mourut le saint abbé. Un de ses disciples, le moine Sieux, éloigné au moment de sa mort, le vit en songe monter, entouré d'anges chantant des hymnes, les degrés d'une échelle qui semblait toucher au firmament.

..

Daigne saint Brieuc qui fut le trait d'union entre les deux Bretagnes, maintenir entre les peuples Celtes l'union et la paix.



## Saint Tugdual

ÈVEQUE DE TRÉGUIER

VI<sup>e</sup> SIÈCLE

*Fête le 30 novembre*

**S**AINTE Tugdual n'est pas seulement le fondateur de l'Evêché de Tréguier. Il est encore le missionnaire qui parcourut toute la Basse-Bretagne, ce qui explique pourquoi tant d'églises et de chapelles sont consacrées à sa mémoire.

..

Tugdual naquit, vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle, en Grande-Bretagne, d'une famille originaire d'Irlande. Heteloch était son père, sainte Pompée ou Coupaia, sa mère, sainte Sève, sa sœur. Ainsi que Pol, Magloire, Samson il fut l'écuyer d'Iltut, en Cambrie. Ses succès n'altèrent en rien l'humilité du jeune saint et l'affabilité de son caractère envers ses camarades qui, à cause de cela, l'affectionnaient particulièrement et le regardaient comme leur modèle. Ses études terminées, il se sentit attiré vers la solitude. Là il se prépara au sacerdoce. Devenu prêtre, il se mit à la tête de quelques jeunes gens, désireux comme lui de songer uniquement à leur salut. Il fonda, en leur compagnie, une première communauté, mais il n'y devait pas demeurer longtemps. Durant trois

nuits consécutives, un ange lui apparut, lui portant ce message : « Tugdual, Dieu te commande de quitter la Grande-Bretagne, ta Patrie, et de te rendre en hâte, dans la Petite Bretagne. » Tugdual, après avoir prié pour connaître si tel était bien l'appel de Dieu, en fit part à ses disciples. Ceux-ci, d'abord très affligés à la pensée de le perdre, tinrent conseil et décidèrent de partir avec lui.

..

Tous s'embarquèrent sur un vaisseau qui, précisément, s'apprêtait à appareiller. Ils étaient accompagnés de sainte Pompée, de sainte Sève et d'une pieuse veuve. Ces saintes femmes devaient veiller à l'entretien de Tugdual et de ses moines. Après une heureuse traversée, les passagers débarquèrent à Ploumoguer, au port appelé, depuis, Pors Pabu, en l'honneur de saint Tugdual. — D'après la tradition, il aurait occupé quelques années la chaire de saint Pierre, à Rome, d'où son nom de Pabu, Pape. — A peine le navire est-il arrivé à destination qu'il s'évanouit avec ses hommes de bord, à la grande surprise de ceux qu'il venait de transporter miraculeusement. La première action de Tugdual, sur le sol d'Armorique, fut de guérir un pauvre paralytique étendu au bord du chemin que suivait le saint pour se rendre auprès du gouverneur de Léon, duquel il désirait obtenir l'emplacement d'un monastère. Ce miracle disposa favorablement le gouverneur et bientôt s'éleva Lan-Pabu. De ce foyer rayonna la bienfaisante influence de Tugdual sur toute la Domnonée (partie nord de la Bretagne continentale). Les fruits de son apostolat se marquèrent par de nombreuses conversions, par

des dons considérables et par l'accroissement des religieux, tant et si bien que Lan-Pabu se trouva trop à l'étroit pour les contenir. Alors Deroc'h, roi de la Domnonée, et cousin de Tugdual, fit rebâtir le monastère en lui donnant de plus vastes proportions. Mais il ne put y retenir son parent, intérieurement attiré à poursuivre sa route vers le nord de la Bretagne. C'est ainsi que, prêchant l'Évangile sur son chemin, Tugdual arriva en ce Val-Trecor, aujourd'hui Treguier, et en devint le premier évêque.

..

Le monastère de Val-Trecor, s'il ne fut pas, selon quelques-uns, fondé par saint Tugdual, mais par saint Briuc, lui dut, tout au moins, la merveilleuse expansion qu'il prit sous son gouvernement. Rapidement aménagé, grâce à la libéralité du roi Deroc'h, il devint aussitôt célèbre par la ferveur et le nombre des religieux venus se mettre sous la houlette de l'abbé. Celui-ci assumait cette direction avec celle de son premier monastère de Lan-Pabu, sans que cette fondation initiale en souffrit. L'activité de Tugdual se répandait également au dehors de ses monastères. Il ne cessait, en vrai missionnaire, de parcourir la Bretagne, prêchant partout la parole de Dieu et multipliant les fondations. Afin de les assurer, l'abbé du Trecor, persécuté par Conomor, usurpateur de la Domnonée sur Judual, petit-fils de Deroc'h, décida d'en appeler au roi Childebert, près de qui s'était réfugié le jeune prince. Aussi bien, par la fuite de ce dernier, Tugdual était-il devenu, en Armorique, le chef de la famille royale de Riwal. Tandis que le saint se rendait à Paris, il fit

rencontre de l'illustre évêque d'Angers, saint Aubin, qui l'obligea d'accepter son hospitalité. Puis tous deux s'acheminèrent vers le palais de Childebert. Aux portes de la ville, ils croisèrent un cortège funèbre. C'était celui du fils d'un notable de la Cité que l'on conduisait, avec les marques de la plus profonde affliction, à sa dernière demeure. Saint Aubin demanda à son compagnon de ressusciter le jeune homme. On vit alors Tugdual s'agenouiller devant la bière, et prier longuement en versant d'abondantes larmes. Quand il se releva, le mort sortit de son cercueil. Plein de vie et de santé il fut rendu à ses parents. On comprend qu'un tel miracle remplit Childebert d'admiration. Il s'empressa de promettre à l'abbé sa protection, ratifia les dons qui lui avaient été faits, puis le mit en demeure de déférer aux désirs de la délégation qui, presque en même temps que lui, arrivait du Trecor, le demandant pour évêque. En conséquence Tugdual se vit contraint d'accepter d'exercer l'épiscopat, en dehors de son abbaye, sur tout le territoire que le roi soumettait à sa juridiction.

..

De retour en son monastère, l'évêque-abbé prit en mains le gouvernement de ses ouailles dans un esprit de charité qui lui fit multiplier les miracles en faveur de son peuple. Cela n'empêcha point la calomnie de l'atteindre. Alors, pour apaiser ce peuple ingrat, Tugdual prit le parti d'une longue absence. Certains auteurs pensent qu'il aurait fait le voyage de Rome. C'est au cours de ce voyage qu'il aurait été élu Pape, pour être, au bout de deux ans, reconduit au Val-



Trecor par un cheval miraculeux, ainsi que jadis un navire mystérieux l'avait amené de Grande-Bretagne. Comme le vaisseau également, la monture disparut, sa mission achevée. Le retour de saint Tugdual mit fin aux calamités qui avaient suivi son départ. Elles avaient ouvert les yeux des révoltés, disposés par ces malheurs à accueillir, avec enthousiasme, la fin de l'exil que Tugdual s'était imposé. Le saint évêque mourut au Val-Trecor, le 30 novembre, vers l'an 553. Ses reliques, réunies maintenant à celles de saint Yves, sont l'objet d'un culte fervent.

\*\*

De l'ardent missionnaire, Tugdual, le jeune Breton implorera le rayonnement toujours plus intense de la foi catholique, d'une extrémité à l'autre du vieux pays de ses Pères : Bro Goz e zadou !



## Saint Samson

ÈVEQUE DE DOL

VI<sup>e</sup> SIÈCLE

Fête le 28 juillet

**S**AINTE Samson est regardé par certains historiens comme celui des sept saints Fondateurs dont l'influence, dans les destinées du Pays, fut la plus considérable. Au vrai, son histoire est intimement liée à celle de la Domnonée.

\*\*

Comme Pol, Aurélien, Tugdual, Malo, Samson naquit en Grande-Bretagne. Il y fut, avec son cousin germain, saint Magloire, qui le suivit dans l'émigration et devint son successeur sur le siège de Dol, l'écolier d'Iltud. Il se montra l'une des gloires de la célèbre Ecole, non seulement par sa science qui surprenait son Maître lui-même, mais surtout par sa piété et son esprit de pénitence. Il semble que, chez lui, savoir et vertu découlassent l'un de l'autre. Ainsi le voit-on un jour jeûner et prier avant d'apporter à son maître, Iltud, l'explication d'un texte des plus ardues de l'Écriture Sainte. Déjà le don des miracles lui est familier : un des religieux lui doit

d'être guéri de la morsure d'un serpent, lui-même ne ressent aucun mal de l'absorption d'un breuvage empoisonné que lui servent des ennemis secrets ; une blanche colombe se pose sur ses épaules le jour où il est ordonné diacre par l'évêque Dubric. Et voici que, devenu prêtre, Samson entend l'appel mystérieux qui, si souvent, retentit au cœur des saints de la Celtie. Il quitte alors le monastère, est élu, peu après, abbé de Caldey, puis missionne en Irlande, au pays de Galles où, sous son influence, toute sa famille s'est consacrée au service de Dieu. Enfin, il se retire dans une solitude profonde, mais en est arraché pour recevoir la consécration épiscopale.

••

Un nouvel appel de Dieu le fait émigrer en Bretagne-Armorique. Il s'y rend, accompagné d'un grand nombre de moines et de laïques bretons fuyant devant l'invasion saxonne. Après un heureux voyage que Satan, en suscitant une affreuse tempête, essaie de contrarier, les navigateurs atteignent le rivage armoricain et débarquent en Domnonée, vaste étendue de territoire qui va du Couësnon à Brest. Samson réjouit cette terre désolée d'un premier bienfait en guérissant la femme et la fille du gallo-romain Privatus, la première, couverte de lèpre, la seconde, possédée du démon. En reconnaissance de cette double guérison, Privatus donna à son bienfaiteur tout ce que, de ses possessions, la vue du saint pouvait embrasser. Près d'un puits comblé de terre s'éleva bientôt le monastère-évêché, autour duquel allait se former la ville de Dol. Le premier soin de Samson fut d'y organiser la vie conventuelle, après quoi il obéit à sa vocation

missionnaire et parcourut toute la Domnonée prêchant la parole de Dieu et se donnant à tâche le relèvement de cette province. Elle était alors asservie à la tyrannie de Conomor, usurpateur des droits du jeune Judual, héritier de la Domnonée, et dont il avait épousé la mère, veuve. Samson ne craignit point de se faire, près de Childebert, à la cour de qui s'était réfugié le prince, le porte-parole du droit méconnu. Pour la seconde fois en sa vie, le saint évêque allait échapper au poison versé dans sa coupe par une main criminelle, à la table même du Roi. Au signe de croix que Samson traça sur le vase, avant de le porter à ses lèvres, celui-ci se brisa. Childebert ressentit de ce prodige une vive admiration pour son hôte, et l'autorisa à voir Judual. Samson, avant son départ de Dol, avait confié, pour la durée de son absence, l'administration de son monastère à saint Thélaou. Rien ne l'empêchait donc de demeurer près de Judual le temps qu'il jugerait nécessaire à l'instruire de ses devoirs de prince. Il le fit ainsi bénéficier de toute l'expérience acquise au contact du pays qu'il avait évangélisé et résolu de pacifier, pour l'amener plus sûrement à réaliser, non pas uniquement ses destinées temporelles, mais mieux encore, pour y instaurer, dans la justice et l'ordre rétablis, le règne du Christ. C'est à cette grande mission que Judual, remonté sur le trône, se consacra plus particulièrement. Le saint abbé demeura le conseiller du Roi, pour le plus grand bien de toute la Bretagne.

••

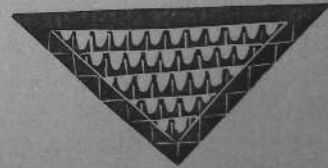
Cependant l'activité prodigieuse de Samson ne négligeait ni la charge de son évêché de Dol, ni la direction de son premier monastère et celle de ses nombreuses fondations au cours de ses voyages apostoliques dans la province de Domnonée, fondations effectuées grâce à la protection et à l'entremise de Judual. Il n'oubliait pas davantage le monastère qu'il avait établi à Pental, sur les rives de la Seine, et qu'il devait à la générosité de Childebert. Il voulut le visiter une dernière fois. Le roi franc confirma alors tous les avantages déjà consentis par Judual, à l'évêché de Dol. Samson assista, durant son séjour à Pental, au troisième concile de Paris (556). Cependant la tâche de l'illustre abbé-évêque s'achevait. Rentré dans son monastère de Dol, il y termina saintement ses jours, au milieu de ses religieux, après avoir désigné, pour son successeur, son cousin, saint Magloire, le 28 juillet 565.

♦♦

Le culte de saint Samson est un des plus étendus parmi ceux des saints bretons. Il dépasse les limites de la Bretagne où, nombreuses sont les églises et chapelles sous son vocable ou son patronage. Il est en honneur en France, en Angleterre, en Ecosse, en Irlande. A la cathédrale de Dol, les reliques du saint évêque et celles de saint Magloire sont enchâssées dans deux superbes reliquaires. Une tradition populaire attribue à saint Samson, l'introduction du pommier en Bretagne-Armorique.

♦♦

Au saint qui sut allier le souci de la gloire de Dieu à celui de la grandeur du pays au relèvement duquel il fut appelé, par vocation spéciale, le patriote breton demandera qu'il lui soit accordé de ne point oublier, au milieu des préoccupations du temps, les intérêts spirituels de l'individu, comme de la Nation.



## Saint Malo

EVÊQUE D'ALETH

VI<sup>e</sup> SIÈCLE

Fête le 15 novembre

**S**AINT Malo dut à son action de quarante années d'apostolat au pays d'Aleth, d'avoir été appelé à ce siège, depuis, transféré à Saint-Malo.

\*  
\*\*

Le père de Malo, riche seigneur du comté de Gwent, en Grande-Bretagne, et sa mère, Darval, déjà avancés en âge, avaient supplié le Seigneur de leur donner un fils. Leur prière fut exaucée. Ce fils fut Malo. Il eut pour parrain, saint Brandan, dont il devint l'écolier et le disciple. Il avait environ douze ans lorsqu'il lui arriva, jouant sur la grève avec ses petits compagnons, de se reposer un peu à l'écart sur un tas de goëmon. Il s'y endormit, et tandis que les autres enfants, sans s'apercevoir de son absence, regagnaient le monastère à l'heure de la marée montante, Malo fut entouré du flot sans que, toutefois, nous dit Albert Le Grand, la mer « l'osât toucher ni mouiller ». Cependant le naufragé, sorti de son sommeil, s'effrayait de sa position périlleuse. Bientôt aussi, Brandan, rempli d'inquiétude, accourait sur

le rivage. Mais ses appels restèrent vains et il ne put, dans les ténèbres, apercevoir Malo. Rentré au monastère, il passa la nuit en prières. Un Ange lui apparut au matin, et l'assura que son disciple ne courait aucun danger sur la petite île que Dieu avait, tout exprès, fait surgir pour lui. En effet, dès l'aube, Brandan retourna au rivage. Il aperçut, au-dessus des flots, une élévation de terre, et sur cette élévation, Malo en prières. L'enfant exprima le désir d'y demeurer quelque peu. Son Maître l'y ayant autorisé, il lui demanda de lui passer son Bréviaire afin qu'il pût réciter son office. Sur l'indication de Malo, Brandan posa sur l'eau le livre qui arriva à destination sans avoir été aucunement mouillé. Cependant les années s'écoulaient, et lorsque Malo dut décider de sa vocation il se refusa à quitter le monastère. Ses parents, sur les représentations de Brandan, acquiescèrent à sa demande. Le jeune religieux fut un modèle pour ses frères. Sa vertu de charité surtout était telle qu'elle s'étendait à toute créature. On raconte qu'un jour bêchant une vigne au jardin du monastère, Malo avait ôté son manteau afin d'avoir les mouvements plus libres. Or, durant son travail, un roitelet fit son nid dans le capuchon. Et Malo, pour ne pas déranger l'oiseau, lui abandonna son vêtement jusqu'à l'éclosion de la nichée, après quoi il le retrouva intact.

\*  
\*\*

Tant de vertu chez le jeune religieux excita la jalousie de quelques-uns de ses compagnons qui exercèrent sa patience par mille tracasseries. Un jour, où le tour de Malo était venu d'allumer, au matin, les lampes de ses frères, il se



trouva de ceux-ci qui, par malice, avaient éteint tout feu, dès la veille. Sans se troubler, Malo prit, sous la cendre qui recouvrait à l'ordinaire des charbons incandescents, un charbon refroidi et, à son contact, alluma la lampe de l'abbé. Ceux qui s'attendaient à voir Malo pris en faute, furent dans la stupeur. Quant à l'abbé, devant l'animosité dont son disciple préféré était l'objet, il décida, pour la calmer, de s'éloigner avec lui. Il entreprit alors ce voyage vers les « Iles Fortunées » durant lequel, le jour de Pâques, Brandan et ses compagnons demandèrent au Seigneur de les faire aborder à une île où ils pourraient célébrer la Messe. Aussitôt il s'en présenta une à leurs yeux. Mais le Saint-Sacrifice n'était pas terminé que l'île se met à se mouvoir. Rentrés dans leur vaisseau les voyageurs s'aperçurent qu'elle n'était autre qu'une grosse baleine. Il remercièrent Dieu d'une méprise qui leur avait permis de remplir leur vœu. Après plusieurs mois de navigation, au cours desquels ils évangélisèrent, sans doute, quelques peuplades isolées en l'Océan, les missionnaires rentrèrent au monastère. Malo n'y devait point demeurer. Il se sentait appelé à passer sur le continent. Ses parents voulurent s'opposer à son départ, mais un Ange le conduisit lui-même sur un vaisseau qui le débarqua en l'île de Cézembre, dans la baie, aujourd'hui, de Saint-Malo.

\*  
\*\*

Sur un rocher voisin, vivait un saint ermite, nommé Aaron. Malo l'alla visiter. Sur ses instances, il se voua à l'évangélisation des pays d'Aleth et de Corseuld, dont les

habitants, s'ils avaient précédemment reçu le christianisme, étaient, en majeure partie, retournés à leurs habitudes païennes. Dans la capitale de cette dernière contrée, il arriva que les indigènes n'ayant voulu lui fournir ni vin ni calice pour le Saint-Sacrifice, Malo changea le marbre d'un vase en cristal et l'eau en vin. Partout où il passait, il témoignait, par des miracles, de la vérité de sa parole, ressuscitant, ici, un mort, là, rendant la vue à un seigneur devenu aveugle à la suite du dessein qu'il avait conçu de raser les murs d'un des nombreux monastères construits par Malo. Si le saint abbé guérissait miraculeusement les malades, il leur appliquait aussi sa science naturelle de la médecine et les soignait de ses mains. Tant de bienfaits déterminèrent les Aléthiens à le demander pour évêque. Malo accepta à regret. Néanmoins, il se donna tout entier aux devoirs de sa charge, mais son zèle ne fut pas pareillement goûté de tous. Il eut des ennemis. Ceux-ci s'attaquèrent même aux gens de son entourage. L'évêque fut miraculeusement averti du danger couru par son boulanger, Rhunna, qu'ils avaient jeté pieds et poings liés dans la mer. Grâce aux prières du saint les eaux s'écartèrent en cercle autour du malheureux qui, le lendemain, à leur retrait, fut retrouvé sain et sauf. Espérant calmer les esprits par son absence, Malo se rendit près de saint Léonce, évêque de Saintes, qui lui donna une terre au village de Brie, pour y fonder un monastère.

\*  
\*\*

Cependant les Aléthiens étaient durement punis d'avoir, par leurs mauvaises dispositions, causé le départ de leur

évêque. La peste, la sécheresse, la famine, les décimaient. Ils en furent réduits à le supplier de revenir au milieu d'eux. Dès que Malo eut repris la direction de son diocèse tous les maux dont Aleth était accablé cessèrent. L'évêque continua à gouverner saintement son peuple jusqu'à ce que lui semblât arrivé le temps où, sur l'ordre de l'Ange, il devait retourner, pour y mourir, près de saint Léonce. A la mort du prélat, survenue le 16 décembre 621, en son monastère d'Archambrey, saint Léonce fit élever une chapelle sur son tombeau. De nombreux miracles s'y produisirent, en sorte qu'Aleth n'obtint, qu'après de longues instances, de pouvoir emporter quelques reliques. Elles furent déposées au monastère d'Aaron, depuis, Saint-Malo. La Révolution a dispersé, en partie, ces reliques, dont la cathédrale possède quelques-unes, mais n'a pu éteindre le culte du saint évêque, patron de Saint-Malo et de tout le pays malouin.

\*  
\*\*

Fasse saint Malo, médecin des corps et des âmes, que les Bretons conservent, par son intercession, la santé physique et morale qu'ils dépenseront joyeusement au service de Dieu.



## Saint Patern

EVÊQUE DE VANNES

V<sup>e</sup> SIÈCLE

Fête le 15 avril

**S**AINT Patern, dont on bretonnise, parfois, le nom en Padarn et Païarn, n'est pas d'origine bretonne. C'est un gallo-romain. Cependant le zèle qu'il déploya, sur le siège de Vannes, à la pacification des différents peuples qui se pressaient sous sa houlette pastorale, l'a fait placer, par l'Eglise celtique, au nombre des « sept saints Fondateurs ».

\*  
\*\*

Où exactement, et à quelle époque, naquit Patern ? connaît-on bien le nom et la qualité de ses parents ? à ces questions, on ne peut répondre de manière certaine. Toute la vie de Patern demeure entourée d'obscurité, sauf un point essentiel, celui-là en pleine lumière, son élévation au siège de Vannes, qu'il occupe lors du Concile de 465. Ce point acquis, on ne peut se tromper en situant l'existence de ce saint évêque au V<sup>e</sup> siècle. Pour le reste, il est difficile, impossible même, en l'état actuel de la science hagiographique, de la distinguer de celle de Patern, le Gallois, et de Patern, évêque d'Avranches, avec lesquels la légende confond l'évêque de

Vannes. C'est en s'appuyant sur des faits communs, ou réputés communs, aux deux personnages, que s'est établie cette légende de saint Patern. Il est indispensable de la connaître, Patern étant, malgré le peu que l'on sait de lui, avant 465, l'une des gloires de l'épiscopat breton.

••

D'après ce récit que rapporte Albert Le Grand aussi bien que M. de la Borderie, Patern se voua tout jeune à l'état monastique. Il tendait, de cette façon, à suivre l'exemple paternel, sa mère, près de qui il ne cessait de s'informer de son père, absent, lui ayant enfin avoué que, peu après sa naissance, celui-ci était parti en Irlande, vivre dans la solitude. Patern, aussitôt, résolut de l'y rejoindre. Avec quelques compagnons dont, malgré son jeune âge, il fut investi chef, il fit voile vers l'Irlande, non sans avoir fondé, sur le sol de Grande-Bretagne, le monastère de Lan-Padarn-Vaur. C'est là, qu'après sa visite à son père, il revint pour couvrir tout le pays d'églises et de monastères. Dans ce même Lan-Padarn, il reçut, d'un chef breton, Maëlgorn, la garde d'un trésor que le dépositaire l'avait prié de conserver jusqu'à la fin de la campagne qu'il entreprenait. Sur l'assentiment de Patern, deux hommes, de la part de leur chef, lui remirent deux corbeilles où était contenu, dirent-ils, le trésor. Lorsqu'ils revinrent le prendre, ces hommes ayant découvert les corbeilles, seuls apparurent des graviers. De trésor, point. Patern, alors, fut accusé d'avoir dérobé la matière précieuse. Il protesta de sa bonne foi et, pour trancher le différend, demanda à subir l'épreuve de l'eau bouillante. Le saint abbé plongea

en conséquence la main dans une marmite remplie d'eau en ébullition et l'en retira intacte. Il n'en fut pas de même des deux accusateurs. Ils furent si grièvement brûlés qu'ils en moururent. Le chef, lui-même, fut frappé de cécité, mais s'étant fait conduire près de Patern, il fut guéri et, par surcroît, converti.

••

La légende que nous suivons, prête, ici, à Patern, la vision d'un Ange qui lui ordonna de se faire sacrer évêque par le patriarche de Jérusalem. Patern se rendit donc dans la ville Sainte. De là a pris corps la supposition qu'il avait déjà reçu la consécration épiscopale avant de passer sur le continent. Désormais la légende fait place à l'histoire. En réalité l'évêque de Vannes ne quitta peut-être jamais la terre Armorique où il est très probable qu'il naquit de quelque chef gallo-romain. Là, sans doute, il se prépara dans la solitude, la prière et la pénitence, à la mission que lui réservait la Providence. Voici comment l'historien breton, M. de la Borderie, définit la vocation de l'illustre prélat : « Il ne fut pas seulement, dit-il, l'Apôtre du Pays de Vannes ; il en fut aussi l'arbitre, le pacificateur entre les races diverses qui l'occupaient ; il fit régner la paix et la concorde. » Ces races étaient les Armorico-romains, les Gallo-francs, les Bretons émigrés se pressant en ce point avancé du territoire conquis par les Romains, absorbés, à leur tour, par l'indigène, et envahis par les nouveaux arrivants. On conçoit aisément que les intérêts des uns et des autres durent, plus d'une fois,

s'entrechoquer. C'est précisément le mérite du saint évêque d'avoir su apaiser les conflits et calmer les esprits.



Il se trouva, malgré cela, des détracteurs qui semèrent sur Patern des calomnies contre lesquelles il n'eut d'autre recours que la fuite de son diocèse. Il gagna le territoire franc où il mourut. Mais le corps de l'évêque défunt devait être ramené à Vannes par ceux-là mêmes qui avaient obligé Patern à s'exiler. Depuis le départ de l'évêque, toutes sortes de maux s'étaient abattus sur le pays qu'il avait quitté. Cependant, lorsque les envoyés de Vannes voulurent prendre possession du corps, il fut impossible de soulever le cercueil. Alors un notable de cette ville s'avança et promit solennellement l'octroi d'un terrain, jadis refusé au saint, où aurait lieu l'inhumation et sur lequel s'élèverait une église. Ce fut l'église Saint-Patern. On y vient encore aujourd'hui en procession, à l'occasion des grandes sécheresses. Il est dit, en effet, que jamais le saint Fondateur du siège de Vannes n'a manqué d'exaucer ses fidèles. Sa fête se célèbre le dimanche du Bon Pasteur. Quelques reliques sont conservées à la Cathédrale et à l'église Saint-Patern qui partage son patronage avec Sené et un certain nombre de chapelles. Il y a quelques années fut élevé, en l'église Saint-Patern, un monument gothique, en bois sculpté, qui commémore la station du pèlerinage du Tro-Breiz dont elle était un des lieux visités, la cathédrale étant dédiée à saint Vincent Ferrier. Ce dominicain espagnol du XIII<sup>e</sup> siècle vint, on le sait, dans sa vieillesse, évangéliser la Bretagne où sa mémoire est

demeurée en vénération. Sur l'autel du monument de l'église Saint-Patern, un reliquaire expose à la vénération des fidèles une relique du saint évêque.



A saint Patern, grand Pacificateur, d'obtenir, à la prière des jeunes Bretons, que la paix et l'union règnent, sans jamais faiblir, dans les cœurs de tous leurs compatriotes.





LIVRE DEUXIÈME

Les Saints Patrons  
de la Bretagne

LA SAINTE VIERGE REINE D'ARVOR, STE ANNE, ST YVES



SAINT YVES  
JUGEANT ENTRE LE PAUVRE ET LE RICHE.



## La Très Sainte Vierge Marie

*Reine d'Arvor*

**L** n'est, dans l'Univers catholique, aucune Nation, pas plus que dans la France chrétienne aucune province, qui ne se réclament du patronage de Marie. La Bretagne ne fait pas exception à ce concert d'hommages rendus à la Vierge et la proclame Reine d'Arvor.

\* \*

Il semble bien inutile de retracer ici le tableau si familier à tout chrétien, même enfant, des origines et de la vie de la Très Sainte Vierge née en Orient, de Joachim et d'Anne, préservée par faveur unique du péché originel, élevée, dès l'âge de trois ans, dans le recueillement du Temple de Jérusalem, visitée par l'Ange Gabriel lui annonçant le choix que le Très-Haut a fait d'elle comme Mère de Dieu, puis fiancée, selon l'usage du temps, à celui qui sera son protec-

teur et le Père nourricier de l'Enfant-Dieu, saint Joseph. De l'Évangile nous apprenons tout cela. Il nous dit le rôle de Marie en quelques rares circonstances de la vie publique de son Fils : aux Noces de Cana, où nous prenons conscience de sa puissance sur Jésus qui, à la prière de sa Mère, change l'eau en vin et au terrible drame de la Passion du Sauveur. En acceptant la mort cruelle du Divin Crucifié, Marie participera à l'œuvre de la Rédemption. Au terme donc de ce grand Mystère elle est là, pour recueillir, debout au pied de la Croix, le dernier soupir du Rédempteur comme, dans la Crèche de Bethléem, elle en avait reçu le premier. Elle était alors la Mère de Jésus seulement. Au Calvaire, la voici devenue, de par la volonté de son Fils mourant, la Mère du genre humain. Ce ne sera cependant pas à ce titre qui, depuis lors, lui convient essentiellement, que nous nous arrêterons. Ainsi que dans une même famille, certains des enfants entourent leur mère de plus de vénération et d'amour, il est des peuples qui vouent à la Très Sainte Vierge un culte tout particulier. Le Peuple breton est de ceux-là, lui qui a semé son territoire entier, depuis les coins les plus reculés de ses landes sauvages ou les bords de l'immense Océan, jusqu'au sein de ses Cités calmes ou populeuses, des sanctuaires dédiés à la Vierge-Mère. Bien que notre but soit de situer la physionomie de Marie en fonction de ses rapports avec les Bretons, nous ne saurions retenir ici toutes les manifestations de ce culte, si nombreuses, tant en Basse qu'en Haute-Bretagne. Elles déborderaient le cadre restreint de cette étude. Nous devons nous borner à prendre, à chacune de ces deux parties, un sanctuaire dont nous retracerons l'origine, le développement, la dévotion mariale.

..

Mais combien difficile est ce choix ! Est-ce à l'intimité des humbles chapelles ou à la somptuosité de ses basiliques, que Marie réserve ses grâces les meilleures ? Mystère, que cette divine Mère est seule à connaître. Rumengol, un de ses plus antiques pèlerinages, la Mère de Dieu, Kerdévot, N.-D. des Portes, N.-D. du Mûr, N.-D. de Kernitron, N.-D. du Vœu, N.-D. de la Victoire, N.-D. de Rostrenen, N.-D. du Bon Secours, les nombreuses N.-D. de Bon-Voyage, de la Clarté, de la Joie, de Pitié, etc., etc., nous diraient merveilleuses choses s'il nous était donné de les visiter. Saluons-les au passage et arrêtons-nous au Folgoët. Entre tous les sanctuaires mariaux, ce dernier, tant par la célébrité qu'il s'est acquise au cours des siècles, qu'en des temps plus récents où son nom a été mêlé aux grandes manifestations catholiques, semble réaliser la synthèse de la dévotion envers Marie du pays bas-breton. Ainsi que son nom l'indique, le Folgoët (le fou du bois) doit son origine à un très humble serviteur de la Vierge, un « innocent », désignation chez nous d'un simple d'esprit. Il vivait dans les bois couvrant alors le pays si dénudé aujourd'hui, n'en sortant que pour mendier son pain, alentour. « *Ave Maria*, disait-il, Salaun (c'était son nom) mangerait bien du pain, » *Ave Maria*, répétait l'innocent, se balançant, par jeu, d'une branche à l'autre, *Ave Maria*, disait-il encore, en se plongeant, par esprit de pénitence, dans l'eau glacée de la fontaine. Et aux soldats qui, à cette époque (XIV<sup>e</sup> siècle), en pleine guerre de succession de Bretagne,



entre les prétendants Blois et Montfort, troublaient du cliquetis des armes, la paix de nos campagnes, il répondait à leur question : « Pour qui es-tu ? » — « Je ne suis ni Blois ni Montfort, je suis serviteur de la Vierge Marie. » Or un jour on ne vit plus, par les rues de Lesneven ou aux portes des chaumières, mendier Salain. L'« Innocent » était mort. On l'enterra dans ses bois. Mais voici, ô prodige ! qu'un lys fleurit sur sa tombe. La fleur prenait racine dans la bouche du défunt et, sur ses pétales, s'inscrivaient en lettres d'or ces deux mots : *Ave Maria*. Bientôt la piété des fidèles, encouragée par les générosités de Jean V, duc de Bretagne, éleva le bel édifice auquel s'intéressèrent ses successeurs et les rois de France, Charles VIII et Louis XII, époux de la duchesse Anne. La Révolution interrompit, pour un temps, le courant de dévotion qui reprit avec une nouvelle vigueur, lors du couronnement de la statue, le 8 septembre 1888. Depuis, le Pardon du Folgoët est l'un des plus suivis qui soit en Bretagne.

..

La Haute-Bretagne est riche elle aussi en sanctuaires de la Vierge : N.-D. de Toute-Aide à la Prenessaye, N.-D. d'Espérance, N.-D. de Quintin, N.-D. du Roncier, N.-D. des Marais, N.-D. de la Grand'Porte, N.-D. de Bonne Délivrance, N.-D. Auxiliatrice, N.-D. de Bon Port, N.-D. de Toutes Aides (Nantes), N.-D. de la Peinière, N.-D. de Paimpont, N.-D. du Nid de Merle, N.-D. des Miracles et Vertu, N.-D. de Bonne Nouvelle. C'est ce dernier que nous rappellerons ici, parce que lié au grand couvent dominicain rennais où, devant le tableau de N.-D. de Bonne Nouvelle,

eurent lieu, croit-on, les fiançailles de Charles VIII et de la Duchesse Anne. On ne peut absolument préciser l'origine de ce tableau, objet, au Moyen-Age, d'un des plus célèbres pèlerinages de Bretagne. Et lorsque deux fléaux, la peste de 1632 et la guerre de 1870, mirent en péril la ville de Rennes, ce fut à l'église conventuelle de Bonne Nouvelle, près du gracieux tableau de la Mère et de l'Enfant, que furent déposés le *Vœu* d'argent consistant en une reproduction de la Cité, en argent massif, promis à la cessation de la peste, et le cierge de cire du poids de 10 kilos, que Mgr Brossais St-Marc s'engageait, pour lui et ses successeurs, à renouveler chaque année, si l'invasion prussienne épargnait le pays. Ce vœu a toujours été fidèlement rempli et, de chaque côté de l'autel de la Vierge, dans la splendide basilique de Bonne Nouvelle, se voient encore le cierge herminé, chaque année remplacé, et la reproduction du *Vœu*, mis à la fonte sous la Révolution.

..

Confiant en son amour pour la Reine du Ciel dont témoignent les centaines de flèches qui, de tous les points du sol d'Arvor, s'élancent vers Marie, le jeune Breton demandera, à cette puissante et tendre Mère, de le guider à travers les sentiers de la vie terrestre — jalonnés des sanctuaires élevés à sa gloire — jusqu'au seuil de son céleste royaume.



## Sainte Anne

PATRONNE DES BRETONS

*Fête le 26 juillet*

**S**AINTE Anne, la glorieuse Mère de Marie, a été adoptée par toute la Bretagne pour être sa patronne, sa « Mam Goz », sa Grand'Mère !...

..

Ce n'est pas, contrairement à une pieuse légende, par voie de naissance, que sainte Anne a sa place dans une Vie des Saints Bretons, mais bien par voie d'adoption, en raison de l'affection très spéciale que lui voue tout fils d'Armor. Anne vit le jour dans le lointain Orient où, épouse de saint Joachim, elle fut mère de la Vierge Marie et aïeule de Jésus. Elle peut être honorée sur plusieurs points de la terre de France, mais nulle part, ailleurs que « chez nous », elle n'est appelée la Grand'Mère de son Peuple ; nul autre peuple que le Peuple Breton n'a en elle une plus filiale confiance. Aussi est-ce la terre qu'elle-même s'est choisie, de préférence à toute autre, pour se manifester au Monde et établir définitivement son culte dans un pays qui l'honora, dès les premiers siècles, ainsi que le prouvent les restes de l'antique chapelle découverts dans le champ du Bocenno. C'est pour

relever ce culte, instaurer un nouveau sanctuaire, que sainte Anne apparut à Nicolazig, lui donnant ses instructions à ce sujet. Laissant donc de côté ses autres monuments bretons de très ancienne origine aussi, tels Sainte-Anne la Palud, Sainte-Anne du Portzic, nous nous bornerons à l'historique de celui de Sainte-Anne d'Auray.

..

Nicolazig était un brave paysan, de Keranna même. Très pieux, il ajoutait à sa ferveur envers Marie, qui le portait à réciter fréquemment son chapelet, une dévotion non moins ardente à sa sainte mère. Il l'appelait, affectueusement, « ma bonne Maîtresse ». Or, une nuit du mois d'août 1623, il vit, soudain, sa chambre illuminée d'une vive clarté provenant d'un cierge de cire tenu par une main mystérieuse. Cela ne dura qu'un court instant, mais se renouvela souvent. Nicolazig, très intrigué, n'osait se confier à personne. Mais voici qu'un jour son beau-frère Le Roux et lui-même conduisaient leurs bœufs s'abreuver à une source du champ du Bocenno, lorsqu'une lumière éblouissante frappa de terreur les bêtes. Elles refusèrent de bouger. Les deux hommes, levant les yeux, furent, à leur tour, dans la stupeur. Non loin de la fontaine qui est aujourd'hui la fontaine monumentale de Sainte-Anne, se tenait une belle Dame, de blanc vêtue. Du coup, Nicolazig prend conseil du Père Modeste, capucin d'Auray, car il suppose qu'il pourrait s'agir de l'âme de sa mère, morte depuis peu. Le Père l'engage à faire dire des Messes et à se conserver dans la grâce de Dieu « tant pour connaître sa volonté que pour se pré-

server des tromperies du démon ». Nicolazig obéit, mais la Dame continuait à se montrer à lui, un flambeau à la main, tandis que le champ du Bocenno baignait dans une clarté extraordinaire. Au soir du 25 juillet 1634, le bon paysan, venant de la ville, regagnait sa ferme en égrenant son chapelet, quand l'apparition, portant toujours le flambeau et debout sur un nuage, se présente à lui et le précède vers sa demeure. Là, elle disparaît. Lorsque, après la prière du soir, Nicolazig regagne la grange qui lui servait de chambre, il est frappé d'un bruit semblable à celui d'une foule en marche. Il sort, ne voit rien, mais entend tout à coup une voix lui demander s'il n'avait pas eu connaissance d'une chapelle sise, jadis, dans son champ du Bocenno. Au même moment, la Dame apparaît, toujours entourée de lumière. Regardant Nicolazig, elle lui dit, en breton : « Yves Nicolazig, ne craignez point, je suis Anne, mère de Marie. Dites à votre recteur que, dans la pièce de terre appelée le Bocenno, il y a eu autrefois, même avant qu'il n'y eût aucun village, une chapelle dédiée en mon nom. C'était la première de tout le pays, il y a 924 ans et 6 mois, qu'elle a été ruinée. Je désire qu'elle soit rebâtie, au plus tôt, et que vous en preniez soin. Dieu veut que j'y sois honorée. » Ayant dit, elle disparut.

\* \*

Cependant Nicolazig hésitait à transmettre le message de sainte Anne, craignant que son recteur ne se moquât de lui. Alors l'aïeule du Christ revint à la charge : « Ne craignez point, mon Nicolazig. » Il se décide enfin, va trouver

Dom Sylvestre Roduez, son recteur, mais ce qu'il avait prévu arriva. Dom Roduez ne voulut pas le croire. Bien plus, lorsque Nicolazig, sur l'ordre de sainte Anne, revint vers lui, il le traita de visionnaire et le menaça, s'il insistait, de le priver des sacrements, persuadé que le bon paysan était devenu fou. Les événements allaient pourtant se précipiter et confirmer la confiance de Nicolazig en l'Apparition. Les capucins d'Auray, consultés par lui, ne l'en détournèrent d'ailleurs pas. Le 16 mars 1625, vers 11 heures, ayant comme d'habitude récité son chapelet avant de s'endormir, il voit une clarté emplir sa chambre et un flambeau se poser sur la table. Puis sainte Anne apparaît, resplendissante, et lui dit : « Yves Nicolazig, appelez vos voisins, comme on vous l'a conseillé, menez-les avec vous, au lieu où ce flambeau vous conduira. Vous trouverez l'image qui vous mettra à couvert des risées du monde ; il connaîtra, enfin, la vérité de ce que je vous ai promis. » Sainte Anne disparaît à ces mots, mais le flambeau se met à marcher devant Nicolazig. Selon l'ordre reçu, le paysan rassemble quelques témoins, dont son beau-frère, Louis Le Roux. Tous voient le flambeau qui s'arrête en un point du champ du Bocenno, au dessus duquel il monte et descend par trois fois, puis disparaît à son tour. Nicolazig et ses compagnons piochent la terre à cet endroit et en retirent une statue de bois, de sainte Anne, haute, environ, de trois pieds.

\* \*

Dès lors, l'autorité diocésaine va s'interposer. L'évêque de Vannes, Mgr Sébastien de Rosmadec, nomme une com-

mission dont font partie les Capucins d'Auray pour interroger Nicolazig et étudier les faits. Après enquête et examen minutieux, fut décidée la construction d'une chapelle pour remplacer la cabane de genêts et la chapelle provisoire en planches, qui abritèrent, d'abord, la statue. La première pierre fut posée le 26 juillet 1625, au milieu d'une affluence considérable de pèlerins. Selon la promesse de sainte Anne, l'argent, à aucun moment, ne fit défaut pour continuer les travaux. Les prodiges non plus ne manquèrent pas et, parmi eux, la guérison du recteur de Pluneret, frappé de paralysie pour son obstination à refuser d'entendre les confidences de son paroissien, aussi bien que pour son retard à se rendre à la réalité des faits miraculeux. Les pèlerins, à partir de cette date, ne cessèrent d'affluer à Sainte-Anne. Louis XIII et la reine Anne d'Autriche s'y firent représenter pour demander la naissance d'un enfant qui fut Louis XIV. A peine la Révolution interrompit-elle ce grand courant de dévotion. Enfin, en 1865, fut posée la première pierre de l'actuelle basilique, près de laquelle s'élève, aujourd'hui, le monument commémoratif des 240.000 Bretons victimes de la Grande Guerre.

\*\*

A sa très douce et indulgente Aieule, le jeune Breton demandera de le protéger en cette vie et, des ciseaux d'or — que la Légende prête à sainte Anne pour couper les liens du chevalier Lez-Breiz, captif de ses ennemis — de trancher, au moment de la mort, les attaches qui retiendraient l'âme de ses enfants prisonnière du péché.

## Saint Yves

OFFICIAL DE TRÉGUIER

1253-1303

Fête le 19 mai



SAINT Yves, patron des Hommes de Loi, l'est encore de toute la Bretagne et de tous les Bretons.

\*\*

Yves Héloury, du nom de son père, naquit au manoir familial de Kermartin, proche du Minihy-Treguier, en l'an 1253. Sa mère, Azou du Quinquis, se plaisait à dire que l'aîné de ses deux fils serait un saint et qu'elle en avait eu révélation. En conséquence, elle apporta tous ses soins à élever le jeune Yves de façon à réaliser un jour cet espoir. A l'enfant qui engageait un petit camarade à mettre ses pieds sur les siens parce que, ce faisant, « tu entendas, lui disait-il, la voix de ma mère », Azou suppliait : « Mon fils, conduisez-vous de telle sorte que vous deveniez un saint. » Était-ce cette parole qui avait frappé Yves au point de lui donner cette allure sérieuse et méditative qui détourna ses parents de songer pour lui, en sa qualité d'aîné, à la vie des camps ? Toujours est-il qu'ils semblent n'avoir fait aucune difficulté pour l'appliquer à l'étude. Le précepteur



d'Yves, Jean de Kerros, de quelques années seulement plus âgé que son élève, épuisa bien vite sa science près de cet écolier avide de savoir. Lorsque l'enfant eut quatorze ans les deux jeunes gens furent envoyés à Paris, Jean servant de mentor à Yves, mais étudiant comme lui. Ils ne se séparèrent pas durant les dix ans de séjour dans la capitale. Le fils de Messire Heloury ne quitta Paris que pourvu de son doctorat en droit, après s'être adonné à toutes les sciences qu'alors, encore, on englobait sous le nom général des « arts libéraux ». L'ardeur à l'étude du jeune homme n'eut d'égal que sa piété, sa charité, son esprit de mortification. Il était le modèle des jeunes Bretons, ses camarades, qu'il édifiait par sa vie exemplaire.

..

Écoutons à ce sujet ce que dit de lui un de ses disciples, Guillaume Pierre, qui l'avait suivi à l'université d'Orléans, pour l'étude plus particulière du droit canonique : « Nous logions dans la même chambre rue Malthez ; pendant deux ans, nous suivîmes les mêmes cours. Loin d'imiter nos camarades souvent en goguette, Yves s'abstenait de viandes et de vin ; il jeûnait le samedi, entendait la Messe, assistait aux sermons, disait ses Matines et les Heures de Notre-Dame. Jamais je ne l'ai vu se quereller ni blasphémer, ni proférer des paroles maisonnantes. Il fut toujours chaste et pur ». De discrète façon, il venait en aide aux étudiants pauvres, préluant ainsi aux charités qui rendront si populaire l'Official de Rennes et de Tréguier. Il occupa à 27 ans cette première charge consistant à connaître des ques-

tions de droit relativement aux affaires religieuses. Chaque fois que l'Official pouvait, par la persuasion, ramener la paix entre les parties, il n'y manquait pas. Il ne bornait d'ailleurs point ses fonctions aux limites rigoureuses de son Office, mais se faisait encore l'avocat des Pauvres et cela si brillamment que quelques-unes de ses plaidoiries sont demeurées célèbres.

..

Cependant l'évêque de Tréguier, Alain de Bruc, s'émut de voir un homme aussi saint et d'un tel mérite exercer, ailleurs qu'en Trégor, des talents qu'il s'empressa de revendiquer pour son diocèse d'origine. Il rappela donc l'Official de Rennes afin de l'établir dans les mêmes fonctions à Tréguier, en même temps qu'il le nommait recteur de Tredrez. Force fut à Yves de se décider à recevoir la prêtrise que, jusque là, il avait différée, s'en jugeant indigne. Dès cet instant, à ses charges ordinaires, on le verra ajouter celle du missionnaire. Il prêchait avec une si grande piété que, diront plus tard des témoins de ses prédications, « tandis qu'il parlait du Christ les larmes lui sillonnaient le visage ». Ainsi en était-il quand il célébrait le Saint Sacrifice de la Messe. Bientôt il jugera insuffisants ses travaux, ses pénitences habituels et ses charités déjà si grandes. Il en arrivera au dépouillement total. Soit qu'il résidât à Tredrez, à Louannec dont il fut aussi recteur, ou à son manoir de Kermartin, il donnera aux pauvres tout ce dont il dispose, jusqu'à ses vêtements. On raconte même qu'un jour, ayant tout donné, il dut se recouvrir de la mauvaise courte-pointe

de son lit. Une autre fois c'est sa soutane toute neuve dont il se dépouille au profit d'un pauvre. Depuis 1290, du reste, il ne porte plus le bel habit d'Official qu'il a distribué aux loqueteux en différentes parties. Il l'a remplacé par la bure des franciscains. Ce détail a fait supposer à plusieurs qu'il était au moins du Tiers Ordre. Quoiqu'il en soit, il prit ces religieux pour modèles et fit à leur règle une large part dans sa vie.

\* \* \*

Comme l'Official de Rennes s'était fait remarquer par son zèle et son esprit de justice, celui de Tréguier ne recula jamais devant les devoirs les plus sévères. Grâce à lui, dans la lutte contre les abus de pouvoir de Philippe le Bel tendant à se saisir des biens d'Eglise pour faire face aux dépenses de l'Etat, l'Eglise de Tréguier conserva ses droits et les agents du fisc, qu'il attendait de pied ferme, dans la cathédrale, durent se retirer devant la fermeté de son attitude. Cependant cette lutte, jointe aux privations qu'il imposait à son corps amaigri et fatigué, contribua à user ses dernières forces. Sentant la fin approcher il rédigea le testament par lequel il faisait donation « en l'honneur spécialement de saint Tugdual, à l'évêque de Tréguier, de son manoir de Kermartin, de la chapelle qu'il y avait fait construire, de terres et de rentes suffisantes à assurer cette fondation ». Puis ayant résilié vers 1299 ses fonctions d'Official, il se retira à Kermartin, où il s'adonna à de fréquentes retraites. En cette sorte d'ermitage il lui arrivait, comme à saint Tugdual, à qui il avait grande dévotion, de guérir des mala-

des, voire des possédés, de ressusciter des morts, aussi bien que de diriger des âmes. Ce fut le 19 mai 1303, ayant reçu les derniers sacrements, que le saint Avocat des Pauvres et de l'Eglise rendit à Dieu sa belle âme. De nombreux miracles hâtèrent sa canonisation qui eut lieu en 1347. Son culte suscita des églises et chapelles en Bretagne, à Paris, à Rome. Le Barreau de Paris, au siècle dernier, l'a pris pour Patron et celui d'Amérique s'est placé sous sa protection comme l'indique une plaque scellée dans la cathédrale de Tréguier. Dans cette même cathédrale, en un magnifique monument, ses reliques sont réunies à celles de saint Tugdual. Le Pardon de Saint Yves est toujours en honneur. Nombreux sont, ce jour-là, les pèlerins qui se rendent à Kermartin où, avant guerre, se servait la soupe des pauvres dans la nuit du 18 au 19 mai.

\* \* \*

De saint Yves, les Bretons imploreront de plaider leur cause lorsque la Mort les appellera au Tribunal de Dieu.



LIVRE TROISIEME

**Les Saints Évêques et Abbés**

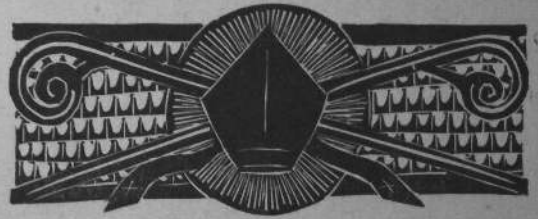
ST GUÉNOLÉ, ST GUENAËL, ST HERVÉ, ST CONWOÏON,  
ST GOULVEN, ST MELAINE, ST MAGLOIRE, ST MÉEN,  
ST GILDAS, ST MAURICE, BIENHEUREUX YVES MAHYEUC.



**SAINT GUÉNOLE**

**REND LA VIE A UN ENFANT ET ARRÊTE UN INCENDIE.**





## Saint Guénolé

ABBÉ ET FONDATEUR DE LANDÉVENNEC

V<sup>e</sup>-VI SIÈCLES

*Fête le 3 mars*

---

**S**AINT Guénolé, Fondateur du monastère de Landé-vennec est, des grands abbés bretons, l'un des plus populaires et des plus connus, même en dehors de Bretagne.

..

Guénolé, saint lui-même, naquit dans une famille de saints : saints, son père, Fragan, ses frères, Jacut et Guethenoc, saintes, sa mère et sa sœur, Clervie Sainte Guen, sa mère, l'avait consacré à Dieu, avant même qu'il vit le jour, sur notre continent, où ses parents avaient récemment émigré. L'enfant était si gracieux et aimable que Fragan, malgré sa grande piété, hésitait à remplir la promesse faite par son

épouse, ratifiée par lui, et que lui rappelait souvent Guénolé, lui-même. Cependant, un jour, surpris en pleine campagne par un terrible orage, il fit vœu de ne plus tarder à remettre son fils bien-aimé, entre les mains de saint Budoc, pour être élevé en vue du service de Dieu. Guénolé avait alors sept ans. Il se prêta si parfaitement à l'enseignement de ce Maître, aussi savant dans la science humaine et dans la science sacrée que, jeune encore, il devenait maître à son tour. A l'exemple de son Maître, aussi, il accomplissait le miracle comme en se jouant. Enfant, il rend la vue à un aveugle ; adolescent, assistant, chez son père, à une course de chevaux, il ressuscite Maël, tué sous sa monture ; jeune religieux, il guérit les blessures de ses frères qui viennent à lui comme à un thaumaturge. Et tout au long de la vie du saint abbé, les prodiges se multiplient : ce sont les eaux de la mer qui s'écartent pour lui permettre, à lui et à ses moines établis dans l'îlot intenable de Tibidy, de gagner la terre ferme ; ce sont, sa maison incendiée, ses enfants morts qu'il rend — ces derniers pleins de vie, et la première presque intacte — à une pauvre femme éprouvée pour une faute dont elle se repend. Et tant d'autres miracles qui consacrent la réputation de Guénolé.

..

Guénolé n'avait point songé à quitter la petite île de Lavret où s'élevait le monastère de Budoc, jusqu'au jour où une vision de saint Patrice le porta à rechercher une solitude plus complète. Budoc reconnaissant la volonté de Dieu, se résigna, malgré sa peine, à se séparer de son cher disciple. Il

choisit, parmi ses religieux, douze jeunes gens qu'il donna pour compagnons à Guénolé. Pendant deux ans, tous vécurent en des privations inouïes sur l'îlot de Topebig (Tibidy), à l'intérieur de la rivière du Faou. Au bout de ce temps, Guénolé se résolut à chercher une terre plus clémente. Il la trouva en face de l'île, dans ce qui était alors une vaste forêt longeant la rade de Brest. De ce sol abandonné, à la végétation luxuriante, au climat très doux, il se trouve être le premier occupant et construit là son important monastère. Il s'inquiète également de mettre sous culture ce terrain en friche. Et comme les religieux affluent, la transformation s'opère, presque à vue d'œil. Gradlon, roi de Cornouailles, s'en émeut. Déjà les émigrants du sud-ouest de la péninsule l'ont reconnu pour chef. Il faut qu'il ensoit de même de ceux-ci. Alors Gradlon de se prosterner aux pieds de l'abbé en lui offrant des dons importants. Le monarque se relève, surpris du peu de cas fait à ses propositions : « Celui qui s'attache aux vanités court grand risque d'être exclu des richesses éternelles », avait prononcé Guénolé. Ce fut lui, au contraire, qui fit entrer, de sa propre volonté, le territoire enlevé à la forêt dans les Etats de Gradlon, sur qui le saint moine eut la meilleure influence. Il la mit à profit, en contribuant à la fondation du siège épiscopal de Quimper et à la résolution de Gradlon d'y faire asseoir saint Corentin.

..

De tels soucis n'empêchaient pas Guénolé de donner tous ses soins à son monastère dont il était lui-même la règle

vivante. Cette règle était celle des monastères irlandais. L'abbé y apportait les modifications répondant à son idéal propre de perfection monastique, bien que, parfois, il réservât, pour lui-même, de plus grandes exigences. Ainsi en était-il de la nourriture qu'il réduisait, à son usage, et dénaturait par l'addition de cendres, à certains jours. Cependant, la viande, en quelques occasions, apparaissait sur la table du monastère ; mais la boisson n'était que de l'eau où avaient macéré des pommes sauvages, cidre très primitif, on le voit. Le coucher était dur, le vêtement fait de peaux de chèvre. Par ailleurs, l'Office divin, la récitation de nombreux psaumes entremêlés des exercices de l'esprit et du corps, occupaient la journée. A l'égard de ces derniers travaux, saint Guénolé, selon le précepte de son maître Budoc, tenait pour nécessaire que chaque moine de son abbaye connût au moins un métier, avec lequel il fût en mesure de gagner sa vie. Cet ensemble de directions faisait régner à Landévennec une atmosphère de paix et de sainteté se manifestant, au dehors, par les bienfaits que la charité de l'abbé et de ses religieux ne cessait de répandre sur tout le pays environnant. Aussi les pauvres affluaient-ils au monastère. Mais les dons qu'ils recevaient étaient dons en nature, provenant des belles récoltes et du labeur des cénobites car, avait coutume de dire l'Abbé : « L'or ne convient pas aux moines ». Cela était si vrai que ce furent des sacs de blé et non d'or que détournèrent, des greniers du monastère, les voleurs si bien convertis par Guénolé, qu'ils se firent ses disciples.

Une nuit de l'an 532, une voix intérieure avertit l'abbé que sa fin était proche : « Préparez-vous, dit-il au matin, à ses religieux ; car aujourd'hui, quand j'aurai chanté la Messe, Dieu me rappellera à Lui ». Une fois dans l'église, une vision céleste lui montra le chœur empli d'une multitude d'anges. Après avoir donné ses suprêmes instructions à ses fils, soutenu par deux d'entre eux, il monta à l'autel pour sa dernière Messe, au cours de laquelle il communia les moines. Puis il exhala doucement son âme dans un cantique d'actions de grâces. Il avait, en mourant, désigné pour son successeur, saint Guenaël, qu'il avait connu tout enfant, et formé selon son esprit. Le culte de saint Guénolé se manifeste par son patronage établi sur de très nombreuses églises et chapelles, en Bretagne, d'abord, où l'église de Locquéholé, en Léon, est le monument le plus ancien à sa mémoire. Le Maine, l'Anjou, le Nord, avec Montreuil-sur-Mer, abbaye où furent cachées les reliques de nombreux saints bretons, lors des invasions normandes, conservent précieusement la mémoire de l'abbé de Landévennec. Quelques reliques, soustraites au vandalisme révolutionnaire qui a contribué à détruire la splendide abbaye, se trouvent éparses dans des localités comme Quimper, Quimperlé, Locquéholé.

..

Prions saint Guénolé, le moine austère dont la mort fut si douce, d'obtenir que les épreuves de la vie, supportées avec patience, soient la pénitence salutaire qui mérite, à ses Bretons, le passage bienheureux du Temps à l'Eternité.

## Saint Guenaël

DEUXIÈME ABBÉ DE LANDEVENNEC

VI<sup>e</sup> SIÈCLE

Fête le 3 novembre

**P**LUS qu'abbé du célèbre monastère fondé par saint Guénolé, Guenaël sera fondateur, à son tour, et réformateur des monastères déjà existants, mais ayant perdu ou ralenti leur ferveur première.

..

« Te plairait-il, fils chéri, de venir avec nous au monastère, pour y servir Dieu à perpétuité ? » demandait, un jour, Guénolé, à un jeune enfant jouant avec ses camarades sur le seuil de la maison paternelle située dans le territoire de Lanrivoaré. L'enfant avait pour père un chef breton qui avait pris le nom romain de Romelius. Ce dernier était possesseur de grands biens dont son fils serait l'héritier. Mais aux gloires de ce monde, Guenaël devait préférer celles de l'éternité. Spontanément il répondit à la question du moine : « Oui, mon Père, c'est la chose que je désire le plus en ce monde et je vous promets, dès à présent, que je veux passer ma vie au service de Dieu sous votre règle et discipline. » Guénolé, qui avait parlé seulement pour l'éprouver, voulut le renvoyer à ses parents, mais Guenaël objecta avec tant de raison que

« quiconque met la main à la charrue et retourne en arrière n'est pas propre pour le Ciel » que Guénolé vit là un appel direct de Dieu. Il emmena donc l'enfant.

..

Tout, en Guenaël, semble réuni pour en faire un être parfait : dons de la nature, dons de la grâce. Ses biographes s'accordent pour vanter son amour de l'étude, son obéissance, son humilité, son esprit de prière, de concorde, de charité. Ils ajoutent à cela une ardeur à se mortifier qui le conduisit à pratiquer cette austérité chère aux Celtes : l'immersion dans l'eau glacée des étangs ou des puits, même en plein hiver. Guénolé, tout le premier, admirait la générosité de son fils adoptif à suivre la voie qu'il lui traçait, jusqu'à devenir le religieux profondément édifiant pour ses frères. Aussi ne sera-t-on pas surpris que, sur le point lui-même d'aller recevoir la récompense de ses travaux et de ses veilles, l'abbé ait, pour lui succéder, jeté les yeux sur ce disciple de prédilection, disant à ses moines : « Vous voyez les signes évidents de la grâce divine resplendir sur notre frère Guenaël. C'est mon avis que vous l'élisiez ». Une si lourde charge effrayait l'élus de Guénolé. Il ne voulut pas cependant peiner, par un refus, son Maître mourant, et accepta, sous la réserve de reprendre sa liberté au bout de sept années.

..

Pendant ce laps de temps, le jeune Abbé gouverna le monastère de Landévennec selon l'esprit de l'abbé défunt.



On pouvait même croire qu'il ne songeait plus à la clause restrictive qu'il avait imposée. Mais les sept années accomplies, Guenaël déposa la crosse et la mitre abbatiales pour suivre une vocation, toujours chère à son cœur. Ayant pourvu à son remplacement, il traverse la mer avec douze moines. C'est alors le plein des émigrations bretonnes, qu'il croise en route. Il n'en continue pas moins son chemin et s'arrête, d'abord, dans les îles de la Manche où, jusqu'au xiv<sup>e</sup> siècle, il fut prié sous le nom de Vinal ou Vignal. Trente quatre ans durant il les parcourra, passera en Grande-Bretagne, en Ecosse, en Irlande, fondant des monastères et, plus encore, réformant ceux déjà existants. Cinquante couvents, dit-on, lui demandèrent de les ramener à leur ferveur primitive.

..

Ainsi qu'il avait entendu l'appel de Dieu à la vie missionnaire, Guenaël y répond à nouveau, lorsque, par l'intermédiaire de l'Ange, le Seigneur lui ordonne de retourner en Armorique. L'Homme de Dieu s'empresse d'obéir et prend la mer. Alors le démon suscite une tempête qui menace d'engloutir le vaisseau où le moine avait pris place avec ses compagnons. Mais Guenaël, d'un signe de croix, apaise la fureur du vent et des flots. Il aborde en Cornouailles, sur les terres du chef Riwal, qui en donne au religieux une vaste étendue. Trois monastères s'élèvent en peu de temps. Guenaël y laisse une partie de ses frères, venus avec lui de Grande-Bretagne et, suivi des autres, passe la mer une fois de plus. Il se rend à Groix. O prodige ! à peine les

arrivants y ont-ils posé le pied que les cloches de la principale église se mettent à sonner, seules « d'un son et bransle tout extraordinaire » écrit Albert Le Grand. Grand émoi parmi le peuple. L'abbé d'un des monastères de Groix, persuadé que quelque saint personnage aborde l'île, invite ses moines à aller au devant de lui. Guenaël demeura à Groix plusieurs années. Selon sa coutume il y construisit de nouveaux monastères et, parmi les anciens, réforma ceux qui n'étaient plus dans la ferveur de leur fondation.

..

Lorsqu'il considéra achevée sa mission dans l'île de Groix, Guenaël s'embarqua, une dernière fois, à la grande désolation des îliens qui, agenouillés sur le rivage, reçurent son ultime bénédiction. Ce fut dans un lieu extrêmement désert que se fixa le saint abbé, après son départ de Groix : le Rohu, sur les bords du Blavet. Nulle créature, autre que les bêtes sauvages, n'y fréquentait. Loin de craindre ces animaux, Guenaël vivait familièrement avec eux. Ainsi abrita-t-il sous son manteau un cerf, poursuivi par la chasse du comte Warok, de Vannes, et égaré jusque là. Warok, surpris de se trouver en face du solitaire et rempli d'admiration pour sa sainteté, lui fit don de deux importantes villas que Guenaël transforma en monastères. C'est dans celui du Blavet que l'ancien abbé de Landévennec rendit son âme à Dieu, vers 590. Là aussi qu'il fut inhumé. Dès lors, Warok combla ce lieu de ses munificences. Mais la domination franque en amena à peu près la ruine. Nomenoë, devenu roi,

s'y intéressa à son tour. Puis les invasions normandes consommèrent sa ruine définitive. Seule, la chapelle de Saint-Guenaël, en Caudan, marque les lieux sanctifiés par la présence du saint. Ses reliques furent dispersées. Il n'en existe plus que de rares parcelles, à Quimperlé et à Landévennec. Plusieurs chapelles sont encore dédiées à saint Guenaël, entr'autres, Pouldergat, près de Douarnenez, où se célèbrent, en son honneur, deux pardons. On prie saint Guenaël pour obtenir la guérison de la goutte et des rhumatismes. On lui fait, en actions de grâces, des offrandes en argent ou en nature : beurre, bêtes, etc...

\*\*

A l'exemple des religieux qui priaient Guenaël de ranimer en eux la ferveur, que les jeunes Bretons lui demandent, instamment, de leur garder au cœur la « foi des anciens jours » et de l'y renouveler, plus ardente, s'ils sont en danger de la perdre.



## Saint Hervé

ABBÉ

VI<sup>e</sup> SIÈCLE

Fête le 24 juin

**S**AINTEté et poésie. Ces deux mots, les plus beaux du langage humain, résument toute la vie de saint Hervé.

\*\*

Un saint et un poète, le barde Hivarnion, fut son père. Une sainte et pieuse jeune fille, Rivanone, à l'âme tout imprégnée de la poésie des Psaumes qu'elle aimait à chanter, fut sa mère. Tous deux — ainsi que Jacob et Rébecca, se rencontrant au bord du puits biblique — se fiancèrent, près de la Fontaine de Lanrivoaré, environs de Landivisiau. Un Ange aussi avait annoncé à Hivarnion qu'il trouverait là Rivanone occupée à puiser de l'eau. De l'union du Barde et de la Psalmiste, naquit Hervé. Rivanone, selon un désir qui nous semble cruel, parce que nous ne comprenons pas le motif qui la guidait dans ce vœu — motif surnaturel de préservation contre le danger que peut offrir la vue des choses terrestres — avait demandé à Dieu la cécité pour le nouveau-né. Mais les yeux de l'enfant, fermés à la lumière du

monde, s'ouvrirent aux Beautés du Ciel que, durant sa vie, Hervé ne cessa de contempler. C'est ce qui lui fit composer le merveilleux cantique qui lui est attribué :

*Jezuz peger braz ve  
Plijadur an ene.*

(Jésus combien est grand la joie du Paradis).  
(Cantique du Paradis).

..

Hervé ne connut pas son père. Dès avant la naissance du saint enfant, et pour lui obtenir, dit-on, ce don anticipé de la céleste vision, Hivarnion s'était retiré dans une solitude profonde. De bonne heure également, Hervé fut privé de sa mère. Celle-ci s'était vouée à la vie pénitente aussitôt le temps venu de confier son fils à son parent, Urfold, pieux solitaire, dont l'ermitage s'ouvrait à la jeunesse désireuse de s'instruire. Près d'Urfold, grandit Hervé entouré de camarades de son âge. L'un d'entre eux, Guirc'han, s'attachant à lui de façon plus spéciale, se fit le guide de l'aveugle et fut le témoin des prodiges de sa vie. Il était en sa compagnie, raconte la légende, un jour où une dent du pieux écolier tomba sur le rocher qu'ils avaient choisi pour se reposer et se mit à briller d'un vif éclat au grand étonnement des spectateurs de la surprenante lumière. Il conduisait encore ses pas lorsque de petits étourdis s'étant moqués de l'infirmité d'Hervé, Dieu condamna ces cruels enfants à demeurer nains toute leur existence. Guirc'han, quant à lui, était plein d'admiration pour celui dont il s'était fait le dévoué

serviteur. Malgré sa frayeur bien compréhensible, on le vit, un jour, sans hésiter, atteler, sur l'ordre de son jeune maître, le loup qui, en l'absence d'Urfold, avait dévoré l'âne du solitaire et qui allait, à la voix d'Hervé, remplacer sa victime. En raison d'un tel prodige, saint Hervé fut longtemps invoqué pour préserver les bêtes de somme contre les loups, nombreux autrefois, dans les forêts bretonnes.

..

Cependant Hervé grandissait en âge, en vertu, en science sacrée et profane. Urfold crut donc le moment venu de lui confier ses jeunes élèves afin de consacrer lui-même le reste de ses jours à la retraite et à la pénitence, comme l'avait fait Rivanone, à qui Dieu avait accordé d'être assistée de son fils, à ses derniers instants. La réputation du jeune abbé amena à l'ermitage affluence de visiteurs. Cette circonstance détermina Hervé à rechercher un lieu où il vivrait paisiblement avec ceux de ses disciples décidés à le suivre. Tous l'accompagnèrent. Mais voici qu'arrivés près de Lanhouarneau, ils étaient si fatigués et dévorés de soif, qu'Hervé les prit en pitié. Pour les désaltérer il enfonça son bâton en terre et fit jaillir la source où, en la solennité du Pardon, on plonge encore la relique du Bras du thaumaturge, afin de rendre l'eau de la fontaine salutaire, surtout aux malades des yeux. Un peu plus loin, dans un champ où la moisson s'annonçait abondante, une voix mystérieuse retentit aux oreilles de l'abbé : « Repose-toi, ici », disait-elle. Alors Hervé promit au propriétaire du champ, Innoc,

de lui donner — ce qui arriva — une récolte bien supérieure au rendement des épis qu'il fallait couper, pour construire le monastère, l'un des plus célèbres du pays de Léon, « véritable ruche du travail, de la prière et de la pénitence ».



En raison de son infirmité, le saint abbé avait constamment refusé la prêtrise que voulait lui conférer saint Houardon, évêque de Léon, qui, un jour, participera avec Hervé à la vision du Paradis d'où jaillit pour le fils d'Hivarnion et de Rivanone, l'inspiration du Cantique *ar Baradoz* (Le Paradis). Hervé travaillait dans son monastère, non seulement à la perfection de ses moines, mais plus encore peut-être à la sienne propre. Aussi la renommée de sa sainteté s'étendait-elle au loin. C'est elle qui lui valut d'être appelé avec les Abbés et Evêques de Bretagne — réunis en concile sur les hauteurs du Menez-Brê (Montagnes d'Arrez) et assistés des notables et des seigneurs de la contrée — à anathématiser le tyran Conomor, meurtrier de sa femme sainte Triphyne et usurpateur de la Domnonée. Là encore Guiarc'han fut le témoin de la visible protection de Dieu sur son Maître. Un seigneur, impatienté du retard qu'apportait à la tenue du Concile l'attente de la venue d'Hervé, s'étant écrié : « Quoi ! c'est pour attendre ce petit aveugle que nous avons perdu tout un jour » fut à l'instant frappé de cécité. Il n'en guérit qu'à la prière d'Hervé lui-même. Le saint avait aussi sur le démon une puissance particulière, que met en lumière le trait suivant. Il arriva que Satan, sous le nom d'Huccan, s'était

introduit dans le monastère de Saint Majeau, où il se vantait d'être apte à tous les métiers. Hervé qui était présent lui dit : « Trace donc une croix sur le sol et, à genoux, adore le Dieu crucifié ! » Le démon dut s'avouer vaincu et se retirer.



Chargé d'ans et de mérites, saint Hervé mourut à Lanhouarneau, entouré de ses moines. Sur ses reliques transférées à Nantes, lors des invasions normandes, la Bretagne, longtemps, reçut les serments de ses rois et de ses princes. Actuellement, la Basilique Saint-Sauveur, de Rennes, a la faveur d'abriter son crâne qui, avec l'os du bras conservé à Lanhouarneau, est la relique la plus importante du saint. Le culte de saint Hervé est très répandu en Bretagne où de nombreuses églises et chapelles lui sont dédiées.



De saint Hervé, le jeune Breton, soucieux de son salut, sollicitera la claire vue des choses divines, afin que, préservé du péril de leur préférer les biens passagers d'ici-bas, il soit assuré de chanter avec lui, pendant toute l'Eternité, le beau *Cantique du Paradis*.





## Saint Conwoïon

ABBÉ ET FONDATEUR DE L'ABBAYE DE REDON

VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> SIÈCLE

Fête le 5 janvier

**S**i le nom de saint Conwoïon est celui d'un illustre fondateur d'abbaye, il est, d'autre part, pour la Bretagne, synonyme du grand œuvre accompli dans l'Histoire de la Nation Bretonne.

..

Conwoïon, breton par son père, Conon, naquit à Comblès-sac, alors du diocèse de Saint-Malo, à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle. Issu de famille sénatoriale de la Cité des Rhedons, il reçut une formation conforme au rang social élevé qu'occupaient ses parents. Il y répondit, d'ailleurs, par une grande application à l'étude. Celle de l'Écriture Sainte le séduisit tout d'abord. Très jeune encore, il se l'assimile au point d'en faire le fondement de sa vie. Indifférent au brillant avenir ouvert devant lui, il se tourne vers le sacerdoce. Dès 820, il est prêtre et, tôt après, l'évêque de Vannes, dans le diocèse duquel il avait été ordonné, le fait accéder aux plus hautes dignités. Archidiacre de Vannes, il cherche bientôt l'occasion propice pour quitter un poste dont il se juge in-

digne, et embrasser la vie religieuse. Lorsqu'il croit le moment venu d'exécuter son dessein, il part, avec cinq de ses compagnons, à la recherche d'un ermitage. Arrivés sur le plateau de Beaumont, ils y aperçoivent une croix lumineuse. C'est là que se fixera la petite troupe. A l'endroit même de l'apparition, s'élèvera le maître-autel de l'église Saint-Sauveur, de Redon.

..

Rathuili, chef puissant, était possesseur des terres où s'étaient arrêtés les moines. Il leur en fit donation par acte passé en 832. Cet acte commettait, implicitement, à la garde de Conwoïon, un point litigieux de la frontière franko-bretonne. Nul mieux que l'abbé ne saurait tirer parti d'une telle situation. Mais il a d'abord à se défendre des seigneurs voisins et des héritiers naturels de Rathuili, représentés par le chef Illok. L'affaire fut portée devant Nomenoë, comte de Vannes, revêtu du titre de lieutenant de Louis Le Débonnaire. Le futur roi des Bretons, mis ainsi pour la première fois en présence de Conwoïon, lui conseilla de s'adresser lui-même au prince franc. Mais l'entourage du monarque, très opposé aux sentiments bretons qu'on savait être ceux de Conwoïon, indisposa contre lui, Louis Le Débonnaire. Cependant celui-ci ayant été déposé par ses fils, révoltés, Nomenoë, passant outre à cette rébellion, approuva, d'autorité, les revendications de l'abbé de Redon. Il accomplit cet acte comme une « Aumône » faite au nom de celui dont il se considérait toujours le mandataire. L'année suivante

Louis, rétabli sur son trône, ratifiait le geste de son lieutenant. De la sorte était légitimé le droit de propriété de l'abbaye, sur les territoires concédés par Rathuili, ainsi que les autres domaines ajoutés par le roi. Du même coup s'opérait la consolidation de la frontière sud-est bretonne.



Les préoccupations extérieures n'avaient point empêché l'abbé de Redon de pourvoir au spirituel de son abbaye. Il l'avait dotée de la règle de Saint Benoît substituée dans les monastères à la règle primitive des moines celtes, dont le type est celle de Saint Colomban, abbé de Luxeuil. Ainsi l'avait décidé l'ordonnance impériale de 818. Le religieux qui vint, à Redon, établir la règle bénédictine, avait reçu, pour cette mission, un avertissement du Ciel. Dans sa solitude de Locqueffret, près de Châteaulin, l'ancien moine de Glanfeuil, Geffroy, avait, une nuit, entendu ces paroles : « Lève-toi, va au plus vite trouver mes serviteurs, moines encore novices, qui demeurent en un ancien lieu désert. Apprends leur à vivre selon la règle ». Conwoïon, également averti par révélation de la venue de cet envoyé, se porta au devant de lui avec tous ses moines. Geffroy ne les quitta qu'une fois parfaitement organisée la vie régulière et l'abbaye de Redon transformée, comme ses autres sœurs bénédictines, en un centre de prière et de travail. On y venait s'édifier de tous les points de la région et soumettre à l'abbé-seigneur du lieu — de par la charte royale — les litiges qu'il tranchait, en toute équité, à la porte même de son monas-

tère. Celui-ci s'enrichissait continuellement des dons des seigneurs voisins, dont plusieurs, et notamment Catiouët, fils de Rathuili, prenaient rang parmi les religieux. Rathuili lui-même y termina ses jours.



Ainsi Conwoïon et ses moines se sanctifiaient-ils chaque jour davantage dans la retraite où, la prière, la pénitence, le travail, sous toutes ses formes, se divisaient les heures de la vie conventuelle. Nomenoë, bientôt, allait en arracher, temporairement, l'abbé, pour le grand dessein qu'il méditait : l'indépendance de la Bretagne. Le Débonnaire était mort et le chef breton n'avait point renouvelé à ses fils son serment de fidélité. Déjà la victoire de Ballon, en 845, avait sanctionné le titre de roi qu'il avait pris, dès 841. Mais il lui fallait, pour le faire universellement reconnaître, l'approbation du Pape. Nul mieux que Conwoïon, patriote éprouvé, n'était indiqué pour l'obtenir. Cependant Nomenoë sentait que l'Homme de Dieu ne se lancerait pas dans une affaire de ce genre si, un motif autre que des vues purement humaines, ne l'y sollicitait. Aussi mit-il habilement en avant la nécessité de confondre certains évêques simoniaques, c'est-à-dire abusant de leurs fonctions pour en retirer des bénéfices. Conwoïon était chargé également d'obtenir, de Léon IV, alors Pontife, don du corps de quelque saint martyr. Il s'acquitta, en même temps, de sa mission diplomatique, avec un succès, tout à l'avantage de Nomenoë, puisque le Pape le reconnaissait chef souverain des Bretons et « prince

de toute la Bretagne ». Il l'autorisait, en outre, à ceindre sa tête d'un cercle d'or aux jours solennels.

\*  
\*\*

Saint Conwoïon, sa mission achevée, rentra dans son abbaye sans que rien puisse faire supposer sa présence au fameux synode de Coëtloc'h, réuni par Nomenoë, en 848, l'abbé s'étant toujours opposé aux abus d'autorité du souverain. Or c'en était un que la déposition, sur sa propre initiative, des évêques, seulement condamnés par Rome. Au reste, l'abbé de Saint-Sauveur, déjà vieux, ne songeait plus qu'à terminer, par une sainte mort, sa vie pleine de mérites. Il mourut au monastère de Saint-Mexant, en Plelan, où il avait dû fuir l'invasion normande. Ses restes, et ceux de Nomenoë ramenés à Redon, au rétablissement de la communauté par l'abbé Ritrandyt, furent dispersés par la Révolution.

\*  
\*\*

Aux Bretons, fidèles à leur pays, de prier saint Conwoïon, afin qu'il use, pour le plus grand bien de la Bretagne, du crédit dont il jouit près du Roi souverain de toutes les Nations.



## Saint Goulven

EVÊQUE DE LEON

VI<sup>e</sup> SIÈCLE

Fête le 1<sup>er</sup> juillet

**S**AINTE Goulven est l'un des grands protecteurs du Léon. Evêque régional, c'est-à-dire sans siège déterminé, si ce n'est un court passage à celui de Léon, la plus grande partie de sa vie se déroula dans la solitude et il nous apparaît plutôt comme le modèle des saints ermites.

\*  
\*\*

Goulven naquit dans le silence de la forêt, en Bretagne-Armorique. Son père et sa mère, fuyant l'île de Bretagne devant les Saxons envahisseurs, virent leur petite barque séparée, par la tempête, de la flottille d'émigrants, dont ils faisaient partie, et jetée sur la côte de Plonéour, en Léon. A l'endroit où vint au monde le petit Goulven, Odenma, une source jaillit à la prière de son père. Voyant ce prodige, les rares habitants d'alentour se décidèrent à faire bon accueil aux étrangers. L'un d'entre eux, homme riche de la contrée, nommé Godian, devint le protecteur du nouveau-né et son parrain au baptême, nous dit Albert Le Grand. Dès son plus jeune âge, l'enfant manifesta des dispositions surprenantes

pour la vie de prières et de pénitence à laquelle il sera fidèle jusqu'à ses derniers jours. Sa nourriture fut habituellement de pain et d'eau et, à de rares fois, de légumes. Dieu agréa les austérités du jeune ascète, en lui accordant le don des miracles. Il guérissait les malades par l'imposition des mains. Godian admirait son protégé sans trop le comprendre. Il s'occupa de le faire instruire dans les sciences profanes et sacrées et, à la mort de ses parents, il le voulut adopter et en faire son héritier. Apprenant cela, Goulven s'enfuit au désert. Il s'y contruisit un penity (maison de Pénitence) d'où il ne sortait que pour labourer le sillon « an éro beniget » (le sillon béni) et pour prier auprès des trois croix qu'il avait plantées, à une petite distance l'une de l'autre. Rentré à sa cellule, il instruisait et guérissait ceux qui accouraient lui demander, avec la parole de Dieu, le soulagement de leurs maux.

\*\*\*

Afin de n'être distrait par aucune préoccupation d'ordre matériel du soin du service de Dieu, Goulven s'était adjoint un compagnon qui, lorsqu'il en était besoin, s'occupait, au dehors, des affaires de son Maître. Celui-ci, un jour, envoya Maden visiter un émigré de Grande-Bretagne, comme lui, appelé Joncour, et lui donna l'ordre étrange de demander, à cet homme, ce qu'il aurait à ce moment sous la main à lui offrir et de le lui rapporter. Joncour labourait et n'avait à sa disposition que de la terre. N'importe ! il contenterait son saint ami. Il prit donc de cette terre trois poignées, et les remit à Maden. Or, en chemin, ce léger fardeau s'alourdit à

tel point que Maden eut la curiosité, que lui reprocha Goulven, d'ouvrir le sac qu'il portait. O surprise ! la terre était changée en or. Goulven en fit un calice, trois croix et trois clochettes. Il suspendit à son cou l'une de ces croix qui, gardée longtemps en l'église de Goulven, guérissait les malades et frappait de mort les parjures lorsqu'ils prêtaient sur elle leur faux serment.

\*\*\*

Goulven, malgré les nombreuses visites à son ermitage de ceux près de qui il exerçait et son zèle et ses bienfaits, s'y croyait, du moins, à l'abri des honneurs qu'il fuyait. Mais Dieu permit que sa réputation de sainteté parvint à saint Pol qui gouvernait, en ce temps, sa ville épiscopale. Le saint évêque résolut d'en faire son coadjuteur et même l'un de ses successeurs. Goulven partit alors pour Rome afin de supplier le Pape d'éloigner de lui un tel fardeau. Saint Grégoire Le Grand l'obligea, bien au contraire, à recevoir les Ordres et à se faire sacrer évêque. Le voici devenu, dès lors, le bras droit de l'évêque de Léon qui le chargeait d'appliquer les pénitences aux pécheurs repentants qu'il lui envoyait. Puis à la mort du premier successeur de saint Pol, Ketomen, Goulven dut, par obéissance, occuper le siège de Léon. Dès qu'il le put, sans faillir à sa charge, il retourna à sa vie solitaire, mais, cette fois, loin du pays de Léon. Accompagné de Maden il s'arrêta, un temps, à Taupont (Morbihan). Cependant il ne se sentait pas encore assez séparé de son pays d'origine, d'où il craignait qu'on ne vint le chercher.



Toujours accompagné de son fidèle Maden, c'est au-delà de Rennes, à Saint-Didier, en un lieu appelé la Motte-Riou, qu'il se construisit un autre « penity ». Il y reprit sa même vie de prière, de pénitence, d'évangélisation. Les mêmes foules accoururent vers lui. A Saint-Didier, on montre encore l'ancien ermitage, le puits et le « four » de « Saint Goulven ». Et si la procession, interrompue il y a peu d'années, n'existe plus, les fidèles continuent à se rendre, en leur particulier, au bois sanctifié par Goulven, et à prier devant sa statue. Un jour, de l'an 600, le saint ermite reçut miraculeusement l'annonce de sa mort prochaine. Il en avertit Maden et lui apprit que le clergé de Rennes garderait ses restes. Conformément à cette prédiction le corps fut réclamé par l'évêque de Rennes. Mais on ne s'accorde pas sur le lieu de sa sépulture : la cathédrale ou l'église abbatiale de saint-Melaine. Quoi qu'il en soit, l'Eglise de Rennes eut les reliques de saint Goulven en grande vénération. Elles étaient exposées le jour de sa fête et on les portait aux processions des Rogations et du 15 août. La fête de juillet donnait lieu à des réjouissances. Ce jour-là le vénérable Chapitre de l'église cathédrale restaurait, d'une collation de cerises et de vin, tous ceux qui avaient chanté l'Office du saint. En retour, les enfants de chœur offraient aux chanoines, des chapeaux d'osier.

\* \*

La Révolution a passé sur ces jolies coutumes et sur le souvenir de saint Goulven dans la capitale bretonne où, cependant, son image est reproduite dans la procession des

saints bretons, peinte au pourtour du chœur de la Métropole. Au pays de Léon, par contre, quel que soit le jour de la semaine où tombe la fête, elle est toujours chômée, le pardon comporte une vigile avec procession à la fontaine et feu de joie. Le lendemain, fête solennelle, confessions et communions nombreuses, Grand'Messe, panégyrique et nouvelle procession, au cours de laquelle on plonge la relique dans la fontaine, afin de rendre l'eau propre à la guérison des malades. Car on n'a pas oublié, au pays de Léon, les miracles de Goulven, tant après sa mort que de son vivant. Le plus important d'entre eux est celui de la victoire du comte Even, de Lesneven, remportée sur les Normands, victoire qu'obtint ce prince, par l'intercession de saint Goulven. En reconnaissance, il fit construire l'église, rebâtie au XVI<sup>e</sup> siècle, vraie petite cathédrale, et y joignit de nombreuses terres qui forment le *Minihy Sant Goulven*. Les reliques du saint sont, en majeure partie, conservées à la cathédrale de Rennes, sans qu'il leur soit rendu d'hommage spécial. Goulien, près Pont-Croix, garde, comme ayant appartenu à saint Goulven, une cloche carrée, en bronze.

\* \*

A l'ermite, ennemi des honneurs et des biens de la terre, le jeune Breton demandera d'apprécier, avant tout bien périssable, l'or inaltérable des trésors célestes.



## Saint Melaine

ÈVEQUE DE RENNES

V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> SIÈCLE

Fête le 6 janvier

**S**AINT Melaine, gallo-romain, tel saint Patern, n'a pas été, comme lui, peut-être parce que Rennes se trouvait trop en dehors du territoire occupé par les Bretons, élevé au rang des Saints Fondateurs des Evêchés Bretons. Il n'en est pas moins compté parmi les plus illustres prélats de Bretagne.

\*  
\*\*

Au centre des marais qui avoisinent le pays de Redon, et pour parler selon la topographie du temps, en pleine « cité des Vénètes », se trouvait le village de Plaz, en Brain. Cette localité forme, l'hiver, une espèce de cap, s'avancant dans le marais. Là, le 6 janvier 462, d'après Albert Le Grand, naquit Melaine, au château de Plaz. Ses parents étaient nobles mais, suivant l'usage de l'époque, faisaient valoir eux-mêmes leurs terres. C'est ce qui justifie l'opinion des hagiographes sur l'emploi de Melaine, en son enfance, comme petit pâtre. C'est aussi ce qui a donné lieu à la légende du genêt qui ne saurait, dit-on, fleurir désormais

dans cette contrée comme elle le fait dans le reste de la Bretagne. En voici la raison : Melaine, un jour, poussé sans doute par une force mystérieuse et surnaturelle, abandonna son troupeau pour aller prier dans une chapelle voisine. Sa mère, informée de l'escapade, n'y vit que pure désobéissance. Aussi au retour, corrigea-t-elle son fils et de belle façon, à l'aide d'une branche de genêt. Dès lors, à plusieurs lieues à la ronde, on ne vit plus resplendir, au creux des chemins, ou sur les talus, les magnificences de la fleur d'or, sœur de l'ajonc chanté par Brizeux.

\*  
\*\*

Le pâtre ayant grandi, fut-il page d'un roi breton, comme le veut Albert Le Grand ? sans doute, son père lui fit-il acquérir, avec les sciences de l'esprit, celle du métier des armes. Mais où, dans quelles conditions ? voilà ce qu'on ne saurait préciser. Rien non plus ne peut être affirmé de Melaine avant son accession au siège épiscopal de Rennes. On croit qu'il succéda vers 491 à saint Amand. Ce pieux évêque fut averti du Ciel qu'au monastère de Plaz — que Melaine éleva sur l'emplacement du château familial — vivait celui qui devait être son successeur. Il l'envoya donc chercher. Malgré les protestations et la répugnance à échanger sa solitude contre les charges de l'épiscopat, Melaine dut céder à ce que saint Amand lui représenta comme étant l'ordre de Dieu. C'est ainsi que le nouveau prélat comprit sa mission. Non seulement il la remplit dans cet esprit vis-à-vis du clergé et des fidèles, mais il se considéra comme le chef de son Peuple, à une heure où l'évêque était le véritable

défenseur de la Cité. Nous avons vu saint Remi préserver son évêché, et tout le pays d'alentour, des pillages des guerriers de Clovis en amenant le roi des Franks au Baptême. Ce même Baptême décidera Melaine à préparer l'adhésion pacifique de la « Cité des Rhedons » — terme qui embrasse, avec Rennes, toute l'étendue du pays alors sous la crosse épiscopale, et de tout l'ouest gallo-romain comprenant la partie orientale de la « Cité des Vénètes » — sous le protectorat franc. Ce joug sera, deux siècles plus tard, rejeté par le roi breton, Nomenoé.

\*  
\*\*

Si Melaine avait ainsi compris les intérêts de son évêché, ce n'était pas pour le livrer, sans contrôle, aux exigences des barbares, même chrétiens. Clovis le sentit et prit pour conseiller l'évêque de Rennes. En cette qualité, Melaine fit partie du Concile d'Orléans, de 511, tenu par les évêques gaulois. Il en rédigea même les « canons » et signa avec deux de ses collègues dans l'épiscopat, une lettre à des prêtres bretons, visant leurs coutumes non conformes au rite romain et qui empiétaient sur son obédience. Enfin on assure que, dans cette assemblée, « il brilla comme un chef éminent ». Ainsi se montra-t-il dans le gouvernement de son Eglise de Rennes. Il ne s'y bornait pas à un rôle purement administratif, car on le voit parcourir son diocèse comme un vrai missionnaire. Souvent il s'arrêtait pour dispenser la parole divine jusque dans les moindres villages, bâtissant des églises, aumônant les miséreux, guérissant les malades, ressuscitant même les morts, chassant les démons du corps des

possédés. Entre temps, il gouvernait son monastère de Plaz où il donnait à ses religieux l'exemple de toutes les vertus.

\*  
\*\*

C'est à ce monastère de Plaz qu'il mourut à une date que l'on ne saurait exactement déterminer, et qui va de 520 à 549. Mais c'est à Rennes que vint reposer son corps. La tradition rapporte qu'il fut déposé, pour descendre la Vilaine, sur une barque qui se trouva là miraculeusement et sur le pont de laquelle montèrent les évêques précédés de la croix, tandis que d'autres nacelles l'escortaient, portant les moines et le clergé. L'inhumation eut lieu au cimetière de la ville, à l'endroit où s'éleva, dès le XI<sup>e</sup> siècle, une abbaye bénédictine, placée sous le patronage du saint évêque. Quantité de miracles signalèrent l'arrivée du corps de Melaine dans la ville épiscopale. L'un des plus remarquables fut, sans doute, celui qui procura la délivrance des douze prisonniers dont les fers se desserrèrent d'eux-mêmes, et qui s'échappèrent par les murs soudain lézardés de leur prison. Après sa mort, Melaine fit encore de nombreux miracles. Citons seulement celui dont fut favorisé cet enfant que ses parents avaient laissé seul dans leur demeure, et qui, en leur absence, s'amusa dans une piscine alimentée par la Vilaine proche. A leur retour, ils eurent la douleur de l'y trouver noyé. Leur confiance en Melaine fut plus forte que leur désespoir. Dès le matin du lendemain, suivis d'une grande foule, ils exposèrent le corps en l'église abbatiale où se célébrait la Messe. Et l'enfant revint à la vie. Comme les autres reliques, celles

de Melaine furent soustraites aux profanations des barbares normands et transportées à Bourges. Au XIII<sup>e</sup> siècle, il en revint une certaine partie, partagée aujourd'hui entre la cathédrale et l'ancienne abbatiale. Le patronage de saint Melaine, très étendu, jadis, dans toute la Bretagne, comprend encore, surtout au pays de Rennes, plusieurs chapelles et paroisses. On le retrouve également en France, dans le Jura, en Cornouailles britannique. Une rue et une place, à Rennes, portent son nom ; mais le vocable de Notre-Dame lui a été substitué en 1844, pour l'église abbatiale, actuellement paroissiale. Le jour de la fête, les reliques y sont exposées à l'autel Saint-Melaine, reconnaissable à une belle statue du saint. Il est fait mention de saint Melaine, chaque dimanche, aux invocations du prône. Le dimanche 19 janvier 1936, saint Melaine a été solennellement promu premier patron du diocèse de Rennes et cette fête se célébrera désormais solennellement. Morlaix a sa paroisse et son église Saint-Melaine.

\* \*

A Melaine, dont la puissance se manifesta par la résurrection des morts, le jeune Breton demandera sa protection pour que son âme passe de la mort du péché à la vie de la grâce.



## Saint Magloire

DEUXIÈME EVEQUE DE DOL

VI<sup>e</sup> SIÈCLE

Fête le 24 octobre

**S**'IL n'a pas la haute renommée de saint Samson, Fondateur de l'évêché de Dol, saint Magloire n'en tient pas moins, près de son illustre parent, une place digne d'être mentionnée.

\* \*

Comme saint Samson, dont il était le cousin, Magloire naquit en Cambrie, vers l'an 520, et fut, avec lui, l'élève du célèbre moine Iltut, en son monastère de Lanildut. Il le suivit encore en Petite-Bretagne lorsque, sur l'ordre de Dieu, s'y rendit Samson. Evêque d'Eboracum, devenu la ville d'York, Samson convainquit son parent de recevoir les Ordres et l'appela près de lui, en qualité de coadjuteur. Sur le continent, Magloire fit partie de la communauté de moines établie par Samson dans la région marécageuse de Dol. Là, il put vivre caché, selon ses aspirations, se déclarant prêt, toutefois, à obéir aux ordres de son abbé et cousin. Celui-ci ne tarda pas à l'établir, à son tour, abbé de Lanneur, près de Dol, pour le rappeler ensuite près de lui, dans son mo-



nastère-évêché, en qualité d'auxiliaire. En dépit de ces honneurs, piété, humilité, obéissance, furent les trois grands pivots autour desquels s'orienta la vie de Magloire.

..

Les deux dernières vertus d'humilité et d'obéissance devaient être, chez notre saint, soumises à une rude épreuve par le décès de saint Samson qui, en mourant, l'avait désigné comme son successeur au siège de Dol. Convaincu d'être indigne d'une telle charge, l'élu ne l'accepta que sur cette parole du moribond : « C'est la volonté de Dieu que vous ne vous opposiez point à votre élévation ». Cependant son séjour à l'évêché de Dol fut de courte durée. Dès qu'il le put, il déposa entre les mains de Budoc, son disciple et collaborateur, le fardeau de l'épiscopat. Quant à lui, il retourna dans sa chère solitude. Il n'y fut pas longtemps en paix. La renommée de ses vertus amena vers lui tellement de monde que, déclare Albert Le Grand, « le sentier de son ermitage était aussi battu et frayé qu'un chemin public ». Magloire fut alors au point de quitter ce lieu, se plaignant au Seigneur de retrouver au désert les dangers du monde. Humblement, il consulta son disciple, Budoc, et se rendit à cet effet à Dol. Budoc l'assura qu'il devait voir dans cette affluence de visiteurs la volonté de Dieu. En conséquence, Magloire, docilement, revint à sa cellule. Comme par le passé, il instruisait les foules qui s'y pressaient, guérissait les malades et exerçait, à l'égard de tous, les devoirs de la plus pure charité.

..

Enfin Dieu sembla répondre aux vœux de son serviteur et lui fournit l'occasion de passer dans une contrée où il serait inconnu. Magloire, donc, reçut un jour, d'un seigneur voisin, Loëiscon, un message lui demandant de guérir sa fille atteinte d'une horrible lèpre. Loëiscon fut si reconnaissant à son sauveur, qu'il lui offrit une partie de ses terres, dans l'île de Sierk (voisine de Jersey). C'est là que se place cette jolie légende des oiseaux et des poissons quittant la portion de territoire conservée par Loëiscon, pour se rendre dans celle réservée au saint. Ce que voyant, la femme du donateur lui suggéra de proposer à Magloire, un échange. Le saint y consentit volontiers, mais les poissons et les oiseaux suivirent sa chance. Loëiscon, rempli d'admiration, fit à Magloire le don total de sa terre. Un autre miracle, non moins gracieux, eut pour théâtre le monastère même construit par l'abbé, à l'île de Sierk. Une grande famine s'étant abattue sur le pays, seules les dépendances de l'abbaye, d'une merveilleuse fertilité, due au travail des moines, y échappèrent. Loin de garder pour lui les provisions nécessaires à l'entretien de ses religieux, Magloire ouvrit tout grands ses greniers aux malheureux affamés, si bien qu'à son tour la communauté fut menacée de famine. Le saint abbé vit là un motif de plus de se confier à Dieu. Sa confiance ne fut point trompée.

..

Ce furent les jeunes disciples du saint qui se trouvèrent être, en cette occasion, l'instrument dont se servit le Sei-

gneur pour répondre à la prière de son serviteur. Ces pieux enfants avaient demandé à leur Maître d'aller apprendre leurs leçons sur la grève, afin d'être libres de les réciter à haute voix, sans porter atteinte à la tranquillité des religieux plus âgés et que leur turbulence incommodait. Comme l'eût fait un père à ses fils, Magloire y consentit, moyennant la recommandation d'être bien raisonnables et de rentrer à l'heure dite. Malheureusement les bonnes dispositions des écoliers ne tinrent pas à la vue d'un bateau échoué sur le rivage. Bientôt les leçons furent oubliées pour le jeu improvisé du matelot devenu, dans la suite, comme on va le voir, une réalité. La mer qui montait sans que, dans l'ardeur de leur nouveau rôle, les jeunes gens s'en aperçussent, enleva le bateau, et la nef partit vers la pleine mer avec ses passagers. Ceux-ci effrayés songèrent à leur abbé et se prirent à l'invoquer. Aussitôt une grande paix descendit en eux tandis que le vaisseau continuait à voguer doucement vers la côte neustrienne. Il y aborda. Les naufragés contèrent leur aventure aux gens assemblés sur la grève, ainsi que la malheureuse extrémité en laquelle le manque de vivres réduisait la communauté de Magloire. Ils virent alors leur navire pourvu par les indigènes de provisions en abondance. Ce n'est pas, au reste, la seule fois où, de son vivant, Magloire ait été invoqué avec profit. On raconte que le chef-cuisinier attaché à l'abbaye de Saint-Sullac, sur la rive gauche de la Rance, traversait, à maintes reprises, son travail terminé, la largeur du fleuve pour visiter sa fiancée, habitant sur l'autre bord. Un soir de tempête il est sur le point de perdre pied, par le fait d'un énorme congrès qui s'est enroulé autour de

lui. En ce pressant danger, il invoque Magloire, pour lors en son monastère de Sierk. Le saint abbé apparaît aussitôt, et encourage le malheureux à se défendre avec le grand couteau qu'il porte à sa ceinture, lui assurant que, le lendemain, il retrouverait ce couteau dans le ventre du monstre qu'il servirait à la table des moines. Ce qui arriva.

..

Après avoir évangélisé tout l'archipel situé en cette partie de la Manche, Magloire passa ses dernières années, retiré en son île de Sierk. Il s'y exerçait à la charité sous toutes ses formes, accueillant les voyageurs, guérissant les malades, secourant les pauvres, ressuscitant des morts et dirigeant sa communauté avec sagesse. Vers l'an 585 ou 586, à la veille de Pâques, et tandis qu'il faisait oraison, un ange vint lui annoncer sa fin prochaine. Elle survint le 24 octobre. Le corps, inhumé à Sierk, reposa ensuite à l'abbaye royale de Leuhon. Dol et Leuhon en possèdent encore des reliques assez notables. Saint Magloire est aussi honoré de l'autre côté de l'eau.

..

Que saint Magloire, si secourable à ceux qui l'invoquent, préserve les Bretons de tout péril.



## Saint-Méen

ABBE-FONDATEUR DE L'ABBAYE DE GAËL

VI<sup>e</sup> SIÈCLE

Fête le 21 juin

**P**ARMI les abbés fondateurs de nos abbayes bretonnes, saint Méen est de ceux dont la réputation a franchi les limites de la Bretagne, puisqu'il est invoqué jusqu'en Normandie et le midi de la France où, aux environs de Toulouse, il a une chapelle. On le prie spécialement pour la guérison d'une maladie de la peau, dite communément le *Mal de Saint Méen*, la gale, pour l'appeler par son nom.



Méen était compatriote et cousin de saint Samson, évêque de Dol. Né en Cambrie, en 520, il y fréquenta, pour son instruction et son éducation, l'un des nombreux monastères-écoles où s'élevait la jeunesse du temps. Il s'y fit remarquer par son application au travail, sa ferveur et son égalité d'humeur. Ses études achevées, il rentra dans sa famille. Mais rien ne le tentait des biens et des honneurs que la fortune et la situation de son père pouvaient lui procurer, car il sentait en lui l'appel de Dieu. Ses parents ne voulurent pas s'y opposer. Méen fut donc autorisé à frapper au monastère

cambrien de son cousin Samson, le futur évêque de Dol. Il fut élevé par lui à la prêtrise et associé à son ministère d'évangélisation.



Samson ne se contenta pas d'élever Méen au rang d'un précieux auxiliaire. Il voulut s'assurer sa présence à ses côtés lorsque, appelé à passer en Basse-Bretagne, il se choisit des compagnons et fonda son abbaye de Dol. Les arrivants trouvaient le pays en proie à des dissensions créées par l'ambition de Conomor, usurpateur de la Domnonée sur le jeune Judual réfugié à la cour de Childebert. Un des premiers soins de Samson fut de tout pacifier autour de lui. Il chargea, à cet effet, Méen, d'une mission près de Warok, comte de Vannes, afin de bien étudier la question. Dans ce voyage, Méen fit la rencontre d'un petit chef breton du nom de Caduon, qui s'était créé en forêt de Brocéliande, un domaine sur le territoire de Gaël, baigné par le Meu. Cet homme très charitable accueillit les moines dans sa maison. Toute la nuit se passa en saints entretiens. Caduon, dans son enthousiasme pour le chef de la petite troupe, voulut le retenir lui proposant de s'établir sur ses terres pour y construire un monastère où il participerait lui aussi à la paix et aux mérites de la vie religieuse. Méen ne pouvait se rendre à ses vœux avant d'avoir rempli la mission, à lui confiée par Samson. Il promit néanmoins à son hôte, de transmettre à l'abbé de Dol son offre généreuse. Il accepta en outre de s'arrêter à nouveau chez Caduon, à son retour de Vannes.

..

Selon cette promesse, Méen et ses compagnons, munis des renseignements de Warok, et chargés de ses présents, firent halte à l'hospitalière demeure de Caduon. Celui-ci réitéra son offre en la précisant : « Parcourez mes terres, dit-il à Méen, et choisissez la meilleure. Dès à présent je vous donne, en toute propriété, celle qui s'étend sur les deux rives du Meu et qui s'appelle Tregoss ». Méen subordonna une fois de plus son consentement à celui de Samson qui, avant toute autre décision, prit celle de se rendre à la cour de Childebert où, par ses habiles négociations, il rendit enfin la paix à la Domnonée. Alors il examina la proposition de Caduon et chargea Méen de la fondation de la nouvelle abbaye. Caduon, heureux de voir son désir réalisé, confirma avec joie sa donation. Bientôt s'élevaient les cellules et l'oratoire dédié à saint Jean-Baptiste. Cependant une chose manquait, de première nécessité : l'eau. Le saint abbé, plein de foi, accomplit le geste de tant de saints. Il enfonça son bâton en terre. Aussitôt jaillit une source à laquelle de nombreux malades durent leur guérison. D'autre part, les moines défricheurs avaient à lutter contre les bêtes de la forêt qui entravaient leur travail et dévastaient leurs moissons. Découragés, parfois, les religieux se plaignaient à leur abbé. Celui-ci, sur leurs instances, ordonna aux animaux de cesser leurs déprédations. « Au nom du Dieu tout puissant dont vous êtes les créatures, leur dit-il, je vous ordonne de vous retirer, ne venez plus désormais ravager les travaux des moines, mais allez plutôt au fond des bois chercher la nour-

riture qui vous est destinée. » Les animaux obéirent et les religieux purent, depuis lors, se livrer librement et sans crainte à leur travail.

..

Le monastère achevé, la louange divine ne tarda pas à y retentir et toute la contrée reçut l'exemple de vie laborieuse, pieuse et régulière des moines. La renommée des vertus du saint abbé s'étendait tout particulièrement, attirant de loin les visiteurs. Ceux-ci amenaient leurs malades et leurs infirmes, ils y envoyaient leurs enfants pour les faire instruire. Souvent eux-mêmes demeuraient sous la règle du saint, en sorte qu'il fallut bientôt construire un nouveau et plus vaste monastère. Méen ne se contentait pas d'évangéliser ceux qui le venaient ainsi trouver. Il allait par les campagnes environnantes et y dispensait la parole de Dieu.

..

Le saint abbé prêchait aussi la justice à Haëloch dont, le gouverneur Rethwall avait, à la mort de Judual, père du jeune prince, usurpé, pour ce dernier, la couronne de Domnonée sur Judicaël, fils aîné et héritier de Judual, obligé de se réfugier au monastère de Gaël. Haëloch, d'un naturel très violent, avait un jour, emprisonné l'un de ses serviteurs. Méen, passant près du lieu où le malheureux était enfermé, entendit ses cris et demanda à Haëloch de délivrer le captif. Celui-ci s'y refusa. Les prières de l'abbé obtinrent alors de Dieu la clémence à laquelle se déroba le prince.



Bien plus, comme Haëloch, poursuivait jusque dans l'oratoire de saint Méen le prisonnier, miraculeusement rendu à la liberté, l'abbé lui rappelle le droit d'asile du monastère. Mais il ne veut rien entendre. Méen lui prédit alors qu'il mourra dans trois jours. Haëloch tomba en effet gravement malade et ne dut son salut qu'à l'intervention du saint qui, voyant son repentir, obtint de Dieu sa guérison. Ce ne fut cependant qu'après de longues souffrances que le prince fut rendu à la santé. Il ouvrit en même temps les yeux sur l'injustice de son usurpation et prit la résolution de la réparer. Méen est encore fondateur d'un monastère près d'Angers, auquel il donna le nom de Monopalm parce qu'il s'était servi de son étole pour délivrer le pays d'un dragon. Rentré à Gaël, Méen s'éteignit plein de jours et de mérites, le 21 juin de l'an 617. Son culte est répandu en maintes localités de Bretagne et en certaines autres de France. On le prie particulièrement pour les maladies de la peau. Son tombeau est toujours, en son abbaye de Gaël, aujourd'hui Saint-Méen, l'objet d'une grande vénération.

..

Mieux encore que des maladies du corps, le jeune Breton demandera à saint Méen de le délivrer de la lèpre de l'âme souillée du péché mortel.




## Saint Gildas

ABBÉ-FONDATEUR DE L'ABBAYE DE RHUYS

V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> SIÈCLES

Fête le 29 janvier

 SAINT Gildas, appelé aussi le Sage, fut le Fondateur de l'abbaye de Rhuis. Il est considéré encore comme l'historien de la Bretagne, par son fameux livre *De excidio*, où il appuie surtout sur les malheurs de son temps. A ces deux titres, il est, des saints bretons, l'un des plus célèbres.

..

Gildas naquit, vers 493, dans la ville d'Ailcluth, Bretagne du Nord. Son père, Caun, était chrétien et l'un de ces nombreux rois ou chefs de clans établis sur les bords de la Clyde, au nord du fameux mur d'Antonin, limite de l'occupation romaine. Gildas fut le plus jeune d'une nombreuse famille. Ses frères et ses sœurs vivaient comme des saints et sont d'ailleurs considérés comme tels. Jusqu'à l'âge de sept ans, l'enfant demeura près de ses parents, formé à la piété par sa sainte mère. A cet âge seulement il fut envoyé à l'école réputée du moine Iltud, en Cambrie. Il y demeura huit années. Dès ses quinze ans, il se sentit attiré, lui déjà si

mortifié, vers plus de pénitence encore et aussi plus de science. Avec l'assentiment d'Iltud, il entreprit un voyage d'étude qui le conduisit très probablement en Gaule. Il y commença à mener cette vie d'ascète, qu'abbé, il imposera, avec les tempéraments voulus, à ses moines. Ce fut au retour de ce voyage qu'il reçut la prêtrise des mains de saint Iltud, croit-on, au monastère de qui il était revenu. Il se prépara à cet acte solennel avec la piété et l'esprit surnaturel qui fera dire à Albert Le Grand, qu'« il ressemblait plus à un ange qu'à un homme ».

..

Tel était bien l'avis de son Maître qui l'envoya prêcher l'Évangile aux populations de Cornouailles, tant il est vrai que la passion de répandre la parole de Dieu a toujours pesé sur la vie des saints bretons. La réputation de Gildas atteignit l'Irlande, elle-même, où la célèbre sainte Brigitte envoya vers lui un messager pour la recommander à ses prières, et lui demander un objet, béni de sa main. Gildas, très habile dans l'art de fondre les cloches, lui envoya une petite clochette que la sainte reçut, dit Albert Le Grand, « en grande révérence ». Toujours sur l'ordre de son maître, Gildas vint vers son pays natal, éprouvé par l'hérésie et par un retour au paganisme tel, qu'au dire de certains auteurs, il n'y avait plus de chrétiens dignes de ce nom, dans la Bretagne du Nord. La venue du missionnaire eut, pour résultat, de faire refleurir la religion dans ce pays d'où elle avait été bannie. Elle eut aussi, l'esprit patriotique des saints bretons étant toujours en éveil, celui de prêcher l'union entre les

divers clans celtes. En ce sens, Gildas aurait secondé les efforts du fameux roi Arthur. Cependant, il ne put empêcher que son propre frère, Hueil, dont la politique était opposée à celle du prince, ne fût tué par lui dans un combat. Ici se révèle la grandeur d'âme de Gildas. Profondément atteint, nous dit l'historien, par la mort de ce frère qu'il aimait passionnément, il pardonna au meurtrier. Lui-même était, à ce moment, en Irlande, où, par ses travaux, il est considéré comme le précurseur de la grande école monastique de saint Finnian, son disciple, école dont est sorti saint Colomban. Puis il revint en Grande-Bretagne. Ce séjour aurait été coupé par le voyage de Rome.

..

Une jolie légende s'attache à ce voyage de Gildas. Nous avons vu qu'il excellait dans la fonte des cloches. Or, saint Cado, au monastère de qui il se trouvait en Cambrie, en désirait une, celle que précisément Gildas destinait au Pape et dont, pour ce motif, il ne voulait pas se défaire. Le pèlerin l'offre donc au Pontife. Celui-ci, charmé par l'élégance de la clochette, veut la faire tinter. Elle ne rend aucun son. Surpris, Gildas fait le même essai, mais sans plus de succès. Il instruit alors le Pape du désir de saint Cado et le Pontife de dire : « Retourne vers lui et donne-lui l'objet de ses désirs ; j'y consens, car le miracle, dont je suis le témoin, montre que cette clochette doit lui appartenir. » De retour près de Cado, Gildas lui remit la clochette. Dès que le vieillard l'eut entre les mains elle fit entendre son joli son argen-

tin. Plusieurs prodiges marquèrent encore le séjour à Rome de celui qui allait devenir abbé de Rhuy. Le voici, en effet, avide de retraite et passant en Armorique. Il s'établit à l'île d'Houat. C'était bien le désert rêvé pour vivre dans la méditation et la contemplation. Mais Dieu permit que des pêcheurs l'y découvrirent et portèrent la renommée de ses austérités et de ses vertus sur le continent voisin. Guerech, chef de ce pays, offrit à Gildas un fort abandonné. Le solitaire y éleva un monastère peuplé bientôt d'un grand nombre de disciples. Le Légendaire de l'abbaye rapporte que le démon, furieux du bien que Gildas opérait dans la contrée, résolut de l'en éloigner. Un jour, quatre moines étrangers se présentèrent pour l'avertir que saint Philibert, son premier Maître, venait de mourir et qu'on l'attendait pour les funérailles. Ils le priaient, en conséquence, de monter dans le bateau qu'ils avaient laissé sur la grève. L'abbé, avant de se décider, consulte Dieu dans la prière. Il lui est alors révélé que ce sont là quatre démons résolus de le perdre. Gildas, néanmoins, se rend à leur invite, ayant pris avec soi le Livre des Evangiles, son livre d'Heures, son bourdon et son manteau. L'heure de Prime arrivée, Gildas invite ses compagnons à la réciter avec lui. Ils répondent par des injures, tandis que le passager se jette à genoux. Au *Deus in adjutorium*, navire et hommes disparaissent. Tranquillement, Gildas étend sur l'eau son manteau, s'y assied, et parvient ainsi au monastère de Philibert qu'il a la joie de retrouver vivant.

\*\*

Dans la traversée, Gildas avait perdu son Livre des Evangiles. Il le retrouva miraculeusement en Irlande où, au retour, l'avaient jeté les vents. Il y demeura pour achever l'œuvre de conversion, commencée jadis. Ce travail terminé, il revint en Armorique et se retira, avec Bieuzy pour seul compagnon, sur les bords du Blavet, non loin de Pontivy, au pied de la butte de Castennec en Saint-Bieuzy, après avoir confié à l'un de ses religieux la conduite de son monastère de Rhuy. C'est durant ce séjour qu'il eut à s'occuper des préliminaires du mariage de sainte Tryphine, fille du comte de Vannes Guerok, avec Conomor, comte de Poher et qu'il ressuscita la jeune femme, mère de saint Tremeur, assassinée par le cruel tyran, son époux. Gildas vécut dans sa solitude du Blavet, avec Bieuzy, durant plusieurs années. Lorsqu'ils célébraient la Messe ils frappaient sur deux grandes pierres pour appeler les fidèles d'alentour. Gildas ne quitta ce lieu désert que pour terminer ses jours à l'île d'Houat. Ainsi qu'il l'avait demandé, son corps, déposé dans une barque, fut abandonné au flot qui, après plusieurs semaines, l'emmena en vue de son monastère de Rhuy, dont l'église, aujourd'hui paroisse, conserve quelques reliques de son abbé, entr'autres celle du crâne. Saint Gildas est honoré dans plusieurs églises et chapelles.

\*\*

Que la Jeunesse Bretonne implore de saint Gildas, habile à déjouer les ruses du démon, la grâce de les savoir repousser, à l'heure de la tentation.

## Saint Maurice

ABBÉ DE LANGONNET  
ET FONDATEUR DE N.-D. DE CARNOET  
(1114-1191)

*Fête le 30 septembre*



Il ne s'agit pas ici du soldat romain de la Légion Thébaine, mais d'un saint breton qu'il ne faut pas confondre avec le Légionnaire.

..

Maurice naquit, en 1114 ou 1115, au village de Croixanvec, en Noyal-Pontivy, diocèse de Vannes. Son père, simple laboureur, s'appelait Duault. Peu de temps après la naissance de son fils, Duault vint habiter Loudéac. C'est là que se passa l'enfance du saint. Là aussi, sans doute, qu'il accomplit un miracle presque identique à celui rapporté dans la vie de saint Pol, enfant. Maurice, d'une très grande piété, était possédé, au plus haut point, de l'amour de l'étude. Aussi, du consentement de ses parents qui auraient pu, légitimement, en espérer l'aide qu'ils réclamaient de leurs autres enfants, pour l'exploitation de leurs terres, suivit-il, avec assiduité, les cours de son maître. Cependant, un jour, l'écolier en fut empêché, son père lui ayant ordonné de veiller à

ce que les corbeaux n'endommageassent point les nouvelles semences. Pris entre l'obéissance et son devoir d'étudiant, il recourut à la prière. Dieu permit que les corbeaux, dociles à sa voix, se laissassent enfermer dans une grange abandonnée, durant le temps de son absence. Au retour l'adolescent leur rendit la liberté. L'ardeur au travail, sans pareille, du jeune Maurice, faisait l'admiration de tous. Une telle application à l'étude se couronna bientôt de succès et le conduisit à l'Université de Paris, centre de la Jeunesse intellectuelle de l'époque. Mais auparavant, un plus grand honneur avait été son partage, puisqu'il avait été admis aux saints Ordres.

..

Ses études brillamment terminées, il reçut la charge d'Ecolâtre à Loudéac, c'est-à-dire qu'il devint Maître, à son tour. Devant lui s'ouvrait donc un avenir qui, en ce temps, et d'après tous ses biographes, pouvait rapidement le conduire à l'épiscopat. Mais à sa piété, à son amour des lettres, Maurice joignait l'humilité qui fait les Saints. Loin de l'enorgueillir, ses succès le portaient à se défier de lui-même et à rechercher la vie cachée. Ce fut dans ces dispositions qu'il sollicita et obtint son admission au monastère de Langonnet, de l'Ordre de Cîteaux, Ordre que saint Bernard venait de rendre à sa ferveur primitive. Maurice avait alors 27 ans. L'abbaye, dans laquelle il entra, comptait six ans seulement d'existence, ayant été érigée par le duc Conan III, en 1136. Maurice s'y exerçait, depuis environ deux ans, aux vertus austères du religieux cistercien, « alliant, dit Dom



Lobineau, la simplicité de la colombe avec la prudence du serpent et une humble modestie avec la discrétion qui régnait dans toute sa conduite ». Lorsque mourut le premier abbé du monastère, les religieux, à l'unanimité, élurent ce jeune frère que tous aimaient, spécialement pour sa grande charité. Malgré ses répugnances, Maurice dut obéir à la volonté de Dieu, manifestée par ce choix. Durant trente années, il remplit sa charge avec une autorité reconnue, non seulement dans l'intérieur de la communauté, mais encore au dehors, où il était souvent pris pour arbitre, s'il s'élevait quelque différend entre les clergés régulier et séculier. En ce cas son jugement faisait loi. Ainsi, entre autres procès, donna-t-il gain de cause aux droits que faisaient valoir les Bénédictins de Sainte-Croix de Quimperlé, sur l'église Notre-Dame, de cette ville, droits que revendiquait également le chapitre de Nantes.

..

Le duc de Bretagne, Conan IV, avait, lui aussi, en grande estime le saint abbé de Langonnet. Prince pieux, poursuivant l'œuvre de son aïeule, la Bienheureuse Ermenegarde, d'Anjou, fondatrice des monastères cisterciens, en Bretagne, il avait conçu le projet d'en élever un sur ses terres de Carnoët, sises dans la forêt de ce nom, près Quimperlé, sur les bords enchanteurs de la Lelta. Il obtint, qu'avec douze de ses moines, Maurice en entreprit la fondation. Mais, sur les entrefaites, Conan vint à mourir et sa mort fut suivie de luttes intestines qui divisèrent la Bretagne. Le projet ne put

être repris que six ans après. Entre temps, l'abbé de Langonnet s'était déchargé de son abbatiat afin de vivre comme le plus humble des moines. Lors de cette démission, il avait 60 ans, et espérait finir ses jours dans la retraite et la prière. Cependant les circonstances étant devenues favorables à la réalisation de la promesse faite à Conan, il ne s'y déroba point. Avec douze religieux il quitta Langonnet et vint à Carnoët, pour lors, composé de bois et de terres incultes. La nouvelle abbaye, sortie d'un travail dur et difficile, fut, selon l'usage cistercien, dédiée à Notre-Dame, au nom de qui celui de Maurice fut plus tard ajouté et même substitué. Dom Plaine qui, d'après un texte très ancien, a écrit la vie de saint Maurice, ne manque pas de souligner les difficultés matérielles avec lesquelles furent aux prises les moines défricheurs et bâtisseurs. Mais il insiste également sur la protection accordée par la duchesse Constance, fille de Conan IV, sur la générosité d'une « dame de Quimperlé », enfin sur les nombreux prodiges qu'il plut à Dieu d'opérer, en raison de la sainteté de son serviteur. En voici un entre tous : Les religieux manquaient de vin et, le matin même, pour célébrer la Messe, il avait fallu que le Ciel y pourvût en remplissant miraculeusement les burettes. Or, quelque temps après, un navire vint à passer devant l'abbaye, venant de Groix. Le capitaine, sollicité, de l'aumône d'un peu de vin, n'a à sa disposition que le baril d'eau potable pour la préparation des aliments. Il le fait constater, et voici aussitôt l'eau changée en vin.

..

Averti du Ciel de sa fin prochaine, après un gouvernement de quinze années, le saint demanda à Dieu de mourir le jour de la fête de saint Michel, archange. Le 29 septembre, de l'an 1191, il rendit son âme à son Créateur. De nombreux miracles accomplis à son tombeau, particulièrement en faveur des enfants, des marins et des épileptiques, firent que, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, sa Cause fut introduite à Rome. Des reliques, sauvées de la Révolution française, la plus grande partie est enfermée dans le beau reliquaire de l'ancienne abbaye où, chaque année, au lundi de la Pentecôte, a lieu le Pardon. Jadis ceux qui, des alentours, n'avaient pu assister à la fête, à la chapelle du monastère, se rendaient sur la lisière de la forêt au devant des pardon-neurs où, en l'honneur du miracle de l'enfance de saint Maurice que nous avons rapporté, on vendait des oiseaux. Cet usage a donné lieu au « Pardon des Oiseaux » réjouissance purement profane, mais qui a sa source profonde dans la dévotion à saint Maurice. Le culte du Saint est toujours en honneur en différentes églises de Bretagne, spécialement à Langonnet et Loudéac.

\*  
\*  
\*

Que saint Maurice, qui a une prédilection spéciale pour les enfants, conserve, au jeune Breton, l'esprit d'enfance spirituelle, sûr chemin d'accès au céleste séjour.



## Bienheureux Yves Mahyeuc

EVEQUE DE RENNES

(1462-1541)

Fête le 28 septembre

**B**IEN que ce prélat ait été béatifié seulement par la voix populaire, les auteurs des *Vies des Saints Bretons* l'y accueillent, en raison de son grand renom de sainteté, et des nombreux miracles qui se produisirent à son tombeau. Nous agirons de même, vis-à-vis de l'un des plus illustres évêques de Rennes.

Yves Mahyeuc naquit à Plouvorn, en Léon, en 1462. Ses parents, riches et honnêtes commerçants, l'envoyèrent, de bonne heure, à Saint-Pol-de-Léon, proche de Plouvorn, commencer ses études. Yves montra une application au travail et un sérieux dans sa conduite qui ne se démentirent jamais. Il le devait à ses habitudes de piété. Fréquemment il occupait ses loisirs à prier au sanctuaire des Carmes où peut-être germa chez le jeune homme la vocation religieuse. Ainsi se préparait-il, sans le savoir, à s'intéresser à la réforme des Dominicains de Morlaix qui déciderait de cette vocation. Ses études achevées, il était devenu, dans la ville même, précepteur des enfants d'une honorable famille. En 1843, il est novice aux Dominicains. Ses supérieurs l'envoyèrent passer quelques années à Nantes où il fit sa théologie. Il fut en-

suite transféré à Rennes, au célèbre couvent de N.-D. de Bonne-Nouvelle. Il s'acquitt, dans la ville, une grande réputation comme confesseur. La duchesse Anne voulut l'avoir près d'elle, en cette qualité. Frères Yves suivit donc la princesse à Paris, lorsqu'elle fut devenue l'épouse de Charles VIII.

\* \*

Autant à la Cour que dans la cellule des couvents dominicains où l'obéissance l'appelaient, tour à tour, Frères Yves gardait fidèlement l'observance de sa règle. Au milieu des honneurs, il se tenait dans l'humilité et les pauvres trouvaient en lui le dispensateur des libéralités de la Reine-Duchesse. Celle-ci, témoin de la vertu de l'Homme de Dieu, songea, l'évêché de Rennes étant vacant, à pourvoir Yves Mahyeuc de ce siège. L'élu protesta d'abord vivement de son indignité, puis, voyant qu'il ne gagnait rien, il écrivit à Frère Jean Claréo, Vicaire Général de son Ordre, afin qu'il dissuadât la princesse de ce projet. Mais ce supérieur, qui connaissait les mérites et les vertus de Frère Yves, s'en garda bien. Il ordonna à son fils spirituel, au nom de la sainte obéissance, d'accepter la charge qui lui était offerte. Yves Mahyeuc obéit, mais avec larmes. Si une consolation s'offrait à lui, c'était de retrouver, à Rennes, le couvent de Bonne-Nouvelle. Il s'y rendait, chaque fois que cela lui était possible, pour y suivre les exercices des religieux. Avec l'habit, il conserva l'Observance, autant que le lui permettaient les obligations de son nouvel état. De celles-ci, il ne négligeait

aucune et s'appliquait à réformer tout ce que, dans son clergé et dans les maisons religieuses de la ville de Rennes, il jugeait contraire à la ferveur primitive ou à la dignité des mœurs. Il s'occupait aussi, lui-même, d'instruire le peuple. A cet effet, il avait transformé sa maison de campagne de Bruz en une sorte d'école d'apprentissage où les jeunes gens pouvaient s'exercer à tous les métiers, école qu'il entretenait à ses frais. Sa charité pour les pauvres envers qui, dit Albert Le Grand, « il ressentait une inclination particulière », n'avait pas diminué. Il trouva du reste à l'exercer, dès le début de son épiscopat, une terrible épidémie de peste s'étant déclarée qui décimait les habitants. Il les secourut en personne. En toute occasion se manifestait son esprit de charité. S'il dotait les jeunes filles sages, en âge de se marier, on raconte aussi qu'un jour de grand froid, l'évêque coupa en quatre son grand manteau dominicain pour en revêtir quatre pauvres à demi-nus.

\* \*

L'action de l'évêque de Rennes ne se bornait pas à sa ville épiscopale où il faisait régner l'ordre spirituel par les enseignements qu'il donnait, lui-même, de la chaire, et l'ordre matériel, en protégeant les progrès de l'imprimerie, alors à ses débuts. Il étendait à toutes les parties de son diocèse son zèle de Pasteur. Il en parcourait, jusqu'aux moindres campagnes, pour y prêcher la parole de Dieu. Aussi était-il fort redouté du démon qu'il chassa, à plusieurs reprises, du corps des possédés. Yves Mahyeuc se fit encore remarquer par sa lutte contre l'hérésie de Luther qui commençait

à s'étendre. Enfin il s'attacha à la construction de sa cathédrale dont il posa, en 1541, la première pierre du portail, seule partie de l'édifice qui ait été conservée jusqu'à nos jours.

.\*

Yves Mahyeuc avait l'habitude de se retirer, de temps à autre, dans son manoir épiscopal de Bruz, se plaisant à exercer, dans cette petite localité, le ministère paroissial, à visiter les pauvres et les malades. C'est là que la mort vint, le 20 septembre 1541, l'arracher à l'affection de son peuple. Aussitôt après son décès, apparut sur sa poitrine une grande croix, dite de Jérusalem, « blanche et reluisante comme de l'albâtre » déclara le maître-chirurgien, René Le Boucher. Ce prodige semble attester la grande dévotion qu'eut Yves Mahyeuc à la Passion du Christ dont il portait, dans ses armes, la couronne d'épines. Les funérailles eurent lieu à Rennes où le corps fut transporté sur un char. Les chevaux qui le traînaient s'arrêtèrent brusquement au carrefour Jouault, à l'entrée de la ville. Durant tout le trajet s'était discutée la question de savoir si l'inhumation se ferait chez les Dominicains de Bonne-Nouvelle qui réclamaient le corps de leur Frère en religion, ou à la cathédrale. Clergé et religieux convinrent, d'un commun accord, de s'en remettre au jugement de Dieu en laissant les chevaux libres de leur direction. Ceux-ci, livrés à eux-mêmes, partirent à fond de train vers la cathédrale, en passant sous la Porte Mordelaise qui avait vu l'entrée d'Yves Mahyeuc, comme celle de tous les évêques de Rennes, le jour du sacre. Aujourd'hui ce n'était plus une manifestation de joie populaire, mais le deuil

de toute une ville, les « pleurs et les cris des pauvres, lesquels prosternés à terre, à l'entour de son corps, pleuraient la mort de leur Père et Pasteur ». Au tombeau, affluèrent les hommages au regretté prélat qui prouva, par de nombreux miracles, qu'il n'abandonnait pas son bon peuple. Ce fut au point que les Etats de Bretagne adressèrent, le 6 décembre 1638, une pétition au Pape pour qu'il « soit permis d'invoquer publiquement ce saint personnage ». Les événements n'ont pas, jusqu'alors, donné suite à cette demande, et l'oubli s'est fait autour du saint évêque. La Révolution, en détruisant le tombeau où ils étaient enfermés, a confondu ses restes avec ceux d'autres défunts. Ils reposent maintenant, avec eux, dans la crypte de la Métropole.

.\*

S'il n'est pas permis d'invoquer publiquement le « Bienheureux Yves Mahyeuc » chaque Breton se fera cependant un devoir de demander à Dieu qu'Il permette la glorification de son Serviteur, afin de donner un protecteur de plus à la Bretagne, fière de compter, parmi ses évêques, ce glorieux Prélat.





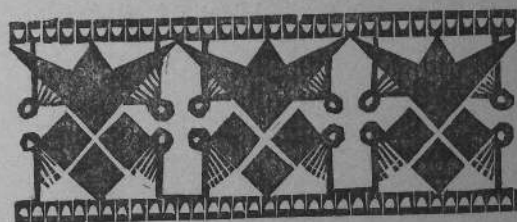
LIVRE QUATRIÈME

Les Princes et Princesses

STs DONATIEN ET ROGATIEN, St EFFLAM ET STE ENORA,  
STE AZÉGOR ET St BUDOC, STE HAUDE ET St TAN-  
CUY, STE NENOK, St MELAR, St JUDICAËL,  
St SALOMON, BIENHEUREUX CHARLES DE BLOIS,  
BIENHEUREUSE FRANÇOISE D'AMBOISE.



SAINTE NENNOK  
ABRITANT LA BICHE POURSUIVIE PAR LES CHASSEURS DE  
WAROK.



## Saints Donatien et Rogatien

MARTYRS

IV<sup>e</sup> SIÈCLE

Fête le 24 mai

---

**D**EUX jeunes frères, unis dans la vie et dans la mort pour le Christ, et à qui leurs compatriotes ont donné l'affectueuse appellation d'*Enfants Nantais*, tels se présentent saint Donatien et saint Rogatien.

\*  
\*\*

Donatien et Rogatien étaient fils du comte de Nantes, Aurélien, qui portait le titre de Gouverneur de la Cité. Malgré ce nom romain, adopté comme il arrivait à beaucoup de le faire pour différents motifs, au temps de la domination romaine, il était bien, ainsi que le rapporte la chronique de saint Briec, prince armoricain. Les deux frères s'ai-

maient tendrement. La tradition nous les montre aimables et beaux. Au palais de leur père, situé sur le coteau Saint-Donatien, là où la tradition, encore, place la maison des *Enfants Nantais*, ils reçurent l'éducation et l'instruction convenables à leur rang, mais éducation et instruction païennes. Comment Donatien, le plus jeune, parvint-il aux vérités de la foi ? On ne peut s'en tenir là-dessus qu'à des suppositions, dont la plus vraisemblable est qu'il les aurait reçues de saint Similien, évêque de Nantes, vers le même temps, un futur martyr, lui aussi. Sans doute, le saint évêque, en personne, administra-t-il le Baptême à son néophyte, à l'endroit même où s'élève la basilique qui porte le nom de saint Similien. On ne peut également former que des conjectures sur le point de savoir comment Donatien, si étroitement uni d'affection à Rogatien, ne l'initia point à sa préparation au Baptême. Peut-être craignait-il, de sa part, quelque attache secrète à l'idolâtrie qui l'aurait détourné lui-même de sa résolution. Quoi qu'il en soit, aussitôt baptisé, il se fait, auprès de son frère, apôtre de sa nouvelle religion. Il la prêche, au reste, ouvertement, appuyant ses paroles d'une vie sainte qui lui gagne des adeptes. Rogatien, cependant, n'en sera pas des premiers, bien que subissant, plus que tout autre, l'influence fraternelle. Et voici que, sur les entre-faites, sévit la persécution de Maximilien. Vers 285, elle est apportée, en Gaule, par le mandataire de l'empereur, Rictius Varus.

••

La réputation de cruauté de cet homme l'avait précédé en Armorique, et saint Similien, sur les instances de ses fidèles, avait dû s'expatrier. Le péril imminent acheva d'ouvrir l'âme de Rogatien à la religion qui avait transformé celle de son frère. Il lui fit part de sa résolution de recevoir le Baptême. Mais Similien n'était plus là et, dit un auteur de la vie de nos deux saints, il ne vint pas à l'idée de Donatien qu'il lui fût possible d'y procéder lui-même. Chrétien de cœur et de volonté, Rogatien va suivre, en tous points, l'exemple de son frère et sera aussi inébranlable que lui, à confesser la foi du Christ, par le martyr qui lui tiendra lieu de Baptême. Dès que le persécuteur fit son entrée à Nantes, un homme, que l'apostolat de Donatien avait rendu son ennemi, s'avança vers le tyran, pour lui dénoncer le jeune chrétien. Aussitôt l'arrestation, Rictius reproche au fils du gouverneur d'entraîner le peuple « à croire en la mort d'un crucifié ». « Sans le vouloir, répond Donatien, vous avez dit la vérité. Oui tous les hommes égarés dans l'erreur je les voudrais ramener au culte de Celui à qui tout doit obéir ». C'est alors de la part du tyran la menace de mort. « Vos menaces, reprend Donatien, retomberont sur vous » ! Furieux, Rictius ordonne de mettre les chaînes au jeune homme et de le jeter en prison. En présence de la foule, il procède à l'interrogatoire de Rogatien. Le sachant simple catéchumène, il croit en avoir facilement raison, le flatte, le menace de la colère des dieux s'il les abandonne, lui promet leur faveur s'il leur reste fidèle. « Tu pourras alors, lui dit-il, à la cour des empereurs et des dieux, avec tous les avantages de la vie, obtenir des dignités nouvelles ». La réplique



ne se fait pas attendre, elle est cinglante : « Comment, repart Rogatien, osez-vous placer dans la demeure de la divinité des êtres qui me paraissent inférieurs aux hommes eux-mêmes ? Il est vrai qu'entre eux et vous, il y a participation à une même infirmité : faits de métal, ils sont sourds, et vous, tout doué que vous êtes des plus heureuses facultés, vous n'entendez pas non plus. Ils manquent de vie, vous manquez de sens ». Sur cette réponse qui porta à son comble l'exaspération de Rictius, Rogatien fut envoyé rejoindre son frère dans la prison.

♦♦

Grande fut la joie de Donatien en le voyant apparaître, car il avait craint que, n'ayant pas la grâce du Baptême, Rogatien n'ait pas, non plus, celle de demeurer ferme dans la foi. Cette préoccupation avait dû être celle du patient, lui-même, car, à peine entré, il se jeta dans les bras de son frère, en disant : « Si mon frère qui est baptisé, daigne m'accorder son baiser, ce baiser me tiendra lieu de sacrement. » Donatien acquiesça à cette naïve prière demandant que « l'effusion du sang devienne, pour lui, Rogatien, un sacrement de force ». Aussi, le lendemain, pouvaient-ils, tous deux, subir l'atroce supplice du chevalet brisant leurs membres délicats, sans affaiblir aucunement leur volonté. Mutuellement ils s'encourageaient à souffrir pour Jésus-Christ. Détachés enfin de l'instrument de supplice, ils furent condamnés à avoir la tête tranchée. Deux croix jumelles indiquent l'emplacement de leur martyre, non loin de la mai-

son paternelle. Leurs corps recueillis, à la nuit, par les chrétiens, furent déposés dans un sépulcre voisin.

♦♦

La tradition nantaise fait dater du martyre des saints Donatien et Rogatien, l'expansion de la foi dans le pays de Nantes, qui manifesta, au lendemain de leur mort, sa dévotion aux jeunes athlètes du Christ, en élevant un oratoire sur leur tombeau. Successivement, les chrétiens des siècles suivants, avec l'approbation et l'encouragement de leurs évêques, agrandirent ou remplacèrent cet édifice primitif, pour arriver à la belle basilique actuelle. De tout temps aussi, les Nantais implorèrent les deux saints dans les calamités publiques. De jolies légendes se mêlent à la réalité de leur protection et aux faits miraculeux qui déterminèrent la dévotion de leurs compatriotes. Leurs reliques ont fait l'objet de plusieurs translations, accompagnées de magnifiques manifestations, pour reposer définitivement dans la basilique de Saint-Donatien, fruit du vœu prononcé en 1870, au nom de la population nantaise, par l'évêque, Mgr Fournier.

♦♦

Aux glorieux Enfants Nantais, les jeunes Bretons demanderont de fraterniser toujours dans la Foi du Christ, et d'être prêts à la reconnaître en toutes circonstances, fût-ce même au péril de leur vie.



## Saint Efflam et Sainte Enora

SOLITAIRES

V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> SIÈCLE

Fête le 6 novembre

**S**AINT Efflam est un saint les plus populaires au pays de Tréguier où son nom est, le plus souvent, joint à celui de son épouse, sainte Enora.

\*  
\*\*

Sa naissance, en Grande-Bretagne, fut considérée comme un gage de paix, les deux états en guerre — celui de son père et celui auquel appartenait la fiancée qu'on lui donna, dès le berceau — s'étant réconciliés par la conclusion du projet de mariage du nouveau-né et de la princesse du clan adverse, Enora ou Honora. Le petit prince grandissait, ignorant de ses destinées. De toutes les choses qu'on lui enseignait, pour le préparer à la vie qui l'attendait, et qu'il ne soupçonnait pas, il s'appliquait, surtout, à la piété et aux exercices de la pénitence. A son exemple, les jeunes pages qui l'entouraient, ne rêvaient que de le suivre là où l'appellerait la voix de Dieu, fût-ce au désert, comme il le leur laissait, parfois, entrevoir. Avec eux, il résolut de passer la mer, afin de s'éloigner de tout ce qui le retenait au monde.

Mais il arriva, qu'au même moment, la princesse Enora était envoyée vers son jeune fiancé qu'elle devait épouser, en vertu du traité de paix. Grande fut la surprise d'Efflam, à cette nouvelle. Cependant, il ne voulut pas aller contre la parole donnée par son père. Le mariage eut lieu. Toutefois le jeune mari ne renonçait pas, pour autant, à son idéal de vie parfaite et chaste. Le jour même de ses noces, il sut pénétrer sa femme du désir de conserver la virginité. Tous deux décidèrent de vivre comme s'ils étaient seulement frère et sœur. Mais Efflam eut peur, sans doute, qu'Enora ne persévérât point dans cette résolution. Il la quitta donc à son insu, et se rendit sur la grève où il savait que l'attendaient ses compagnons prêts à embarquer. Le vent gonfla la voile et Efflam partit à la grâce de Dieu !

\*  
\*\*

Ce fut en Armorique, à la Lieue de Grève, en Plestin, que débarquèrent les voyageurs. Ici se place un fait légendaire, mais que conserve, néanmoins, la tradition : celui du combat du roi Arthur et du dragon qui désolait la contrée. Ce combat dura tout un jour, au bout duquel, épuisé, Arthur suppliait qu'on lui donnât à boire. Efflam, du choc de son bâton sur le roc, fit jaillir une source « de laquelle plusieurs ayant bu par dévotion, ont été guéris ». Devant l'impuissance du brave chevalier à vaincre le dragon, saint Efflam passa la nuit en prières, puis se dirigea vers la caverne du monstre qui, sur son ordre, en sortit, monta sur un haut rocher et se jeta à la mer. Ceci accompli, Efflam et ses compagnons poursuivirent leur chemin, jusqu'à un

endroit qui leur parut propre à y fixer leur ermitage. Dieu opéra plusieurs prodiges en leur faveur, manifestant par là que le choix de cet ermitage était conforme à sa volonté. S'il faut en croire Albert Le Grand, comme les solitaires avaient résolu de jeûner tous les lundis, mercredis et vendredis, leur repas se trouvait, les autres jours, miraculeusement préparé et servi dans la cellule même de saint Efficam.

..

Pendant qu'Efficam organisait ainsi son existence, Enora, son épouse de quelques heures à peine, se lamentait sur le départ de son mari. Elle chercha le moyen de découvrir sa retraite afin de l'aller rejoindre et mener, dans son voisinage, la même vie pénitente. Elle ne pouvait comprendre que, la sachant décidée à vivre près de lui la vie des Anges, ainsi que le dira Albert Le Grand, Efficam n'ait pas eu assez grande confiance en elle pour ne point la quitter. Elle se promettait bien, lorsqu'elle aurait découvert sa retraite, de le faire revenir sur sa décision de se tenir éloigné d'elle. Elle fit donc, en secret, préparer un vaisseau « de cuir bien joint, cousu et poissé, car, en ce temps là, ajoute Albert Le Grand, les peuples septentrionaux, tant des îles que de la terre ferme, usaient de cuir en leurs vaisseaux, au lieu d'aix et de planches ». Tout étant prêt, la princesse quitta le château sous un déguisement, et entra dans le navire qu'on abandonna à la conduite de la Providence. Le débarquement eut lieu à l'embouchure du Légué, après trois jours de navigation. Là, Enora apprit, qu'à une

distance de trois lieues, se trouvait un homme du nom qu'elle disait et vivant solitairement. Elle pria qu'on la mît sur le chemin, mais tandis qu'elle approchait du but, elle se voyait poursuivie par un jeune seigneur, lequel venait de connaître son identité et espérait gagner ses bonnes grâces. Au moment où elle atteignait la cellule de son mari, cet indiscret s'apprêtait à la rejoindre, lorsque la porte s'ouvrit, la mettant à l'abri. Quant au téméraire seigneur, il fut puni de son audace par une paralysie du bras droit dont, à la prière d'Enora, le guérit saint Efficam. Celui-ci se réjouit grandement d'apprendre que son épouse ne l'avait recherché que dans le dessein de vivre dans ses parages, en même état d'oraison et de pénitence. Il lui bâtit une petite cellule, peu éloignée de la sienne, et l'autorisa à le venir voir de temps en temps, pour prendre ses directions spirituelles. Mais il exigea qu'elle fût toujours voilée. Enora acquiesça à tout ce que demandait Efficam et demeura ainsi plusieurs années, jusqu'à ce que, pressée de se mortifier plus encore, elle résolut de finir ses jours au monastère de Lannenok, en Vannes. Cependant il existe une autre version selon laquelle Enora étant morte à son premier ermitage, Efficam averti miraculeusement de l'y venir visiter, aurait expiré à son chevet.

..

Efficam, crut, lui aussi, devoir quitter son ermitage, au retour de Rome de saint Gestein, qui avait occupé ce lieu avant lui. Il voulut abandonner la place au vénérable vieillard, mais un Ange intervint, et Gestein fonda, à quelque dis-

tance, le nouvel ermitage de Plou-Gestin, aujourd'hui, Plestin. Quant à Efflam, il continua, sans autre incident; son austère existence, jusqu'à l'âge de 74 ans, auquel âge Dieu le rappela à lui, le 5 novembre 512. Son corps fut enseveli dans son oratoire. De nombreux miracles s'y produisirent, entraînant la construction d'une belle chapelle. Puis la mémoire du saint fut oubliée pour un temps. Cependant, un pieux habitant du pays prenait soin de cette chapelle et la balayait, chaque samedi. Un jour il vit du sang sortir du pavé. Il en avertit l'autorité religieuse. Des prières publiques et un jeûne de trois jours précédèrent les fouilles qui amenèrent la découverte des reliques de saint Efflam. Portées à l'église paroissiale, elles y sont exposées dans une belle châsse, à l'occasion du pardon, car saint Efflam est le patron de Plestin. Le jour de la fête de la Sainte Trinité, elles sont conduites processionnellement à la chapelle de Saint-Efflam-en-Grèves. De nombreuses chapelles, dont celle de l'hôpital de Morlaix, sont sous son patronage. Plusieurs de ses statues, comme celle qui orne le tombeau de granit, à l'église paroissiale de Plestin, le représentent en habits royaux.

..

A saint Efflam et à sainte Enora, qui méprisèrent les richesses et les honneurs du monde, le jeune Breton demanda la grâce de n'y point attacher son cœur et d'être prêt à les sacrifier, si telle est la volonté de Dieu.



## Sainte Azénor et Saint Budoc

VI-VII<sup>e</sup> SIÈCLES

Fête le 18 novembre

L'HISTOIRE de sainte Azénor, mère de saint Budoc futur évêque de Dol, qu'il ne faut pas confondre avec Budoc le célèbre maître de saint Guénolé, et abbé de Lavret, est si intimement liée à celle de son fils, qu'Albert Le Grand ne sépare pas le récit de leurs deux vies. Ce récit, dans ses détails, s'apparente plutôt à une légende si belle qu'elle ne doit être passée sous silence, dans un ouvrage s'adressant à la Jeunesse, toujours avide de merveilleux.

..

Le père d'Azénor ou Aliénor, encore appelée Honora, était comte de Léon. Elle naquit elle-même aux environs de Lesneven. Merveilleusement belle de la beauté du corps et de celle de l'âme, était l'adolescente. Albert Le Grand nous la dépeint d'un « naturel doux et benin, encline aux œuvres de piété et de religion, discrète, chaste, accorte, respectueuse, obéissante à ses parents, amie de la retraite et solitude ». Toutes ces vertus firent d'Azénor une jeune fille accomplie pour le bonheur des siens. Leur renommée étant parvenue aux oreilles du jeune et puissant comte de Goëlo et Tregor,



ce seigneur résolu de la demander en mariage. Il envoya, à cet effet, au comte de Léon, qui tenait alors sa cour à Brest, une riche députation. Le prince, très flatté, s'empressa de transmettre à sa fille la demande dont elle était l'objet. Azénor apprit alors à son père qu'elle avait décidé de n'avoir que Dieu pour époux. Le comte, ne voulant point importuner la jeune fille, chargea les ambassadeurs de faire part à leur maître de la décision d'Azénor. Le malheureux prétendant, à qui les ambassadeurs avaient fait les plus grands éloges de la fille du comte de Léon, ne s'en tint pas à ce premier échec. Il envoya une seconde députation plus importante encore. Devant ces instances, le père d'Azénor la pressa si bien qu'elle crut de son devoir d'obéir et accepta la main du prince. Le mariage se célébra avec beaucoup d'éclat, et les jeunes époux vinrent habiter leur château de Chastel-Audren où, dit Albert Le Grand, « ils menaient une vie autant douce et innocente qu'on pût souhaiter ».

..

Tant il est vrai que le bonheur parfait n'est pas de ce monde, celui du prince et de la princesse allait être bientôt ruiné. La mère d'Azénor étant venue à mourir, le comte de Léon se remaria. Il se trouva que, sous les meilleures apparences, la nouvelle épouse cachait une âme jalouse que gênait la vertu de sa belle-fille. Elle ne songea à rien moins qu'à perdre la réputation d'Azénor, afin d'en détacher son mari et de provoquer l'éloignement de la jeune femme. Elle fit si bien qu'elle réussit, peut-être au delà de ce qu'elle eût souhaité. En tout cas elle sut calomnier la jeune comtesse,

avec tant d'habileté, s'engageant à donner des preuves de ses dires, que le père et le mari de la princesse ne doutèrent pas un instant des faits qu'elle avançait. Le jeune époux, dit encore Albert Le Grand, « changea tout à coup l'amour qu'il lui avait porté en une haine et dédain extrême, lui retrancha toute honnête liberté, lui interdit les compagnies, faisant épier ses allées et venues, examiner toutes ses paroles et actions dont les plus sincères et innocentes étaient interprétées tout au rebours de ses intentions ». Il n'en resta pas là. Il la fit enfermer dans une chambre de l'une des tours du château donnant sur l'étang, que l'on peut voir encore. Azénor ne fut pas moins patiente et douce dans l'épreuve qu'elle l'avait été dans la joie de sa vie de jeune fille et d'épouse très aimée. Sans une plainte, elle endurait son humiliante affliction, en conformité avec la volonté de Dieu et pour son amour, se recommandant particulièrement à la Vierge et à sainte Brigitte d'Irlande, à qui elle avait une grande dévotion. Cependant la colère du prince ne se calmait pas. Il constitua pour juger la princesse une sorte de tribunal, dont il se montra le juge le plus sévère. Il fut décidé de rendre l'accusée à son père. Non moins inflexible, celui-ci enferma sa fille au château de Brest dans la tour qui s'appelle la tour d'Azénor, puis la fit juger à nouveau. Cette fois, elle fut condamnée à mort, peine commuée en celle d' « être enfermée dans un tonneau de bois et jetée en pleine mer à la merci des vents, des ondes et des écueils ». Mais Dieu veillait sur l'innocente jeune femme qui fut, dans cette étroite prison, nourrie miraculeusement. Bien mieux ! c'est là que naquit saint Budoc. Cependant Azénor se désolait de ne pou-

voir baptiser son fils et lui donner les soins nécessaires. Par une permission divine, l'enfant, entr'ouvrant les lèvres, dit distinctement : « Consolez-vous, ma chère mère, nous ne devons rien craindre, puisque Dieu est avec nous ; nous sommes au terme de notre voyage, et proches du temps de la consolation que Dieu vous a promise par son ange. »

\*  
\*\*

Bientôt, en effet, l'étrange esquif abordait aux environs de l'abbaye de Beauport, en Irlande. Sur l'ordre encore de Budoc, un paysan qui passait avertit l'abbé de venir s'assurer de la chose extraordinaire qu'il lui rapportait. L'abbé s'empressa, ouvrit le tonneau devant ses religieux assemblés. Baptisé par lui, l'enfant fut nommé Budoc, Beuzec (de Beuzi, noyé). Azénor se fixa près de l'abbaye et s'employa à élever chrétiennement son fils dont, par ses travaux, elle gagnait la vie et la sienne propre. Dès que Budoc fut en âge de s'instruire, l'abbé de Beauport l'admit au nombre de ses écoliers. Sur les entrefaites, l'indigne belle-mère d'Azénor était morte, avouant son crime. Le comte, accablé de douleur devant l'injustice commise à l'égard de sa sainte épouse, et du traitement cruel qu'il lui avait infligé, se mit aussitôt à sa recherche, visitant toutes les côtes du continent et de Grande-Bretagne. Ainsi arriva-t-il à Beauport où il eut la joie de retrouver sa femme et le fils dont il ignorait l'existence. Malgré l'entier pardon d'Azénor, le chagrin avait miné la santé du comte. Il ne put donner suite à son projet de rentrer avec la princesse dans ses États. Il mourut à Beauport et fut enterré dans l'abbaye. Azénor, devenue

veuve, demeura près du tombeau de son mari, redoublant de prière et de pénitence, jusqu'au jour où elle fut enterrée à ses côtés. Cependant une tradition veut qu'elle soit revenue en Bretagne et qu'elle y ait fondé, près de Goulien (environs de Pont-Croix), le monastère où elle mourut. Quant à Budoc il se fit religieux dans l'abbaye même où il avait été élevé. Il en devint abbé-évêque et sa renommée fut telle que, d'après la tradition, les Irlandais en auraient voulu faire leur roi. Mais Budoc échappa à tant d'honneurs et passa en Bretagne-Armorique, où il devait succéder à saint Magloire, sur le siège de Dol, après avoir évangélisé le Léon, de son ermitage de Plourin, proche de Porspoder, lieu de son débarquement. Bien qu'ils aient peu ou point résidé en Cornouailles, c'est dans cette contrée que le culte des deux saints est le plus répandu, particulièrement dans la presqu'île du Cap et à Beuzec-Conq. Saint Budoc est aussi honoré dans le Léon, à Porspoder, à Plourin-Ploudalmézeau.

\*  
\*\*

A la mère et au fils qui, en un péril immense, firent preuve d'une héroïque confiance en Dieu, le jeune Breton demandera de ne jamais, quoi qu'il advienne, désespérer de son salut.



## Sainte Haude et Saint Tanguy

VI<sup>e</sup> SIÈCLE

Fête le 18 novembre

**P**AS plus que pour Budoc et sa mère, ne se peuvent séparer les vies du frère et de la sœur qui ont nom, sainte Haude et saint Tanguy, vies d'un récit quelque peu légendaire, mais s'accordant avec la réalité de l'existence des deux saints.

\*\*

Haude et Gurguy (plus tard Tanguy) étaient les enfants de Galonus, seigneur de Tremazan, et de Florence, fille d'Honorius, prince de Brest. Devenu veuf, Salonus se remaria à une femme de noble maison encore, mais de Grande-Bretagne. Au défaut de partager l'hérésie de Pélage qui y sévissait alors, la nouvelle épouse de Galonus joignait celui de manquer totalement de cœur, à l'égard de ses beaux-enfants. Elle les maltraitait avec tant de rudesse que, huit ans s'étant écoulés, et Tanguy arrivé à l'âge d'homme, le fils de Galonus obtint de son père, de s'absenter quelque temps. Il fut à Paris et se présenta à Childebert, sans cependant dévoiler son nom. Sa bravoure, son habileté aux courses et aux tournois, lui valurent d'être attaché à la

Cour où il demeura douze ans. Pendant ce temps Haude continuait à souffrir des exigences et des persécutions de sa marâtre qui, au dire d'Albert Le Grand, « déversait sur elle sa rage, en haine de sa vertu et spécialement de sa Religion ». Haude endurait tout par amour pour Dieu et, en esprit de pénitence, n'opposait qu'un visage joyeux aux tracasseries de sa belle-mère. Celle-ci obligeait la jeune fille, à qui elle avait retiré la plupart de ses servantes, à s'employer à la cuisine comme aux plus gros travaux du ménage, si bien qu'il ne lui restait plus de temps pour ses exercices de piété. Souvent même elle était privée de la Messe, parce que, tout exprès, à ce moment, sa belle-mère lui ordonnait quelque besogne. Mais si dans la journée Haude ne pouvait se livrer à l'oraison, comme elle l'aurait désiré, elle y employait la nuit ; elle savait être ingénieuse pour secourir son prochain, et céder aux pauvres le meilleur de sa nourriture.

\*\*

Cependant Gurguy, depuis douze années qu'il avait quitté le pays, n'avait donné nul signe de vie. On le crut mort. De nombreux prétendants recherchèrent alors Haude, autant pour sa beauté que pour sa fortune. Mais l'adolescente, qui avait fait le vœu de virginité, suppliait le Seigneur de détourner d'elle le danger de perdre ce bien précieux, si son père l'obligeait au mariage. Elle fut exaucée, remarque son biographe, au delà de ses désirs. La marâtre, en effet, jalouse des succès de sa belle-fille, l'éloigna de la maison paternelle et l'exila dans une métairie voisine, lui enjoignant de n'en point revenir qu'elle ne la rappelât. Haude y demeura

rait, depuis environ deux ans, lorsqu'un beau chevalier se présenta à Tremazan. Sans se faire connaître, il s'enquit d'Haude avec le plus grand intérêt. La dame de Tremazan, craignant un nouveau prétendant, lui parla de la jeune fille dans les plus mauvais termes, lui disant que son inconduite l'avait rendue indigne de la maison paternelle. Outré, le jeune homme, qui n'était autre que Gurguy, laissa au château sa nombreuse troupe et se mit à la recherche de sa sœur. Il l'aperçut, lavant son linge près d'une source et dirigea vers elle sa monture. Haude, à la vue de ce jeune seigneur, prit la fuite. Alors Tanguy perdit tout contrôle sur lui-même. Croyant que sa sœur l'avait reconnu et qu'elle s'enfuyait par honte de sa vie coupable, il s'élança à sa poursuite, brandissant son épée. Lorsqu'il l'eut atteinte, d'un seul coup de son arme, il lui trancha la tête. Hélas ! il n'eut pas plutôt accompli cet acte fratricide, que des voisins de la métairie où vivait Haude, ouvrirent les yeux du malheureux jeune homme sur la sainteté de sa victime dont la vie était toute à Dieu et aux pauvres. Désespéré, Gurguy retourne vers le château, appelle son père et lui avoue le crime qu'il vient de commettre.

..

La joie de l'indigne marâtre, en apprenant la sinistre nouvelle, fut de courte durée. Maîtres et serviteurs, réunis dans la grande salle du château, pleuraient la morte, lorsque celle-ci apparut, tenant sa tête entre ses mains, puis se la posa sur le cou. Se tournant ensuite vers sa belle-mère, elle lui annonça que Dieu l'allait punir d'un terrible châtement.

La malheureuse expira, en effet, presque sur le champ, dans d'atroces souffrances. Puis, à son frère, Haude accorda le pardon qu'il implorait, effondré à ses pieds. Ayant terminé sa mission, la martyre pria qu'on lui administrât les derniers sacrements, après quoi elle expira doucement. Son corps fut inhumé en l'église de Landunvez, dont dépendait Tremazan.

..

Gurguy ne s'en tint pas au pardon de sa sœur, miraculeusement obtenu. Il alla s'accuser de son crime à saint Pol. L'évêque de Léon l'accueillit paternellement, entendit ses aveux, et lui imposa un jeûne de quarante jours que le meurtrier passa dans la solitude, au bois de Coat-Tanguy, entre Landerneau et Brest. Le quarantième jour, il fut miraculeusement nourri par un corbeau, qui lui apporta un pain blanc. Lorsque, sa pénitence achevée, Gurguy revint vers saint Pol, celui-ci et ceux qui l'entouraient virent, au dessus de la tête du jeune homme, une guirlande de feu, d'où le nom de Tanguy, (tan, feu) que lui imposa saint Pol. Tanguy supplia Pol de le recevoir dans son monastère de Batz où, ayant résidé quelque temps, il fut envoyé, par son maître, à celui de Gerber (le Relecq), en qualité d'abbé. Tanguy s'y fit remarquer par son bon gouvernement, sa douceur, sa charité, son esprit d'oraison, qui le laissait supposer à son entourage, « toujours ravi et absorbé en Dieu ». Ayant appris la maladie de son père, déjà fort avancé en âge, l'abbé se rendit auprès de lui, afin de le disposer à la mort. Au décès de Galonus, son fils reçut de lui, en héritage, un lot important de terres



pour y bâtir des monastères. Dans cette part échue à Tanguy, était le cap Finistère (de Pen-ar-Bed, en Léon). Ce fut là que le frère de sainte Haude éleva la fameuse abbaye de la Pointe Saint-Mathieu, ainsi appelée parce que des navigateurs, venant d'Orient, y apportèrent le corps de l'apôtre Mathieu, déposé dans l'abbaye qui en prit le nom. Avant de mourir, Tanguy voulut revoir son maître, saint Pol. Le vieillard, tout courbé par l'âge, (il devait mourir à 120 ans), alla néanmoins à la rencontre de son ancien disciple, jusqu'au lieu appelé le Drennec. Pendant que, dans le bois désigné, en raison de cette merveille, du nom de Coat-Elez (c'est-à-dire, Bois-au-Anges), ils étaient tous deux en oraison, ils furent favorisés d'un concert céleste, et un Ange leur apprenait que, sous peu de jours, ils recevraient, au Ciel, la récompense de leurs mérites. Le 12 mars suivant, (595) Pol, en son monastère de Batz, Tanguy, en celui de Gerber, rendaient à Dieu leurs belles âmes.

\*.\*

Que saint Tanguy inspire aux Bretons qui l'auraient imité dans sa faute, de le suivre aussi dans la pénitence qui la racheta, et qu'ils apprennent, de sainte Haude, à pardonner à ceux qui leur font du mal.




## Sainte Nennok

VIERGE ET ABBESSE

VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> SIÈCLES

Fête le 4 juin

EST une figure toute gracieuse que celle de la princesse-vierge, née aux Marches d'Ecosse, et que l'émigration fixa sur le sol armoricain.

On pourrait appeler Nennok, l'enfant du miracle. Sa naissance, en effet, fut précédée de prières et d'austères pénitences, de la part de ses parents, en vue d'obtenir, après les quatorze enfants qui s'étaient consacrés à Dieu, le fils ou la fille, susceptible de recueillir l'important héritage paternel. Brokan et Menedux étaient les souverains d'une petite principauté de la Grande-Bretagne, en bordure de la frontière écossaise. Nennok, selon le nom que l'Ange avait indiqué en annonçant sa venue, reçut le baptême des mains de l'illustre Colomba, ou Koulmkill, abbé d'Iona. Elle eut pour parrain Gurlehentel et pour marraine, Guen-Argant à qui la confièrent ses parents jusqu'à sa quinzième année. Nennok revenue à la cour de son père fut bientôt demandée en mariage par un prince scot, épris, autant de sa vertu que de sa beauté. Pressée de donner son consentement à cette union, Nennok avoua sa résolution de demeurer vierge et de n'avoir d'autre époux que le Christ. La déception de

Brokan fut grande, d'autant que, jusqu'alors, rien n'avait pu lui faire soupçonner, en sa fille, pieuse et bonne, mais ne se distinguant extérieurement en rien des autres jeunes filles, une telle résolution. Il chargea sa femme, Menedux, de la faire revenir sur sa décision. Mais quand tous deux virent leur enfant inébranlable, ils cessèrent prières et menaces et la laissèrent vivre librement, près d'eux, selon sa vocation.

\* \*

Dès lors, Nennok vécut en religieuse dans la maison de ses parents. Elle abandonna ses parures et se livra aux pratiques du jeûne et de l'oraison jusqu'au jour où un pieux évêque irlandais, de passage chez Brokan, lui communiqua, par ses paroles, un tel amour pour Dieu qu'elle résolut de sacrifier à cet amour celui de ses parents et de son pays. Pour obtenir le consentement de son père à l'éloignement qu'elle méditait, elle imagina de paraître, revêtue de ses plus somptueux atours, à un repas où, pour fêter l'anniversaire de la naissance de sa fille, Brokan avait réuni les notables du pays. Heureux de voir l'adolescente reprendre son rang et ses parures, Brokan promit de faire bon accueil à la faveur, qu'à genoux, elle sollicitait de lui. Elle l'informa donc de sa résolution de passer en Bretagne-Armorique pour plus complètement, loin des siens, se livrer à Jésus-Christ, son époux, et s'occuper à prier Dieu, ajoutait-elle, « pour vous et tout votre Etat ». Brokan et Menedux, atterrés, essayèrent encore d'arracher Nennok à un parti si cruel pour eux, mais cédèrent enfin à sa volonté, dans la crainte de s'opposer à celle de Dieu lui-même.

\* \*

Une fois le sacrifice consenti, Brokan pourvut, en personne, aux apprêts du lointain voyage. Plusieurs navires reçurent les nombreux passagers, laïques et prêtres, parmi lesquels deux évêques, et les parrain et marraine de Nennok, ses compagnons dans son exil volontaire. Les navigateurs débarquèrent sur la côte vannetaise, peut-être sur les conseils de Brokan qui savait établis là des compatriotes. Ceux-ci, en effet, un siècle plus tôt, avaient fui l'invasion saxonne, sous la conduite de Warok. C'est au pays appelé du nom de ce prince, *Bro-Erec*, qu'abordèrent la Vierge bretonne et ses compagnons. C'est là, bien qu'il ne nous ait été conservé aucun détail sur le mode d'établissement des nouveaux arrivés, que doivent se placer les concessions obtenues, du comte de Vannes, pour l'établissement de Nennok et de sa suite. Albert Le Grand nous dit, d'ailleurs, qu'en ce lieu, la bonne Sainte « vécut le reste de ses jours, faisant une austère pénitence, illustrée de grands miracles ».

\* \*

Indépendamment des vertus et des miracles que l'on peut, en toute certitude, supposer à la jeune Vierge, avide de sacrifices et de perfection, il semble que le mérite réel de Nennok ait été « d'avoir fondé le premier monastère connu de religieuses dans notre Armorique ». L'historien contemporain, Gurhedin, rapporte, du séjour de la sainte, en son monastère, le gracieux fait d'une biche poursuivie par la chasse du comte Warok II qui avait succédé à son père, ami

de Brokan. Trouvant la porte de l'église abbatiale ouverte, l'animal s'y réfugie et se dirige droit vers l'abbesse. Celle-ci, assise sur sa cathèdre, présidait l'office des moniales. Enhardie, la biche se dissimule sous l'ample manteau. Précaution inutile d'ailleurs, car les chasseurs ne violeront pas le droit d'asile, que constitue l'enceinte du couvent. Cependant ils courent avertir Warok. Le prince, rempli d'admiration pour ce qui lui apparaissait de la piété et de la vertu de l'abbesse et de ses filles, demeura quelque peu au monastère pour s'en édifier, ayant, auparavant, rendu la liberté au confiant animal. La légende s'est emparée de la gracieuse biche et veut que, par les nuits claires, on la surprenne encore, buvant aux fontaines des chemins.

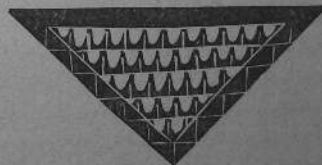
\*\*

De cette jeune Sainte qui, croit-on, vécut une trentaine d'années dans sa solitude de Lan-Nennok, il ne subsiste aucune relique. Sans doute la Révolution, en détruisant le prieuré bénédictin élevé au XI<sup>e</sup> siècle, sur l'emplacement du monastère de Nennok, a-t-elle emporté tout ce qui subsistait des souvenirs de l'abbesse. Le culte de la Sainte a, de ce fait, été atteint car, de Plœmeur, on venait demander au prieuré la guérison des enfants malades. En revanche, on possède plusieurs représentations de sainte Nennok, images et vitrail. Et la foire qui se tient le 4 juin, près de Lannec, permet de supposer qu'il y eut là, jadis, un pardon en l'honneur de la sainte abbessse. N'est-ce pas elle, également, que l'on honore à Tourc'h, sous le nom de Candide, du latin, Candida, Blanche ? Or, si le nom de Nennok

désigné par l'Ange avait été donné au Baptême à la petite princesse, ses parrain et marraine y avaient ajouté celui de Guengustl, qui signifie Blanche vouée. Ce rapprochement entre Nennok et Candide paraît, de plus, indiqué par la statue qui représente cette dernière en abbessse, et par la spécialité qui lui est attribuée, de guérir les enfants atteints de langueur.

\*\*

Que sainte Nennok qui guérissait les enfants languissants, préserve les jeunes Bretons du mal déprimant de la langueur spirituelle !



## Saint Melar

PRINCE BRETON

VI<sup>e</sup> SIÈCLE

Fête le 3 octobre

**S**AINT Melar, ou Melaire, se présente à nous sous la gracieuse figure d'un prince-enfant, persécuté par un cruel tyran.

\*\*

Melar était fils du roi de la Cornouailles armoricaine, Milliau, connu pour sa piété et sa justice, patron de plusieurs paroisses de Bretagne. L'enfant grandissait donc à bonne école, lorsque la jalousie de son oncle, Rivod, assassin de son père, le rendit orphelin, dès l'âge de sept ans. Le criminel, payant d'audace, s'empara de la régence. Mais, bientôt, cette demi-usurpation ne lui suffisait plus. Il décida de sacrifier, à son ambition, le fils après le père. Il ordonna, en conséquence, de lui amener Melar, jusque là demeuré en Domnonée, dans sa famille maternelle, sa mère étant Aurélie, fille de Judoc, comte de Domnonée. La grâce aimable et la beauté du jeune prince le sauvèrent de la mort, les soldats s'étant refusés à exécuter l'ordre cruel de se saisir de l'enfant et de l'égorger. Alors Rivod lui fit couper la

main droite et le pied gauche, afin de le rendre inapte à tous les exercices du corps qui font le prestige du prince.

\*\*

Le bruit de l'attentat, commis sur l'héritier de Milliau, se répandit rapidement dans le pays, et y provoqua une juste indignation. Devant ce soulèvement de l'opinion, Rivod essaya de calmer les esprits. Il convoqua, à cet effet, une assemblée d'évêques, de clercs et de laïques, dans le dessein de se laver de son crime, en le rejetant sur les exécuteurs. Il représenterait, en même temps, l'impossibilité de régner du jeune prince mutilé, et demanderait de le reconnaître lui-même, pour roi, se réservant la garde, près de lui, de son infortuné neveu. Ceci, du moins, lui fut refusé si, par ailleurs, l'Assemblée n'eut pas le courage de s'élever contre ses prétentions. La tutelle de Melar fut donc confiée à l'évêque de Cornouailles qui lui donna, pour gouverneur, le chef Kerialtan. Le pupille de l'évêque « tout appliqué à l'étude de l'écriture Sainte, à l'Oraison et Contemplation des Choses Célestes » ainsi que le note Albert Le Grand, se montra l'émule des religieux du monastère où il était élevé. Bien qu'il n'eût d'attrait que pour la prière, ses tuteurs ne lui laissèrent pas le loisir d'oublier sa qualité de prince. Il recevait de Kerialtan tous les enseignements nécessaires à la bien remplir. D'autre part, Dieu avait permis que le pied d'airain et la main d'argent, substitués aux membres naturels, se développassent avec l'adolescent et qu'il s'en servît, comme il l'eût fait de sa main et de son



pied véritables. Melar devint, de la sorte, aussi accompli aux exercices du corps qu'à ceux de l'esprit.

\* \*

Une telle merveille était l'objet de nombreux commentaires. Si quelques-uns se montraient sceptiques, d'autres la publiaient bien haut. Ainsi vint-elle à la connaissance de Rivod. Inquiet de ce qu'il entendait raconter des prouesses de son neveu, parvenu maintenant à l'âge de quatorze ans, et emmené par Kerialtan aux frontières du royaume, Rivod médita un nouveau crime. Afin d'en assurer l'exécution, il résolut de corrompre le gouverneur de l'enfant, dont la popularité croissante, s'opposant à sa propre tyrannie, menaçait de lui faire perdre le fruit de son usurpation. Il mit donc tout en œuvre pour circonvenir Kerialtan. L'ayant invité à un grand festin, il le combla d'honneurs. Il lui en offrit même de plus grands s'il consentait à le débarrasser de Melar. Un combat se livra dans l'âme du traître, honnête homme jusque là et, de plus, sincèrement attaché au jeune prince. Mais l'avarice et l'ambition l'emportèrent. Après avoir consulté sa femme, éprise comme lui de grandeurs, Kerialtan se déclara prêt à livrer son élève contre réalisation des promesses consenties.

\* \*

Cependant, Rarisia, femme du gouverneur, qui avait été la nourrice de Melar et lui portait une tendre affection, s'était ressaisie après le départ de son mari. Elle s'enfuit

avec l'enfant qu'elle conduisit chez son oncle, Conomor, comte de Poher, époux d'une sœur de Milliau. Mais Kerialtan, accompagné de son fils Justin, découvrit la retraite du fugitif. Il n'eut pas de peine, abusant de sa confiance, à lui démontrer qu'il avait été odieusement calomnié. Comme preuve de sa loyauté, il lui demanda de coucher entre lui et son fils. Melar y consentit sans défiance. Lorsque les deux complices le virent endormi, ils l'égorèrent. Kerialtan trancha la tête du cadavre, la mit dans un sac afin de la porter à Rivod, puis son fils et lui franchirent les murailles d'enceinte. L'escalade coûta la vie à Justin. Quant à Kerialtan, accablé de chagrin, de fatigue et de remords, il se sentit, arrivant à Kerléan, près Maël-Carhaix, défaillir de soif. Il entendit alors, venant de la tête qu'il tenait en main, ces mots : « Prends ton bâton, enfonce-le en terre et tu verras sortir aussitôt une source, pour te désaltérer et te sauver de la mort. » Ainsi le saint martyr rendait-il à son bourreau le bien pour le mal. Ayant appris, au matin, le forfait perpétré sous leur toit, les hôtes de Boiséon furent navrés de douleur. Ils ensevelirent le corps, privé de sa tête, dans la chapelle du château. Mais trois fois le cadavre sortit de sa tombe. C'est alors que, placé sur un chariot, traîné par des bœufs sauvages, sans conducteur, il arriva à Lanmeur, à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'église. L'attelage s'immobilisa de telle sorte que rien ne put le faire avancer ou reculer. Melar fut donc inhumé en ce lieu, actuellement la crypte de l'église paroissiale, un des plus anciens monuments de Bretagne, remarquable aussi par la source qui y jaillit sans issue apparente. Dans l'oratoire, construit pour recevoir le



corps de la royale victime, la tête lui fut bientôt réunie car, possession de l'évêque de Quimper, après la mort de Rivod, elle était un sujet de rivalité entre Cornouailles et Domnonée. Celle-ci prétendait avoir droit au corps tout entier, en raison de l'interdiction portée alors par l'Eglise de disperser les reliques des saints. Un nouveau miracle intervint. Les deux peuples s'étant mis d'accord sur le jugement de Dieu, on vit la tête s'élancer dans les airs, et rejoindre le corps porté sur la montagne d'Arrez. Elle lui fut alors réunie dans la même sépulture.

..

A saint Melar, si miséricordieux à l'égard de son bourreau, le jeune Breton demandera d'apprendre, non seulement à pardonner généreusement à ses ennemis, mais à les secourir dans leurs nécessités.



## Saint Judicaël

ROI BRETON

VII<sup>e</sup> SIÈCLE

Fête le 16 décembre

**S**AINT Judicaël ou Giquel est bien, ainsi que le dit M. de la Borderie, « l'une des figures les plus sympathiques de l'âge primitif de la Bretagne et le monarque qui sut allier, à la sainteté, le patriotisme le plus éclairé et le plus glorieux ».

..

Judicaël était l'aîné des 16 fils de ce Jutaël ou Judual, roi de Domnonée, que Samson, évêque de Dol, avait rétabli dans ses droits. A sa mort, Ruthwal, gouverneur d'Haeloch, le plus jeune des frères de Judicaël, résolut de faire périr, à l'exception du benjamin, tous les autres enfants, ce qui lui permettrait de prendre la régence et d'être roi de fait, sinon de titre. Quelques-uns, cependant, dont Judicaël, échappèrent au massacre, et se réfugièrent où ils purent. Judicaël fut ainsi reçu, en son monastère de Gaël, par saint Méen, le fondateur. Le jeune prince, sous la direction de l'abbé, adopta la règle monacale et devint un fervent religieux que n'effrayaient pas les plus grandes austérités. Un soir d'hiver,

Méen s'étant attardé à l'oratoire regagnait sa cellule, lorsque passant près de la rivière, en bordure de l'enclos, il crut entendre un fort claquement de dents. Il s'approcha et vit, baignant à mi-corps dans l'eau et grelottant, Judicaël qu'il croyait endormi.

\* \*

Dès ses premières années de vie religieuse on remarqua, en Judicaël, ses grandes dispositions à la charité, son caractère aimable qui fera dire de lui qu'il « était bon, aimable, de doux parler ». A cela se joignait l'esprit surnaturel qui présidait à toutes ses actions, soit qu'il se livrât à la prière ou aux devoirs les plus humbles de son état. Aussi était-il redouté du démon qui ne se privait pas de lui dresser des embûches. L'Histoire ou la Légende rapporte que Judicaël, qui remplissait un jour la fonction de cuisinier, venait de préparer, dans de vastes marmites, le dîner de la communauté. Appelé ailleurs, il est tout surpris, en rentrant dans la cuisine, après quelques minutes seulement d'absence, de voir l'eau, où cuisaient les légumes, se soulever à gros bouillons, sur un feu très modéré. Il retire le couvercle et aperçoit, dans le fond, le diable, en personne, provoquant toute cette agitation. Prendre la barre de fer et en frapper le Malin, fut l'affaire d'un instant. Il faut sans doute voir dans ce trait le symbole de la maîtrise du saint moine sur ses passions et sur le démon.

\* \*

Il y avait de dix à quinze ans que Judicaël jouissait de la paix monastique lorsque Haëloch, dont saint Méen avait commencé la conversion, achevée par saint Malo, restitua à son aîné le trône usurpé. Ce ne fut pas sans avoir mûrement pesé sa décision que Judicaël reprit la vie du siècle. Il céda devant la nécessité d'une main ferme pour rétablir l'ordre dans la Domnonée profondément troublée, sentant qu'il y allait de son devoir de prince de ressaisir les rênes du gouvernement. Ce moine que nous avons vu, au monastère de Gaël, se livrer aux charges les plus humbles, soumettre entièrement son esprit et sa volonté à son supérieur, avait en lui toutes les qualités d'un chef, d'un prince et d'un guerrier : « un bras fort, un cœur vaillant et patriotique » dira de lui M. de la Borderie. Et l'historien, d'ajouter : « ce qui domine, chez lui, c'est le sentiment de la justice, la loyauté, la générosité, en un mot un large développement du sens moral et chrétien ». Le grand fait de son règne fut le traité de paix et d'alliance avec le roi Dagobert, traité qui assurait à la Bretagne, indépendance, paix et sécurité, au rapport même de Dadon (saint Ouen), alors ministre du palais. Pour avoir une idée de l'esprit de justice et de loyauté dont parle M. de la Borderie, il n'est que d'appuyer sur l'attitude ferme de Judicaël vis-à-vis de Dagobert, à la table duquel, (tel un saint Colomban à celle de Thierry) il refusa de s'asseoir, en raison de la vie dissolue de ce prince.

\* \*

A l'intérieur de son royaume, Judicaël ne fut ni moins ferme, ni moins juste, s'appliquant à alléger les charges de

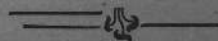
ses vassaux. C'est ainsi qu'une vieille chronique raconte que, passant à Paimpont, une nuit de Pâques, son sommeil fut troublé des clameurs de paysans conduisant chevaux et charrettes. Il s'enquit de ce tumulte. Lorsqu'on lui eut appris qu'il s'agissait de l'apport des redevances que le peuple avait l'habitude d'opérer à cette date, le saint roi, attristé de voir ainsi profaner cette nuit sacrée, exempta, à jamais, de ces charges, les gens de Paimpont et du voisinage, exemption qui dura jusqu'à la Révolution. Par ailleurs il nourrissait en tout temps, à la suite de sa Cour, des pauvres qu'il servait souvent de ses propres mains. On sait la grande faveur que valut à Judicaël, son extrême charité. Un jour qu'il traversait la forêt de Brocéliande avec ses brillants cavaliers, il était demeuré quelque peu en arrière pour prier dans un oratoire. Lorsqu'il en sortit, il aperçut ses hommes d'armes passant un gué, au bord duquel un malheureux, déguenillé et couvert de plaies, implorait que quelqu'un, le prenant en croupe, le transportât sur l'autre rive. Sourds à ses clameurs les nobles cavaliers n'y prêtèrent la moindre attention. Quant Judicaël fut à sa portée, l'infirmes renouvela sa demande. Le prince y accéda aussitôt. Mais à peine sur l'autre rive, le mendiant disparut, pour faire place à un homme d'une beauté éblouissante qui n'était autre que le Christ lui-même. Cette justice et cette charité qui s'exerçaient sans acception de personne, n'empêchaient pas le souverain de sévir lorsque les circonstances l'exigeaient, et la seule crainte de son nom était, aux malfaiteurs, l'envie de se livrer au pillage.

..

Ses devoirs de prince et d'époux, car Judicaël s'était marié et était devenu père de nombreux enfants, ne l'absorbèrent pas au point qu'il en oubliât les années de sa vie monacale. Il en éprouvait même, à mesure que le temps s'écoulait, une vive nostalgie. « Sa vie royale et mondaine, en apparence, était déjà, en réalité, celle d'un moine », car il couchait sur la dure, s'abstenait de vin et s'adonnait de plus en plus aux œuvres de piété. Non seulement il logeait et entretenait, sur ses domaines, de pieux solitaires, mais il élevait, vers 630, l'abbaye de Paimpont, qu'il dédiait à la Vierge. Une tradition rapporte une apparition de Marie à son serviteur, Judicaël qui, sur son ordre, fit jaillir la source d'eau vive, si précieuse en un pays où les sources sont rares. Le pèlerinage de Paimpont, à la Pentecôte, rappelle, chaque année, ce prodige. Ayant remis en ordre les affaires du Royaume, pourvu à sa régence, Judicaël reprit le froc au même monastère de Gaël. Il y mourut vers l'an 647 ou 652 et son corps y fut inhumé.

..

A saint Judicaël, le jeune Breton demandera, tout particulièrement, le « sens moral et chrétien » dont l'abaissement dans notre temps, fait le grand mal du siècle.



## Saint Salomon

ROI DE BRETAGNE

de 858 à 874

Fête le 25 juin

**S**AINTE Salomon est, dans l'Histoire de Bretagne, un magnifique exemple de pénitence, après un crime dont sa propre fin semble avoir réalisé le châtement suprême, en même temps que la glorification du Pénitent.

..

Fils d'un frère aîné de Nomenoë, Rivallon, Salomon, par cette ascendance, remonte aux plus anciens chefs bretons. Rivallon, en mourant, confia, à son cadet, son fils Salomon, alors âgé d'une dizaine d'années. Nomenoë éleva son neveu avec autant de soins qu'il l'eût fait de son propre enfant. Le jeune prince répondit, du reste, par ses qualités précoces, aux sollicitudes de son oncle. Sa bravoure et sa science des armes feront de lui le compagnon fidèle de Nomenoë, aux côtés de qui, on le verra constamment combattre. Mais le jeune homme n'oublie pas que, dans ses veines, coule le sang du chef de sa maison, et bien que Nomenoë ait conquis sa royauté par lui-même, il ne met pas en doute, qu'à la mort de ce dernier, il sera appelé à lui

succéder. Il en fut tout autrement. Erispoë, fils du défunt, ceignit la couronne. Salomon s'en trouva frustré comme d'un bien légitime. Durant quatre ans il dissimula son mécontentement, employant ce temps à se gagner des partisans. Puis quand il vit le trône assuré à la descendance de Nomenoë, par la naissance d'un héritier, la conspiration éclata. Un jour, le Roi se rendant à la Messe, entend ces cris : A mort, à mort, le tyran ! » Il n'a que le temps de se jeter dans une église, Salomon l'y poursuit, et, c'est au pied de l'autel qu'il accomplit son abominable forfait. Singulier début d'un futur saint !

..

Proclamé Roi, Salomon se dépouille entièrement du vieil homme. Il devint, nous dit Albert Le Grand, « extrêmement dévot et religieux, affectionné et respectueux envers l'Eglise, exact à rendre la Justice, bon envers son Peuple, aimé et chéri de tous ses sujets ». L'historien Raison du Cleuziou insiste sur ce rôle de Justicier, attribut insigne des fonctions souveraines, et nous montre le prince, véritable protecteur du faible. Le monarque accepte même de se faire le défenseur d'une veuve et de ses filles, par un acte régulier où Roiandreth, lointaine descendante de Judicaël, donnait tous ses biens à Salomon, sous la condition que celui-ci consentirait à devenir son fils adoptif : « Vous me protégerez, précisait-elle, durant ma vie et, lorsque je ne serai plus, vous donnerez une dot équitable à vos sœurs, mes filles ». Ainsi advint-il. Fastueux dans l'exercice de la Justice et de la Charité, le monarque l'était, par dessus tout, dans ses fonctions royales. Nulle part on ne s'en rend mieux compte



que dans l'échange des rapports entre le Pape Nicolas 1<sup>er</sup> et Salomon, au sujet du différend causé par la question de la Métropole de Dol, création de Nomenoë. La correspondance entre ces deux hauts personnages, est tout imprégnée de cordiale bonté, de la part du Pontife, de filial respect, de celle du Roi breton. Puis, celui-ci, pour plus facilement s'en expliquer, selon les uns, pour accomplir un pèlerinage d'expiation, selon les autres, conçoit le projet de se rendre à Rome. Mais la Nation consultée s'oppose à une absence que les Normands, si brillamment repoussés par Salomon, pourraient mettre à profit. Le prince décide alors d'envoyer en son lieu et place une ambassade solennelle vers le Pontife. « L'Homonyme du Roi d'Israël » ainsi qu'est parfois appelé Salomon, chargea cette ambassade de présents justifiant un tel titre, et au nombre desquels figurait une statue d'or de sa taille, ornée de pierreries variées. Une semblable munificence se déploya à l'égard du monastère qu'il avait fondé à Plélan, sous le vocable de Saint Maxent. Salomon constitua, à cette abbaye, un véritable trésor par l'octroi d'un calice d'or fin, d'une patène, d'une croix ornée de pierreries, etc., etc... Au dehors, il ne donne pas une moins haute idée de sa puissance. Charles Le Chauve qui prétend venger le meurtre d'Erispoë en portant les armes en Bretagne, doit consentir le traité de Compiègne. Par ce traité, il cède à son adversaire, l'Avranchin et le Cotentin, en sorte que Salomon peut, justement, s'intituler : « Prince de la Nation Bretonne et d'une grande partie des Gaules ». D'autre part, la paix étant conclue, le monarque demeure, pour le roi franc, son meilleur allié contre les Normands.

••

Malgré ses succès, malgré le prestige dont il a su s'entourer, Salomon a sans cesse, présent à la pensée, le crime dont il s'est rendu coupable. Les morts successives de sa femme et du fils du premier mariage de celle-ci mettent le comble à son affliction. Il ne songe plus qu'à se retirer du monde et le fait savoir aux dignitaires de ses Etats assemblés, en même temps qu'il leur confie le gouvernement et la tutelle de son fils. Tout étant ainsi ordonné, Salomon se fait bâtir une sorte de petit ermitage, hors du parc de son château de Brécilian. Il vit là, solitaire, sous la direction des moines de Saint-Sauveur de Plélan.

••

Le prince, exilé volontaire, dans la solitude depuis environ deux années, juge enfin l'heure venue de faire sacrer son fils, Albigeon, âgé de 8 ans. Il en parle à ceux de ses seigneurs qui le viennent visiter. Le bruit répandu de ce projet réveille les vieilles haines endormies de ceux qui n'ont point pardonné au monarque le meurtre d'Erispoë. Parmi ces derniers se trouvent les parents mêmes du défunt : Pasquiten et Gurvan. Comme Salomon, jadis, avait fomenté sa conspiration, les conjurés recrutent une bande de « gens perdus et déterminés » selon l'expression d'Albert Le Grand, et la dirigent, de nuit, vers Brécilian. Mais Dieu permit qu'approchant de l'ermitage, ils soient aveuglés par une lumière éblouissante qui donna le temps au prince, « tout défait et abattu qu'il était de pénitence et d'austérité » de



s'enfuir, d'abord au monastère de Plélan, puis à la Martyre, près de Landerneau. C'est là que ses bourreaux l'atteignent. Sa mort est celle dont il frappa, jadis, sa victime, mort aggravée du fait que son propre fils périt avec lui. Il expire, au pied même de l'autel, les yeux arrachés. Le corps du roi assassiné fut pieusement inhumé à l'abbaye de Plélan. Des miracles se produisirent à son tombeau. D'après Albert Le Grand, le Pape Anastase III canonisa Salomon, dès l'an 910. Ses reliques, déposées en une riche châsse, furent portées à Pithiviers, lors des invasions normandes. Elles y demeurèrent en partie, tandis qu'une autre part fit retour en Bretagne, notamment à la Martyre. La cathédrale de Vannes, ville où il y eut autrefois une église et une paroisse, Saint-Salomon, conserve quelques ossements.

..

A saint Salomon qui accepta généreusement une mort cruelle, en rançon de son crime, le jeune Breton demandera d'être prêt à subir les peines de la vie et les angoisses de la Mort, en expiation de ses péchés.



## Le Bienheureux Charles de Blois

PRETENDANT AU DUCHÉ DE BRETAGNE

(1320-1364)

*Fête le 29 septembre*



LE Bienheureux Charles de Blois, époux de Jeanne de Penthièvre, prend rang, par cette alliance, dans la phalange des Saints Bretons.

Charles était fils de Marguerite de Valois, arrière-petite-fille de saint Louis et de Guy de Châtillon, comte de Blois. Princes pieux, le père et la mère de l'enfant ordonnaient leur maison à la manière d'un monastère où le temps se partage entre le travail et la prière. Marguerite donna comme gouvernante à son fils, Gillette de la Barre, femme de haute piété aussi, qui éleva son pupille avec le plus grand soin, le formant, tout d'abord, à l'accomplissement des devoirs religieux, en sorte que le jeune prince se plaisait singulièrement à assister à la Messe, chaque matin. On le verra même en entendre jusqu'à deux et trois, dans la chapelle du château. Sa ferveur était telle que, parfois, on l'y surprénait en larmes, au cours du service divin. S'il faut en croire ses biographes, il était à peine sorti de l'enfance, qu'il récitait les Psaumes de la Pénitence, le petit Office de la Sainte Vierge. Jeune homme il y joignit les heures canoniales. Sa

dévotion inquiéta son père, si excellent chrétien pourtant. On prête à Guy de Châtillon ce propos au sujet de la piété de son fils : « Il ne fait que rêvasser sur ses bouquins, il faudra que je les lui enlève ! » Ce qu'on ne pouvait, en tout cas, lui enlever, c'étaient son grand recueillement et son extrême charité. Il exerçait cette dernière vertu envers les pauvres que son père nourrissait journellement au château. Il les servait de ses mains, et veillait à ce qu'aucun d'eux ne s'en retournât, qu'il n'eût satisfait à sa faim. Dieu récompensa cet amour des pauvres par un miracle, un jour, où sa bourse étant vide, Charles avait remis au solliciteur son gant, en gage du secours que devait, sur présentation, lui accorder l'aumônier de la maison. Le malheureux, qui était aveugle, eut la bonne inspiration de s'apposer ce gant sur les yeux. Immédiatement la vue lui fut rendue.

..

Jusqu'à présent, Charles, prince français, ne nous intéresse pas au point de vue purement breton. Mais voici que la Providence va doter la Bretagne de l'éminente sainteté de celui que l'on a appelé le « bon duc », en raison des prétentions au duché que lui donnait son mariage avec Jeanne de Penthièvre, fille du comte de ce nom, Guy de Penthièvre. Ce prince était frère puîné de Jean III, duc de Bretagne et de Jean de Montfort, frère cadet du duc. Nous ne nous arrêtons pas à examiner, ici, auquel des deux, de l'oncle ou du neveu, revenait légitimement la couronne ducale, lorsque Jean III mourut sans enfant. Selon que l'on se place au regard de la Coutume bretonne ou du Droit français com-

portant la loi salique qui excluait les femmes du trône, les droits des deux compétiteurs pouvaient se justifier, et apparaître sensiblement égaux. On sait que, les contestations des deux parties divisèrent la Bretagne en deux camps : le camp de Blois, soutenu par Philippe VI (en dépit de la loi salique) et le camp de Montfort, protégé par le roi d'Angleterre, Edouard III. Charles avait pour lui la haute noblesse et le clergé, ainsi que, généralement, la Haute-Bretagne ; Jean, la petite noblesse, sans contredit la plus nombreuse, et presque en totalité la Basse-Bretagne. Et chacun combattait croyant soutenir une cause légitime. C'est du reste ce que répondra Charles à ses seigneurs qui attaquaient, devant lui, la loyauté de son adversaire : « Vous avez tort. Il croit avoir le droit de son côté, comme je crois l'avoir du mien, il défend sa cause, moi, la mienne ». Au reste il a, pour sa part, quelques scrupules. Mais sa femme ne les partage pas et lui fait bien entendre qu'avant d'être à lui, cette cause est sienne. « Vous n'avez pas le cœur d'un chevalier vaillant » aurait-elle été jusqu'à dire, en apprenant que Charles était résolu à une transaction. Tel elle avait reçu le duché, tel, elle le transmettrait à son fils. Cette lutte devait durer 23 années, durant lesquelles Charles, résidant en Bretagne, à l'encontre de son jeune neveu, retenu, à la mort de son père, près du roi d'Angleterre, pouvait se considérer comme véritable et seul duc de Bretagne. Ainsi était-il estimé dans tout le duché de Penthièvre, particulièrement, où sa bonté et sa justice l'avaient fait surnommer le « bon duc ».

..

Charles, en effet, apportait sur le trône ducal les vertus que nous l'avons vu pratiquer au château de Blois. Il jeûnait le Carême, l'Avent, et tous les jours de précepte, étant, par ailleurs, de la plus grande sobriété. Il couchait sur la dure et portait un cilice. Quant à la charité si largement pratiquée par lui, en son enfance, elle ne s'était pas démentie. Bien au contraire, elle s'étendait à tout son peuple, à qui il voulait que justice fût rendue, prompte et exacte. Il exerçait aussi, envers ses ennemis, le pardon des injures, ne faisant point différence entre eux et ses amis lorsqu'il priait pour les victimes de la malheureuse Guerre de Succession. Sa mort devait mettre fin au différend et porter la couronne sur la tête de Jean de Montfort. Il n'eût pas tenu à Charles que la lutte ne se terminât plus tôt. N'avait-il pas avoué un jour : « Il eût mieux valu que je fusse Frère mineur, car le Peuple de Bretagne ne peut avoir la paix, à cause de ma querelle et cependant, je ne puis rien faire là dessus, sans le conseil des barons. » Il fut tué à la bataille d'Auray, le 29 septembre 1364, s'étant confessé et ayant communiqué le matin même. « Mort est le plus vaillant homme qui ait été au monde ! » s'écria Duguesclin. De son côté, Jean de Montfort rendit plein hommage au vaincu et le fit inhumer au couvent des Frères Mineurs de Guingamp. Dès 1369, un culte public commença de lui être rendu ; mais la Béatification, en forme régulière et solennelle, ne devait succéder aux hommages par la voix populaire, que le 14 décembre 1904, par décret de sa Sainteté Pie X. Le Bienheureux Charles exerçait son patronage sur les enfants et sur les chevaux. On venait du Blaisois et de l'Île de France, en

pèlerinage à Guingamp. L'on y porte encore ses reliques, en procession, le jour du Pardon de Notre-Dame de Bon-Secours. Une paroisse a été créée, en ces dernières années, à Auray, sous le vocable du Bienheureux Charles de Blois.

\*  
\*\*

Au Bienheureux Charles, si désireux de la paix, au milieu des luttes qu'il estimait nécessaires au soutien d'une cause légitime, le jeune Breton demandera de savoir combattre, quand le devoir l'exige, pour obtenir la paix dans la justice.



## La bienheureuse Françoise d'Amboise

DUCHESSE DE BRETAGNE

(1427-1485)

Fête le 26 septembre

**C**'EST une toute gracieuse et haute figure que celle de la Bienheureuse Françoise, appelée à sanctifier le trône ducal, sur lequel devait s'asseoir, au siècle suivant, la si populaire Duchesse Anne.

..

Françoise, fille de Louis d'Amboise, vicomte de Thouars, prince et seigneur de Talmont, était bretonne, par sa mère, Marie de Rieux, issue de l'illustre seigneurie de ce nom. Elle naquit, en 1427, aînée de trois filles et principale héritière des vastes possessions de ses parents. Aussi, l'alliance de la princesse, encore au berceau, fut-elle particulièrement recherchée. A quatre ans, son mariage était décidé avec le prince Pierre, fils du duc de Bretagne, Jean V. Conformément aux usages de l'époque, la fillette fut envoyée à la cour de Bretagne où la duchesse Jeanne « une des pieuses princesses de son temps » s'occupait elle-même de sa formation religieuse. La sainte femme n'eut pas de peine à diriger vers la piété l'âme de la petite Françoise qui

s'y trouvait tout naturellement portée. L'enfant, par surcroît, était douce et aimable. Albert Le Grand nous la dépeint, dans son berceau « ne criant aucunement mais levant les yeux au ciel, ses petites mains jointes ou croisées sur sa poitrine, demeurait comme ravie et extasiée en quelque profonde contemplation, excitant à dévotion ceux qui expressément épiaient l'occasion de la surprendre en tels ravissements ». Elle supportait, remarque le même auteur, « toutes les injures et incommodités du temps, considérant les peines et travaux que Jésus-Christ et les saints ont endurés ». Appliquée au travail, dans ce même esprit, elle était également d'une grande charité pour les pauvres et les souffrants. En eux elle voyait Dieu pour qui elle éprouvait déjà un tel amour que la vue seule de l'Hostie faisait couler ses larmes et que la privation de la Communion la rendait d'une tristesse mortelle. Interrogée par la duchesse sur la cause de ses sanglots, un jour que la Cour tout entière recevait la sainte Communion, Françoise répondit : « Hélas, Madame, Monseigneur et vous, et toute la Cour avez ce jour joui d'une si grande faveur du Ciel, ayant reçu le corps de notre Sauveur, et moi, seule, faute d'âge, je suis privée de ce bien ! Jugez, s'il vous plaît, si je n'ai pas sujet de pleurer ! » Ravie d'admiration, la duchesse obtint de l'évêque de Vannes l'autorisation, pour la petite fille, de communier, bien qu'elle n'eût que cinq ans. On juge de la joie de la fillette qui, bientôt, allait être éprouvée dans ses plus chères affections, par la mort de sa seconde mère, la duchesse Jeanne.

..



Lorsque Françoise eut sept ans, le duc Jean V songea à la fiancer officiellement, non en lui imposant le prince Pierre, mais en lui laissant le choix entre ses trois fils, François, héritier de la couronne, Pierre et Gilles. Sans doute l'enfant avait été habituée à considérer le cadet des trois frères comme son futur époux, car ce fut à ses pieds qu'elle s'en fut se prosterner. Certains auteurs, dont Albert Le Grand, voient là un trait de son humilité la faisant écarter délibérément celui qui, à la mort de son père, serait duc de Bretagne. La petite fiancée commença, dès lors, à se préparer à sa vie d'épouse, par une plus grande patience et une fidélité sans pareille à ses devoirs d'état. Sa piété exemplaire édifiait toute la Cour. Ainsi atteignit-elle l'âge de quinze ans, date du mariage solennel. Les deux époux, résolus de demeurer vierges, se fixèrent à Guingamp, où le château que fit construire le prince Pierre fut le rendez-vous de la noblesse bretonne des environs. La jeune châtelaine en faisait les honneurs avec grâce, soucieuse de plaire en tout à son mari. Ils vivaient ainsi dans la plus intime union des cœurs lorsque des courtisans habiles, pensant tirer profit d'une mésentente, semèrent, dans l'esprit du mari, d'odieux soupçons, sur la conduite pourtant si pure de sa femme. Pierre tomba d'abord dans une grande tristesse dont s'inquiétait Françoise qui protestait de sa volonté bien arrêtée de ne faire aucune action susceptible de lui déplaire. Malgré une telle assurance le prince continua d'écouter les calomniateurs, au point de se porter sur sa femme à des violences que celle-ci endura avec la plus grande patience. Cependant elle finit par tomber dange-

reusement malade. La crainte de la perdre ramena son seigneur et maître à une plus juste appréciation des choses. Il demanda le pardon de sa sainte compagne et, lorsqu'elle fut revenue à la santé, ne songea plus qu'à partager son genre de vie, si bien, dit Albert Le Grand, que le palais « semblait un monastère bien réglé ». Mais tout en se livrant à l'oraison, en habillant et soignant les pauvres et les malades, de ses mains, Françoise ne perdait pas de vue les affaires où son influence pouvait se faire heureusement sentir. C'est ainsi qu'elle défendit, auprès du duc François, la cause de son beau-frère, Gilles, trop durement traité, et dont la mort tragique, ayant amené, peu après, celle du duc régnant, allait faire, d'elle et de son mari, les ducs de Bretagne.

Sur le trône ducal, Françoise fut la bonne conseillère de son époux, et « plutôt mère que maîtresse de son peuple ». L'heure venue, pour le duc Pierre, de la maladie et de la mort, il trouva fidèlement, à ses côtés, sa sainte femme qui le soigna avec un dévouement inlassable et le disposa à paraître devant Dieu. Veuve, la duchesse entra aux Clarisses de Nantes qu'elle avait fondées. Sa santé ne lui permit point d'y rester. Elle pensa alors que Dieu la voulait ailleurs, mais bien des traverses, dont la principale fut le projet de remariage avec le prince de Savoie, fait pour elle par son père, précédèrent sa prise d'habit au Carmel des Trois-Marie, près Vannes, qu'elle avait fondé sur le conseil du bienheureux Soreth, général des Carmes. Elle devait terminer ses jours au Carmel des Couëts, à Nantes, où l'avait appelée le duc François II. Elle y mourut



le 4 novembre 1485, laissant à ses filles, après les avoir édifiées, comme celles de Vannes, par sa piété, son humilité, et sa fidélité à la règle, ce mot d'ordre : « Faites que Dieu soit sur tout le mieux aimé. » Différents miracles provoquèrent sa canonisation par la voix populaire, jusqu'à ce que, en 1865, Pie IX la proclamât solennellement. Ses reliques, sauvées de la Révolution, reposent à la cathédrale de Nantes.

••

A la Bienheureuse Françoise, admise toute jeune enfant, à la Table sainte, le jeune Breton demandera de l'y conduire, dès son plus jeune âge, et de conserver, comme elle, durant sa vie entière, le goût et l'amour de la communion fréquente.



LIVRE CINQUIÈME

Les Saints Ermites et Religieux

ST HERBOT, ST RIEC, ST RONAN,  
BIENHEUREUX JEAN DISCALCÉAT  
BIENHEUREUX GRIGNON DE MONTFORT



XI.

SAINT RONAN  
RESSUSCITANT LA FILLE DE KEBEN.



## Saint Herbot

ERMITE

VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> SIÈCLES

Fête le 25 novembre

**S**AINTE Herbot, l'un des saints les plus populaires de Basse-Bretagne, est aussi, de la vie purement érémitique, l'un des représentants les plus qualifiés.

..

On sait peu de choses de la vie d'Herbot. Né en Grande-Bretagne, en l'un des siècles d'émigration (v<sup>e</sup> ou vi<sup>e</sup> siècle), il y passa sa petite enfance. Sans doute fréquenta-t-il un des nombreux monastères-écoles, ouverts à la Jeunesse, par les grands moines, Iltud, Brandan, Finnian. Peut-être, les études de leur fils terminées, ses père et mère songèrent-ils, pour lui, à quelque brillante carrière, car on les dit de haut rang. Peut-être encore leur insistance à la leur voir embrasser provoqua-t-elle la fuite du jeune homme vers notre Armorique. Mais si l'on croit, selon l'opinion commune, à l'assentiment des parents d'Herbot, au départ de leur fils, il ne serait pas étonnant qu'il ait été d'une de ces colonies, soucieuses d'échapper, familles et chefs, aux Saxons envahisseurs. Tout peut se supposer. Mais la raison la plus simple,

semble-t-il, serait qu'Herbot, comme tant de nos saints bretons, entendit l'appel mystérieux à une vie entièrement détachée des satisfactions les plus légitimes de la nature et, qu'à cet appel, il sacrifia son pays et sa famille.

..

Quelques historiens, dont Albert Le Grand, confondent Herbot avec Herblon, abbé du monastère d'Aindre-sur-Loire, M. Le Gouvello, avec Elvod, ou Elbod, personnage qui n'a jamais quitté le pays de Galles, où il fut évêque. Une certaine similitude de consonnance entre les deux noms, et le patronat, commun à l'un et l'autre personnage, des bêtes à cornes, motif, on le sait, de la grande popularité d'Herbot, expliqueraient cette confusion. Et pourtant ce patronat est contesté en ce qui concerne saint Elbod. Au surplus, les études hagiographiques, celles de M. de la Borderie, entre autres, ont bien établi la personnalité d'Herbot. C'est, en tout cas, dans la fleur de l'âge, jeune homme ou adolescent, que le futur ermite dit adieu à son pays et aux siens et passe en Armorique. Quel est le point de son débarquement ? Trégor ou Léon, selon toutes probabilités, puisque nous le voyons s'enfoncer dans les bois du Huelgoat, ancienne trêve de Berrien. Il s'y fixe « dans un trou de rocher ». Contrairement à ce que nous avons observé des solitaires contraints par la renommée dont ils sont l'objet, lorsque les découvre la piété populaire, de devenir abbés de monastères ou même, comme Ronan, de quitter leurs retraites trop fréquentées, pour d'autres plus isolées, Herbot passe sa vie au même lieu. Ici, point de disciples à l'obliger à prendre la direction d'une

communauté. Il s'en tient à la construction de sa propre cellule et à celle de son oratoire. C'est là que se déroule sa vie, dans la prière et les austérités. Point n'est nécessaire d'en connaître les détails pour deviner ce que furent celles d'une existence écoulée toute entière, dans la solitude des bois, exposée à toutes les intempéries, et n'ayant d'autre ressource, en nourriture et vêtement, que les racines et fruits sauvages et la peau des bêtes. Avec celles-ci, il est dit que le saint anachorète vivait en bonne intelligence, et qu'il possédait sur elles l'ascendant propre à l'homme avant sa chute. On rapporte, en exemple, ce joli trait de soumission : des loups, en grand nombre, s'étaient, un jour, abattus sur un troupeau de moutons. Or, pour solitaire que fût la vie d'Herbot, les paysans d'alentour, et même de distances fort éloignées, n'ignoraient pas, leurs courses les ayant parfois égarés vers son ermitage, les vertus de l'Homme de Dieu. Le propriétaire du troupeau décimé vint se plaindre à lui. Et l'on vit cette chose merveilleuse : une bande de loups, tenant, chacun, sa brebis bien vivante, dans la gueule, venir la déposer, saine et sauve, aux pieds du saint.

..

Les habitants des lieux circonvoisins connaissaient donc, on le voit, l'ermitage d'Herbot. Bien plus, ils s'adressaient à lui, en toute confiance, lorsque quelque dommage les menaçait, en leurs biens ou en leur personne. Ainsi venaient-ils, tout bonnement, lui demander de les guérir, dans leurs maladies, eux, leurs gens et leurs bêtes. Ils les lui amenaient et Herbot renvoyait les demandeurs satisfaits, non sans

avoir profité de la circonstance pour les élever des désirs matériels aux vues spirituelles. A l'exemple des solitaires, ses frères, il prêche donc la parole de Dieu à ceux qui viennent vers lui. Nombreuses sont les conversions qu'il opère. Mais baptise-t-il lui-même, ceux de ses visiteurs encore païens qu'il convertit au christianisme ? Il est probable, qu'une fois instruits, il les renvoie aux prêtres, car il n'est nullement prouvé qu'il soit lui-même revêtu du sacerdoce. On ne saurait davantage fixer le nombre d'années que passa Herbot dans les bois du Huelgoat, non plus que son âge et la date de sa mort. Ce que l'on sait, c'est qu'il fut enterré dans son oratoire, devenu, par la piété envers le saint, cette superbe chapelle qui porte son nom et fait l'admiration des touristes. Une pierre tombale, ornée de l'effigie du saint, sculptée, est dite tombeau de saint Herbot. L'ermite y est représenté couché, la tête recouverte du capuchon monacal. Les pieds reposent sur un lion, symbole de son autorité sur les bêtes sauvages. Le tombeau primitif conserva longtemps les ossements du patron du lieu. Cependant son chef en avait été retiré pour être déposé dans un riche reliquaire, lequel fut, au XIII<sup>e</sup> ou XIV<sup>e</sup> siècle, emporté avec son contenu, par les Anglais, dans une de leurs descentes en Bretagne.

••

Saint Herbot ne perdit pas, à sa mort, la confiance de ceux qui, jadis, lui amenaient, à son ermitage, leurs animaux, pour qu'il les guérît. Il devint, au contraire, le protecteur attitré des bêtes à cornes, et demeure pour la Cornouailles

ce qu'est saint Cornely, pour le Vannetais. Autrefois, le jour du Pardon, les bêtes à cornes défilaient devant l'oratoire de saint Herbot. Innombrable, on peut le dire, est son patronage en Cornouailles, particulièrement. Ses statues, avec un bœuf à ses pieds, ne le sont pas moins. On en trouve même en Léon. Et partout ce sont vaches et bœufs que l'on recommande au saint Ermite, auquel, en reconnaissance, sont offerts des dons en nature, sous forme de crins et de moches de beurre, ce qui, par extension, a donné naissance à la fameuse prière : « Je vous prie, Monsieur Saint Herbot, de mettre du beurre dans ma barratte ! »

••

Ainsi que saint Herbot élevait l'âme de ses visiteurs, aux choses de Dieu, le jeune Breton, visant plus haut que les bienfaits terrestres, priera « Monsieur Saint Herbot » de mettre, en son cœur, quelque chose du détachement qui le porta à tout quitter pour le service de Dieu.

— (P) —



## Saint Riec

ERMITE

V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> SIÈCLES

Fête le 12 février

**S**UR la vie de saint Riec règne également une grande obscurité. Sa légende et son histoire se confondent, souvent, avec celles d'un saint Riou. N'importe ! sa réputation fut assez grande pour laisser, en Basse et Haute-Bretagne, le souvenir impérissable de sa sainteté.

\*\*\*

Riec naquit en Bretagne-Armorique de parents païens. Sa vocation à la foi chrétienne tient d'un fait quelque peu légendaire. Son père, Elorn, qui a donné son nom à la rivière de Landerneau, s'y fût noyé, sans l'intervention des saints Derrien et Neventer, deux saints d'outre-mer, très honorés en Léon : ces deux chevaliers de la Bretagne insulaire reviennent de Terre-Sainte et gagnent, au trot de leurs montures, le port de Brest. Là ils retrouveront leurs vaisseaux. Ils en sont à cheminer sur les bords du Dour-Doun (eau profonde, l'actuel Elorn) lorsqu'ils voient un homme se jeter dans le fleuve. Les saints personnages n'hésitent pas à se porter à son secours. Ils sont assez heureux pour le ramener sur la rive. Ayant rappelé le désespéré à la vie ils le

pressent de questions et apprennent de lui qu'il se nomme Elorn, seigneur de la Roche-Maurice. Ce pays est ravagé d'un affreux dragon, dont le roi Bristokus (roi légendaire de Brest) a pensé conjurer les ravages en offrant, à la faim du monstre qui le fait dévorer indistinctement hommes et bêtes, une victime désignée par le sort, chaque samedi. « Or, se lamente Elorn, ce sort est si souvent tombé sur moi que j'y ai envoyé tout mon monde et ne m'est plus resté que ma femme que voici, et ce petit enfant qu'elle tient dans ses bras, âgé seulement de deux ans, sur lequel le sort est tombé. J'aime mieux être suffoqué des eaux que de le livrer à une mort si cruelle. » Les charitables sauveurs d'Elorn le consolent, l'assurant qu'ils ont le pouvoir d'exterminer le dragon. Hélas ! Elorn ne veut pas accepter la condition qu'ils mettent à leurs bons offices, de se faire chrétien. Il consent cependant à ce que sa femme, son fils et ceux de sa maison qui le désireraient reçoivent le Baptême. Derrien et Neventer se contentent de cette déclaration et de la promesse du malheureux seigneur de construire une église sur son domaine. Ils prennent alors le petit Riec et lui donnent à conduire le dragon, dont Albert Le Grand fait cette impressionnante description : « long de cinq toises et gros par le corps comme un cheval, la tête faite comme un coq retirant fort au basilic » c'est-à-dire ayant l'aspect du serpent fantastique, à l'effroyable réputation, capable, par son odeur et son regard, de provoquer la mort. Au lieu dit Pontuzval, en Plonéour-Trez, ils jettent le monstre à la mer, en présence d'Elorn et partent s'embarquer à Brest.

\*\*\*

Revenu à la Roche, Elorn autorise le baptême de sa femme, du jeune Riec et des autres personnes de sa suite qui le demandent. Quant à l'église, il ne se presse point de l'édifier. Il s'y décide enfin sur les prières de Riec et de sa mère, mais au lieu de l'endroit convenu, Barget, il en choisit un plus éloigné de sa demeure. Prodiges étranges : les matériaux mis en place, le jour, sont, la nuit, transportés à Barget. Elorn croit à de la magie, de la part des chrétiens, d'où sa colère contre sa femme et son fils. Il les chasse de sa maison. Riec et sa mère se retirent alors dans la solitude de la Forest, environs de Brest. Nous retrouvons Riec devenu jeune homme, simple écolier, ou peut-être novice à ces mêmes entours, au monastère de Landévennec, au jour où il apprend que sa mère, gravement malade, désire le revoir. Depuis le départ de son fils, celle-ci vit dans la retraite, et les plus sévères exercices de l'oraison et de la pénitence. L'abbé Guénolé a, pour sa part, connu, par révélation la mort de la pauvre femme. Il s'oppose donc, tout d'abord, au départ de Riec. Puis, sur ses instances, il le laisse aller, muni d'une provision d'eau bénite par lui. Riec arrive à la maison de sa mère. Dès le seuil, il en chasse une troupe de gens s'agitant bruyamment autour de celle que son fils croit toujours vivante, et à laquelle il s'adresse : « Seigneur Jésus-Christ, au nom duquel mon maître Guénolé fait tant de choses merveilleuses, daigne la guérir ! » Ceux que Riec a chassés et qui se tiennent à la porte, se moquent de lui, sachant morte la malheureuse mère. Et voici qu'à leur stupefaction, comme à leur effroi, elle se dresse sur son séant, « essuie sa sueur, précise le Cartulaire de Landévennec, ainsi

qu'au retour d'une besogne fatigante ». On l'entend raconter comment, après avoir été menacée par les démons d'être « entraînée en des endroits épouvantables » Guénolé s'y est opposé. A ces paroles, ceux qui se sont moqués de Riec, se jettent à ses pieds, en s'écriant : « Celui-là est vraiment proche de Dieu dont le disciple en son absence, et par l'invocation de son nom, a pu faire éclater un pareil prodige ! »

..

A la suite de cet événement qui détermine sa mère à mener une vie plus sainte encore que précédemment, et à s'enfoncer dans une solitude profonde, Riec conçût, pour lui-même, l'attrait du désert. Avant d'y répondre, il se dépouille de tous ses biens, en faveur de son maître, Guénolé. Le Cartulaire de Landévennec parle, à deux reprises, de la donation faite par Riec « à son maître saint et chéri » des biens de ses parents. Le roi Gradlon authentique « la donation faite par Riec à Dieu et à saint Guénolé, de toute sa portion d'héritage séparée de celle de tous ses parents ». Le roi ajoute : « et pour le salut de mon âme ». Ainsi est fondé le monastère de Lanriec, près de Concarneau. C'est aux environs de Camaret que se retire Riec pour vivre de la vie érémitique qui l'attire. Il s'y adonne à plein : sa nourriture est d'herbes, de petits poissons et de fruits sauvages, son vêtement, d'une tunique de mousse qu'il s'est tissée. Il demeurait là depuis une quarantaine d'années, lorsque Guénolé le découvrit et le persuada de le suivre en son monastère de Landévennec. Riec y termina ses jours, assisté du saint abbé et de ses religieux. Il y fut sans doute inhumé.

Si des miracles s'opérèrent à son tombeau, ils ne sont point relatés. Ils durent cependant s'y produire, nombreux, puisque saint Budoc, évêque de Dol, le canonise en 554. Le nom de Riec est d'ailleurs inscrit aux très anciennes Litanies de Saint-Vougay, et nous le retrouvons sous des formes plus ou moins semblables, comme vocables de lieux tels, Lanriec, Riec (Finistère), Saint-Rieul(Côtes-du-Nord), Roz-Landrieux (Ille-et-Vilaine), etc... Il a donné aussi des noms de famille : Rio, Riou. Ses reliques ont subi le sort de beaucoup d'autres, détruites, lors des invasions normandes, dont ne furent sauvées que fort peu de celles de saint Guénolé, lui-même.

..

Daigne saint Riec, détaché de tous les biens du siècle, demander, pour le jeune Breton, la connaissance et l'amour des biens éternels.



## Saint Ronan

ERMITE

VI<sup>e</sup> SIÈCLE

Fête le 1<sup>er</sup> juin

**A**u nom de saint Ronan nous ajouterons le qualificatif d'ermite, parce qu'il en fut, en Bretagne, peut-être le type le plus parfait. Cependant il avait reçu la consécration épiscopale et certains l'ont fait évêque de Quimper.

..

Saint Ronan naquit en Irlande, de parents idolâtres, dira Albert Le Grand, cependant que Dom Lobineau les suppose, au contraire, bons chrétiens. Quoi qu'il en soit, arrivé à l'âge d'homme, il reçut les Ordres et même l'épiscopat. M. de la Borderie croit qu'il fut des 350 évêques sacrés par saint Patrice. Mais une seule chose tenait au cœur de Ronan : la soif de la solitude. Il quitta donc son pays afin de s'éloigner de tout ce qu'il aimait et servir Dieu d'une âme plus libre. C'est sur la côte de Léon, là où s'élève la petite ville qui, de son nom, s'est appelée Saint-Renan, que le conduisit sa barque. A cette époque, notre Armorique, toute couverte de forêts, lui semble bien convenir à l'ermitage qu'il y veut se créer. Mais des pauvres découvrirent sa retraite. En place

de l'aumône demandée et qu'il ne possédait pas, Ronan les renvoyait guéris de leurs infirmités. Ils s'en allaient, publiant au loin la vertu du solitaire, en sorte que ce fut désormais une suite ininterrompue de solliciteurs, les uns pour obtenir le soulagement des maux du corps, les autres de ceux de l'âme, ou les deux à la fois, qui venaient troubler le recueillement de l'ermite. Celui-ci, craignant, en conséquence, d'être ainsi empêché de servir Dieu dans l'oraison et la pénitence se résolut de chercher ailleurs une retraite plus profonde. Il demanda au Seigneur de la lui indiquer. Albert Le Grand pensa qu'un ange le guida dans tout le pays qu'il dut traverser, avant d'atteindre la forêt de Névet, en Cornouailles, où il se fixa, à quelques lieues de Quimper.

\*  
\*\*

C'est là que Dieu lui enverrait l'épreuve de laquelle son serviteur sortirait glorifié pour la suite des siècles. Ronan fut aidé à construire sa cellule par un homme du pays, vivant lui-même en bon chrétien. Curieux de connaître à qui il avait à faire et d'être fixé sur le but poursuivi par Ronan, il s'en enquit près de lui. Le saint lui répondit qu'il était d'Irlande et qu'il avait fui son pays afin de servir Dieu dans la solitude et la pénitence, abandonnant pour cela sa famille et tous ses biens. L'homme qui l'avait ainsi interrogé fut dans l'admiration de sa réponse et devint son fervent disciple. Mais sa femme, Keben, loin d'être aussi vertueuse que son mari, prit ombrage des rapports de son époux et du solitaire. Elle sema, sur ce dernier, toutes sortes de calomnies, et l'accusa d'avoir tué sa fille. L'affaire fut portée de-

vant le roi Gradlon. Celui-ci ordonna de lâcher sur Ronan des dogues furieux, persuadé que ces monstres le dévoreraient s'il était coupable. L'accusé accepta l'épreuve et pria Dieu de faire éclater son innocence. Aussitôt en présence de l'ermite, les chiens, de furieux qu'ils étaient, devinrent doux comme des agneaux. S'avançant vers le saint, ils se mirent à lui lécher les pieds.

\*  
\*\*

A la vue de ce prodige, chacun reconnut la fausseté des accusations portées contre Ronan. Gradlon, pour sa part, conçut à l'égard de l'ermite une grande estime qui se fortifia encore lorsque, s'étant fait amener l'enfant que la mère elle-même avait étouffée pour faire croire à un meurtre — en enfermant sa fille dans un coffre — Ronan se recueillit dans une fervente prière et ressuscita la morte. Puis il revint à son monastère. Là, il avait coutume de parcourir, chaque semaine, à jeun et pieds nus, toute l'étendue qui, autour de son penity (maison de pénitence) formait son minihy, c'est-à-dire l'asile où nul ne pouvait être poursuivi pour quelque crime que ce fût. C'est ce trajet que rappelle la procession de la Grande Troménie qui a lieu à Locronan, tous les six ans. Une autre procession, annuelle celle-là, commémore le tour plus abrégé que suivait le saint, chaque jour, également à jeun et pieds nus. C'est la *Petite Troménie*. Cependant les merveilles dont on venait d'être témoin amenèrent près de Ronan si grande foule, qu'il résolut de quitter le pays. Il partit donc en secret. Ses pas le portèrent à Hillion, non loin de Saint-Brieuc. Il y reprit son existence de prière, de



pénitence et de prédications. Il dispensait ainsi la parole de Dieu à ceux qui, une fois de plus, trouvaient le chemin de sa cellule et se montrait, comme précédemment, favorable à leurs prières. L'un de ces visiteurs, ayant eu une brebis emportée par un loup, Ronan appela l'animal qui avait encore son larcin dans la gueule, et lui commanda de le déposer là. Alors Ronan rendit la brebis à son maître.

\*  
\*\*

C'est à Hillion que mourut saint Ronan. Son ermitage était à cheval sur les terres de trois chefs qui se disputaient l'honneur de conserver le corps du saint. Constatant l'impossibilité de se mettre d'accord, ils décidèrent, comme cela se voit fréquemment dans l'histoire de nos saints, de s'en rapporter au jugement de Dieu. Ils placèrent donc le corps sur un chariot, auquel furent attelés des bœufs sauvages. Avec leur précieux fardeau, les buffles prirent la direction de Locronan et ne s'arrêtèrent qu'au seuil de l'ancien oratoire de l'ermite. Mais avant d'y arriver ils avaient, dit la Légende, passé au village de Guernevez où Keben faisait sa lessive. Lorsqu'elle vit l'étrange cortège elle s'en approcha curieusement et reconnut Ronan qu'elle avait jadis persécuté, revêtu de ses vêtements épiscopaux. Prise de rage elle leva son battoir sur la tête de l'un des bœufs, dont la corne fut détachée du coup, mais ne tomba qu'à l'endroit appelé *Plaz-ar-C'horn*, au sommet de la montagne, là où s'arrête la procession de la Troménie, pour entendre le sermon d'usage. Un peu plus loin, Keben fut engloutie dans la terre, subitement ouverte pour la recevoir.

\*  
\*\*

Le corps de saint Ronan fut inhumé dans son ancien oratoire où, dès le XI<sup>e</sup> siècle, Alain Canhiart, comte de Cornouailles, en reconnaissance d'une victoire remportée par l'intercession de saint Ronan, fit construire une église que le beau monument actuel remplaça au XV<sup>e</sup> siècle. Vers ce temps, Renée de France, fille de Louis XII et de la duchesse Anne, élevait le tombeau de granit sur lequel le saint est couché, revêtu de ses ornements épiscopaux. Ses reliques sont particulièrement honorées aux jours des Grande et Petite Troménies, ainsi que la cloche dont il se servait, aux fins d'appeler ceux qui le venaient visiter, à se réunir pour entendre la parole de Dieu. Saint Ronan a donné son nom à Saint-Renan, près Brest et à Locronan.

\*  
\*\*

De saint Ronan qui accepta avec patience les calomnies et ressuscita la fille de Keben, son ennemie, le Breton, fidèle à suivre l'exemple de son oubli des injures, lui demandera de le pratiquer, comme lui, en toute occasion, selon la doctrine évangélique.






## Le Bienheureux Jean Disalcéat

FRANCISCAIN

1280-1349

Fête le 15 décembre

EST par le titre de Bienheureux qu'est généralement désigné celui que la voix populaire appelle saint Jean Disalcéat, quand ce n'est pas, avec plus de familiarité, le « Santig du », le *petit Saint noir*, en raison de la nuance de la robe franciscaine, en son temps.

..

On le nomme aussi Sant Yan Diac'hen, en français, Déchaux, parce qu'il marchait pieds nus comme les religieux de son Ordre. Mais sans doute méritait-il ce nom dès sa petite enfance, car il naquit, en 1280, de parents très humbles, à Saint-Vougay, en Léon. Plus d'une fois, dut-il courir pieds nus par les landes et les guérets. Au reste, devenu recteur de Saint-Grégoire, près Rennes, il allait, dit-on, de la sorte, par chemins. Le petit Yannig, ainsi que par humilité il voulut toujours être appelé, se lia d'amitié avec un sien cousin, fort bon artisan de la pierre, qui lui apprit son métier. Yannig était adroit. Il devint vite habile dans l'art

de la construction, élevant des croix aux carrefours des routes, des ponts sur les rivières, à quoi, dit Albert Le Grand, il « gagnait beaucoup d'argent et se mit à son aise ». Il aurait donc pu faire bonne figure dans le monde, mais Dieu l'appela à son service. Son cousin essaya de le détourner de son intention bien arrêtée de recevoir les Ordres. Il mit, à poursuivre ce but, un tel acharnement, que Dieu le punit par la perte de ses biens et une terrible lèpre.

..

On s'étonnera peut-être que, né au diocèse de Léon. Jean ait choisi celui de Rennes pour y faire ses études et recevoir la prêtrise. A cette époque c'était chose courante de passer ainsi d'un diocèse à l'autre. Ce faisant, Jean pensait, loin de son pays, vivre inconnu. En effet, l'ordination reçue, il ne se préoccupa point de se faire affecter à quelque poste, mais vécut seul dans une grande austérité, jeûnant fréquemment au pain et à l'eau, modestement vêtu, et se consacrant à la visite et aux soins des malades. Après un certain temps de cette vie, il reçut, de l'évêque de Rennes, Yves, sa nomination de recteur de Saint-Grégoire, petite paroisse à proximité de la ville et agréablement située aux bords de l'Ille. Jean refusa, d'abord, ne se jugeant pas digne de cette charge. Enfin le 19 mai 1303, il en prenait possession, par obéissance. Le nouveau recteur de Saint-Grégoire se donna tout entier à son peuple, faisant bénéficier les pauvres de ses revenus. Pour lui-même, il ne changea rien à ses austérités. Il ne quittait sa paroisse qu'appelé par l'évêque, pour l'accompagner dans sa visite pastorale, ou plutôt l'y précéder, afin

de préparer les âmes, par la prédication et la confession, à en recevoir tout le fruit.

\*  
\*\*

Depuis treize ans, Jean Discalceat consacrait à ses paroissiens les ressources de son dévouement matériel et spirituel, lorsqu'il entendit un nouvel appel, vers plus de perfection encore. Il se démit donc de ses fonctions entre les mains de son évêque, Alain de Châteaugiron, qui ne put s'empêcher de pleurer la perte d'un si parfait recteur. Néanmoins, reconnaissant la vocation du saint prêtre, il ne s'opposa point à son départ. Jean prit aussitôt la route de Quimper où il savait qu'existait un couvent de Cordeliers. Il avait alors 40 ans. Mais il s'adapta aussi rapidement qu'un jeune novice à une règle déjà presque sienne, depuis de nombreuses années. Vrai fils de saint François, il excellait, lui aussi, dans la pratique des vertus de pauvreté et d'humilité, convaincu, comme il le disait lui-même, qu'il était le plus imparfait de ses frères. Pour cette raison il ne portait que des habits rapiécés et encore, selon le conseil de la règle, les réparait-il de ses mains. Quant à ses austérités, il les aggrava, si l'on peut dire. On le voyait mêler à l'eau qu'il buvait, quelque liquide amer, en souvenir du fiel présenté au Christ sur la Croix ; sa nourriture ordinaire était du pain d'avoine, d'orge ou de fèves. Son esprit de mortification le poussa, un jour, à garder au pied, un clou qui s'y était introduit, car il ne faisait point usage des sandales franciscaines. Il fallut l'ordre exprès de son supérieur pour le décider à retirer le

corps étranger de son pied enflé. Il n'était pas jusqu'à certaines petites bêtes que le bon Albert Le Grand appelle si joliment des « bestioles » dont il refusait de se débarrasser, heureux de souffrir leurs piqûres.

\*  
\*\*

Un trait, qui achève d'apparenter notre saint à saint François d'Assises, est son extrême charité pour les pauvres. S'il n'a plus rien à leur donner, il quête pour eux, comme il le fit durant la cruelle famine de 1346, où il exhortait les riches à gagner le ciel par leurs aumônes. Il visitait et guérissait les malades, convertissait les pécheurs, les excitant à la contrition par les abondantes larmes qu'il versait en entendant les confessions. Il avait d'ailleurs le don des larmes. On le vit pleurer tout un jour durant le siège de Quimper, par Charles de Blois, en 1344, Dieu lui ayant donné connaissance des malheurs qui allaient fondre sur la ville, laquelle allait être livrée au pillage. Ce fut en vain qu'il exhorta les habitants à la pénitence. La ville assiégée fut prise et ses défenseurs tués en grand nombre.

Le temps était proche où le saint religieux allait être victime de sa charité. Mais avant cela il eut à subir de terribles assauts de la part du démon qui mit tout en œuvre pour l'amener à désespérer de son salut. Il lui montra notamment le peu de valeur de ses mortifications et des prières qu'il récitait, si nombreuses, qu'on se demande où il trouvait le temps de les multiplier à ce point. Un jour qu'il récitait l'Office, au chœur, avec toute la communauté, il se prit

à sangloter à la révélation d'une nouvelle calamité prête à fondre sur la ville. Ce fut l'épidémie de peste de 1349. Il y succomba en soignant les malades à l'hôpital Saint-Julien, là où s'élève, aujourd'hui, l'église Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus. Cachées pendant la Révolution à Ergué-Armel, près Quimper, ses reliques y sont portées, chaque année, en procession, au pardon du lundi de Pâques. Une partie de son crâne est vénéré à la cathédrale, ainsi que la statue de bois du *Santig du sauvée* du pillage révolutionnaire de 1793, par une quimpéroise, Catherine Boustouler, qui la cacha dans sa maison. Saint Jean Discalcéat est surtout prié pour retrouver les objets perdus.

\*  
\*\*

Que le Bienheureux Jean Discalcéat qui tant pleura sur la malice du péché, obtienne, à ses dévots Bretons, la contrition sincère qui leur fera retrouver l'innocence de leur âme, s'ils ont eu le malheur de la perdre.



## Le bienheureux Grignion de Montfort

MISSIONNAIRE

(1673-1716)

Fête le 28 avril

**B**IEN que l'apostolat du Bienheureux de Montfort se soit principalement exercé hors de Bretagne, sa naissance, en ce pays, les services rendus par ses Filles de la Sagesse et ses Pères de Montfort, lui donnent droit de cité au catalogue des Saints Bretons.

\*  
\*\*

Louis-Marie Grignion de Montfort naquit dans la petite ville de Montfort-sur-Meu, le 1<sup>er</sup> février 1673. Ses parents, nous dit un biographe, étaient de « bonne bourgeoisie, de petite fortune et de grande foi ». Son père, avocat au baillage de Montfort, croyait pouvoir compter sur Louis, aîné de ses 17 enfants, pour l'aider à rétablir l'aisance au sein de sa nombreuse famille. Dieu en disposa autrement. Dès sa petite enfance, en effet, Louis donna les signes d'une vocation destinée à sortir des voies communes, et d'une originalité de caractère, inquiétante chez d'autres, mais qui,

chez lui, « servit heureusement son zèle ». Un amour tout particulier pour Marie fut le signe distinctif de sa piété d'enfant, comme il le sera de celle de sa vie entière. Il manifestait, en outre, une grande compassion envers les indigents, et ses mortifications tendaient, pour lui-même, à se faire pauvre avec les pauvres. On le verra au collège de Rennes, ce même collège que fréquenta le Vénérable P. Maunoir, s'ingénier à venir en aide à ses condisciples dans la gêne. On raconte même, qu'un jour, pour vêtir convenablement l'un d'entre eux dont la mise excitait la risée et le mépris des autres jeunes gens, il fit parmi eux une quête. Comme la collecte se trouva insuffisante pour l'acquisition d'un habit, Louis-Marie poussa son camarade dans la boutique d'un drapier : « Voici, dit-il, mon frère et le vôtre. J'ai quêté dans la classe ce que j'ai pu pour le vêtir. Si ce n'est pas assez, à vous d'ajouter le reste ». Et le drapier de s'exécuter.

..

C'est que Louis-Marie, malgré un extérieur peu plaisant, « son air gauche et absorbé » possédait déjà l'ascendant qu'il prendra sur ses camarades de collège avant que de s'imposer comme missionnaire et fondateur d'Ordres. Si ses condisciples de Saint-Sulpice, où il a obtenu une bourse après son passage à « l'Ecole des Pauvres Clercs », se moquent, plus ou moins, de son physique, de sa mise, ils cessent de rire lorsque, dans une argumentation publique, qu'il a à soutenir, il laisse « voir la richesse de son érudition, la solidité de ses réponses, la souplesse de sa dialectique ».

Tant de savoir est mis par lui, dès le Séminaire, au service de ses Frères les plus humbles et, chaque semaine, dans la crypte de l'église, il catéchise les jeunes laquais. Durant son séjour au Séminaire, il se fortifie de la forte doctrine du Fondateur, M. Olier, et de cette dévotion envers Marie qui portait, jadis, le collégien de Rennes à visiter, dans leurs sanctuaires, N.-D. des Miracles, N.-D. de Bonne-Nouvelle, toujours si vénérées dans la capitale de la Bretagne. C'est, dans la formation reçue à Saint-Sulpice, qu'il puise les éléments de son *Traité de la vraie Dévotion de la Sainte Vierge, du Secret de Marie, du cantique : Pour aller à Jésus*, de sa « pratique du saint esclavage et sa confiance dans la puissance du Rosaire ».

..

Cet ardent dévot de Marie demande et obtient de célébrer en l'église St-Sulpice sa première Messe à son autel, remplacé depuis, par celui très riche, auprès duquel se dresse, aujourd'hui, la statue du Bienheureux lui-même. Prêtre, c'est aux Missions des Indes, du Canada, que pense l'abbé Grignon. Il en est détourné par ses directeurs et songe alors aux campagnes françaises qui n'ont pas été renouvelées de la visite d'un Vincent de Paul, d'un Michel Le Nobletz ou d'un P. Maunoir. Cependant, la Bretagne, dans ses contrées du Haut Pays, et même du Tregor, la verra quelquefois ; mais ce seront la Vendée, le Poitou qui, surtout, bénéficieront de son zèle. Poitiers, du reste, l'avait accueilli à son hôpital, lorsque ne sachant pas encore quelle forme donner à son apostolat, il



en était devenu l'aumônier. De là il confessait et catéchisait dans la ville même et ses environs immédiats. Nous avons déjà parlé de son originalité. Elle ne fut pas sans lui causer quelques ennuis et l'éloigna momentanément de Poitiers, le temps de prendre, au Mont-Valérien, à Paris, l'idée du célèbre Calvaire qu'il fera édifier à Pont-Château, car les calvaires seront, on peut le dire, la sainte manie du missionnaire. Il en plantera partout où il passera.

\*  
\*\*

L'apostolat missionnaire du P. Grignon de Montfort présente une grande similitude avec ceux des Nobletz et des Maunoir. Comme eux, il se sert des signes sensibles pour atteindre les âmes, et fait grand usage de tableaux, de cantiques, qu'il compose sur des airs connus. Il organise aussi des processions où se déroulent scènes et personnages en grands costumes, avec renfort de fanions et de musique. Mais tout ce déploiement extérieur n'est rien en regard des fruits de salut que produisait dans les âmes la parole ardente du missionnaire — parole dont la rudesse lui créait parfois des difficultés ou le rendait suspect, même aux autorités ecclésiastiques — de sa charité au tribunal de la pénitence. Ainsi que Le Nobletz et Maunoir, ses devanciers, il se souciait de l'avenir de ses missions et fonda une Congrégation de Prêtres, la Société de Marie.

\*\*

Les Missions n'étaient pas la seule préoccupation du P. Grignon de Montfort. Son séjour à l'hôpital de Poitiers avait

développé sa compassion pour les souffrants. D'autre part, l'instruction de la jeunesse lui tenait à cœur, instruction gratuite pour les enfants du Peuple. L'Ordre de la Sagesse et la Congrégation des Frères du Saint-Esprit répondirent à ce double dessein et, aujourd'hui, les Filles du P. de Montfort, les Soeurs Grises, hospitalisent les malades et enseignent — à l'étranger du moins — tandis que les Frères sécularisés de Saint-Gabriel, issus des Frères du Saint-Esprit, travaillent à l'instruction de la Jeunesse masculine. C'est au cours d'une dernière mission, à Saint-Laurent-sur-Sèvres (Vendée) où ses Instituts ont, maintenant, leurs Maisons-Mères, que le zélé missionnaire mourut le 27 avril 1716, d'une pleurésie à laquelle son tempérament, affaibli par les fatigues et les rudes macérations, ne put résister. Une foule évaluée à 10.000 personnes, assista à ses obsèques. De nombreux miracles eurent lieu à son tombeau et préparèrent sa béatification qui fut proclamée le 22 janvier 1888.

\*\*

Devant la multiplicité d'action de l'œuvre du Bienheureux Grignon de Montfort, le jeune Breton demandera au Missionnaire et Fondateur d'Ordres, le zèle de la gloire de Dieu sous toutes ses formes.

— CP —



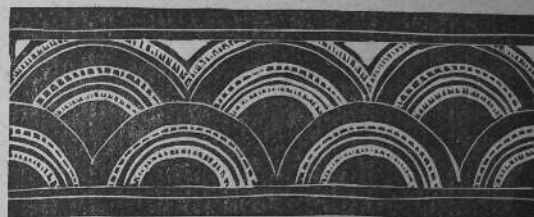
LIVRE SIXIEME

**Les Vénérables**

LE VÉNÉRABLE MICHEL LE NOBLETZ, JULIEN MAUNOIR,  
VICTOIRE DE ST LUC, JEAN-MARIE DE LAMENNAIS



VICTOIRE DE SAINT LUC  
ET L'IMAGE DU SACRÉ-CŒUR.



Le Vénérable

Michel Le Nobletz

MISSIONNAIRE BRETON

(1577-1652)

**M**ICHEL Le Nobletz fut, au seuil du XVII<sup>e</sup> siècle, l'envoyé de Dieu, vers la Bretagne, en péril de perdre la foi.



Michel Le Nobletz naquit, le 29 septembre 1577, au château de Kerodern, en Plouguerneau. Il était fils d'Hervé Le Nobletz, seigneur de Kerodern, et de Françoise de Lesvern, et se trouvait être le quatrième d'une famille de onze enfants. Le petit Michel se distingua, entre tous, par sa précoce piété. Près du manoir se trouvait l'église Saint-Claude. Michel n'avait que quatre ans lorsqu'il prit l'habitude d'y aller prier souvent malgré, il faut le dire, la défense de ses parents. Ceux-ci craignaient, pour leur fils, le danger de passer à proximité d'un vivier avoisinant l'oratoire. « Me zo bet e ti Doue » répondait-il, en breton, sa langue maternelle,

lorsqu'on lui reprochait son escapade. Et il ajoutait qu'une belle dame l'y conduisait par la main. Un soir, sa mère l'enferma à clef dans sa chambre. Quelle ne fut pas sa surprise, rentrant à Saint-Claude quelques instants plus tard, d'y trouver son fils en prière. Quand Michel eut atteint sa septième année, il fut envoyé chez son grand-père, M. de Lesvern, en Saint-Frégant. L'aïeul le fit instruire par un prêtre de la paroisse, Thomas Cozic. Jusqu'à 19 ans, ce seront des maîtres du pays, prêtres ou laïques qui, soit chez lui, soit à Plou-daniel, seront chargés de son éducation. Ce contact prolongé avec son pays natal, avec sa langue qui, toujours, lui sera familière, marquera Michel Le Nobletz d'un caractère éminemment breton. Il avait aussi pris, de l'existence retirée au manoir familial, le goût de la solitude. Il aimait à s'y livrer à de pieuses méditations, ce qui lui valut, dès l'âge de 14 ans, une vision dans laquelle Notre-Seigneur se manifesta à lui, de telle sorte, qu'il conçut ce détachement et ce mépris du monde pratiqués par lui jusqu'à son dernier souffle et qu'il s'efforcera de communiquer aux âmes.

..

C'est dans ces dispositions qu'il aborde à Bordeaux et à Agen sa vie d'étudiant. Elles ne seront pas superflues pour le préserver des dangers qu'offraient à ce jeune gentilhomme, jamais encore sorti de sa province, disons mieux, de sa paroisse, l'attrait de la ville et de la joyeuse existence qu'y menait la jeunesse étudiante. Marie, elle-même, se chargea de mettre en garde le jeune homme qui avait accepté, de ses camarades bretons, le périlleux honneur d'être leur « prier ».

Ainsi les étudiants appelaient-ils celui qu'ils élisaient pour chef et qui devait présider aux luttes, aux arbitrages fréquents des différends qui s'élevaient entre eux. Ils avaient choisi Michel pour sa bravoure et son adresse aux armes. Or, un soir où il s'apprêtait à défendre ses compatriotes, il entend, près de lui, une voix : « Arrête ! arrête ! » C'était celle de la Vierge Marie qui, peu après, lui apparaissait pour le consoler d'une affreuse calomnie, dont il était l'innocente victime. « Mon petit Michel, lui disait-elle, en breton, n'aie pas peur ; mon Fils te défendra, et moi je t'assisterai ! » Dans une autre vision, la mère de Dieu lui présenta trois couronnes qu'elle lui dit être celle de virginité — vertu qui tenait tellement au cœur de Michel que, pour la sauvegarder, il n'avait pas craint, étant encore à Kerodern, de se rouler, nu, dans la neige — celle de Docteur et Maître de la vie spirituelle comme il va le devenir ; enfin, celle de mépris du monde, sentiment qui, déjà, dirigeait tous ses actes.

..

Maître de la vie spirituelle, il le sera vraiment pour la Bretagne, renouvelée, grâce à lui. La Bretagne d'alors, affaiblie par les guerres, les dissensions intérieures, se voyait gravement compromise sous le double rapport de la foi et des mœurs. La pratique religieuse, entravée par des difficultés de toutes sortes, se perdait. De plus, une organisation défectueuse dans la nomination des prêtres de paroisses appelait à diriger celles-ci des ecclésiastiques ignorant de la langue bretonne, si bien que les fidèles n'entendaient plus la parole de Dieu. C'est Michel Le Nobletz qui, pour la Basse-

Bretagne, allait entreprendre l'œuvre de relèvement. Ses études achevées, il manifesta l'intention d'entrer dans les Ordres. Son père, loin de s'y opposer, y voit, pour son fils, l'occasion d'un bel avenir. Ce n'était pas ainsi que l'entendait Michel. Après une longue préparation et des études poussées jusqu'au doctorat, il se décida, enfin, à l'âge de trente ans, à recevoir la prêtrise qu'il avait différée jusque-là, par humilité. Puis, dans la solitude des grèves de Tremenac'h, en Plouguerneau — où il s'était déjà retiré lorsqu'au refus de la riche charge qu'on lui proposait il avait été chassé, par son père, de la maison paternelle — il médita sur la vocation qu'il sentait se préciser : celle des missions au pays breton. Il débutera par sa famille et ses proches. Mais, le mépris du monde qu'il prêche le fait prendre pour un fou, « belec fol » (prêtre fou), par ses parents eux-mêmes. Il sera donc obligé de quitter son pays, non cependant sans avoir amené à une vie des plus chrétiennes son père, sa mère, et mis sur la voie de la sainteté, ses sœurs, Anne et Marguerite.

\*\*

Dès lors, dom Michel, qui avait fait un court essai de vie religieuse aux Dominicains de Morlaix, ne cessa plus de prêcher et d'évangéliser la Basse-Bretagne dans sa langue, dont il est dit qu'elle y est sœur de la Foi. Il se consacra plus particulièrement au littoral et aux îles, plutôt qu'à l'intérieur des terres, et prit son port d'attache à Douarnenez et au Conquet. Durant les années de son apostolat il inaugura la méthode de l'instruction religieuse au moyen de peintures qui, frappant les yeux et l'imagination, l'aidèrent

à atteindre plus facilement les âmes, non sans qu'à cause de cette méthode il ne fût en butte à de nombreuses critiques et difficultés. Le clergé lui-même n'y fut pas étranger en se laissant surprendre par les calomnies dirigées contre le missionnaire. Il dut enfin s'exiler de Douarnenez et vint finir ses jours au Conquet. C'est là que le visita un jeune jésuite, le Père Julien Maunoir, en résidence à Quimper, où Dom Michel l'avait été voir, sur la foi d'une révélation le lui désignant comme le successeur qu'il implorait de Dieu. Il pouvait donc mourir confiant dans la continuation de son œuvre, puisqu'il la remettait en si bonnes mains. Ce fut, assisté de ce fils bien-aimé, qu'il expira saintement, au Conquet, le 5 mai 1652. Son corps y repose dans l'église paroissiale. C'est là que le Vénérable attend l'heure de la glorification, car sa cause est en instance à Rome. Les chapelles de Tremenech, de Douarnenez et du Conquet, élevées à sa mémoire et où s'accomplirent de si nombreux miracles, sont toujours fréquentées de nombreux pèlerins.

\*\*

Reconnaissant au grand apôtre et thaumaturge de la Bretagne, le jeune Breton demandera à Dieu, avec ferveur, de permettre que Michel Le Nobletz soit bientôt compté au nombre des Bienheureux.





## Le Vénéralle

# Julien Maunoir

MISSIONNAIRE BRETON

1606-1683

**L**E Vénéralle Père Maunoir, successeur immédiat de Michel Le Nobletz aux Missions bretonnes, acheva et compléta l'œuvre de son saint prédécesseur.

\*\*

Julien Maunoir naquit dans la petite ville de Saint-Georges-de-Reintembault, à la porte de Fougères, et non loin de Rennes, le 1<sup>er</sup> octobre 1606. Avant même sa naissance, ses parents, pieux commerçants, l'avaient consacré à Dieu. Le Seigneur agréa cette offrande en comblant de grâces, dès le berceau, le petit Julien, pour qui les prodiges paraissent avoir toujours été chose naturelle. On raconte qu'un jour, étant tombé des genoux de sa mère, tandis qu'elle l'embaillottait, la pierre du foyer se creusa pour le recevoir. D'autres fois ce sont ses petits camarades qu'il guérit, par simple attouchement, d'humeurs mauvaises, désignées sous le nom de « rasche ». Ces prodiges extérieurs n'étaient rien, cependant, en comparaison des aimables vertus qui fleurissaient en l'âme du jeune enfant. Le Ciel semblait s'ingénier

à favoriser sa piété, déjà remarquable. Lorsque la cloche de l'église tintait, pour la Messe, le petit Julien, pressé d'une force surnaturelle, se hâtait de répondre à cet appel. Dieu permettait que, durant le temps de son absence, la vache que gardait le petit pâtre, dans le courtil de ses parents, ne s'écartât d'un pouce de son pâturage. Ainsi se trouvaient conciliées piété et obéissance, vertu à laquelle Julien n'était pas moins fidèle. Cette piété se manifestait encore dans ses jeux. Son plus grand plaisir consistait à réunir les enfants du bourg en des processions qui aboutissaient au Calvaire, dont existe encore le socle sur lequel montait le jeune prédicateur de naïfs sermons.

\*\*

De telles dispositions étaient, pour les parents de Julien, le signe que leur sacrifice avait été agréé. Aussi, après sa première communion, faite à 9 ans, dans les sentiments que l'on devine, le mirent-ils sous la direction d'un saint prêtre de la paroisse. Avec lui, l'enfant commença ses études latines. A quatorze ans, l'écolier fut envoyé au collège des Jésuites, à Rennes. Entré en quatrième, tout de suite il prend la tête de sa classe et s'y tiendra constamment. Son application à l'étude ne nuisait aucunement à sa vie intérieure. Celle-ci était déjà si intense que le collégien surprenait son directeur de conscience par sa manière de faire oraison. Il est de la Congrégation de la Sainte Vierge et conquiert le respect et l'admiration de ses camarades par sa vie édifiante, en un temps où la dissipation était grande parmi les étudiants obligés de loger en ville. Plus d'un, entre ceux-ci, dut son

salut à l'exemple et aux exhortations discrètes de leur vertueux condisciple. Ce dernier, à mesure que le temps s'écoulait, redoublait de ferveur pour demander à Dieu de l'éclairer sur sa vocation, car il se sentait pressé, non seulement de se faire prêtre, mais d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Une visite à Rennes, du Provincial, le célèbre Père Cotton, jadis confesseur d'Henri IV, décida de son avenir. Ayant obtenu, non sans quelque résistance, le consentement de ses parents, qui auraient voulu le conserver près d'eux, dans le clergé séculier, Julien se rendit à Paris, au noviciat des Jésuites.

..

Là, une première épreuve l'attendait. Il y venait sur la parole du P. Cotton, assuré de son admission. Or, on n'avait pas encore été prévenu de son arrivée. L'attente imposée fut pénible, mais ne découragea pas le postulant. Le temps du noviciat, qu'il compare lui-même au « Paradis terrestre », fut pour lui, réellement, la préparation à une vie dont toutes les actions tendront à réaliser sa devise future : « le plus grand contentement de Dieu et son plus grand amour. » A l'égard de ses frères, ce temps fut ce qu'avait été, pour ses condisciples de Rennes, sa vie de collégien : le sujet d'une profonde édification. Il n'est pas inutile de tracer, ici, le programme que s'était imposé le Frère Maunoir : « Dieu veut, écrivait-il dans son journal, que je sois saint et savant. J'emploierai donc le temps destiné à la prière comme à l'étude. Je ne négligerai aucun des moyens que m'offre la Compagnie pour acquérir la science et la sainteté. » Il se

tint si bien parole qu'après les différentes étapes de ses séjours dans diverses maisons de son Ordre, il fut envoyé, jeune régent, ou professeur, à Quimper. Il y imprima à ses élèves, le double amour de l'étude et de la piété, au point que son départ fut un véritable deuil, tant parmi les enfants que parmi leurs parents.

..

Jusqu'à présent rien n'a laissé prévoir la vocation spéciale à laquelle Dieu destinait ce Haut-Breton. Cependant, au Collège même de Quimper, il reçoit la visite rapide et énigmatique de Michel Le Nobletz, averti du Ciel de sa présence en cette maison. Si le Père Bernard commenta cette visite, à son jeune Frère, dans un sens favorable aux Missions bretonnes, celui-ci, attiré par les Missions canadiennes, n'en voulut d'abord rien croire. Enfin, pressé par le P. Bernard, Maunoir entreprend le pèlerinage de la Mère de Dieu, à quelques kilomètres de Quimper. Il revient de ce sanctuaire tout changé et décidé, dès que ses supérieurs l'y auront autorisé, à apprendre le breton. Ce ne fut que six mois plus tard. Alors, au bout de trois jours d'étude, il posséda assez cette langue difficile, pour catéchiser et, trois semaines après, pour prêcher sans préparation. C'était la réponse de Marie à sa confiante prière. Cette vocation, cependant, subit la rude attente de dix années, durant lesquelles l'obéissance envoya Maunoir en de multiples résidences. Encore fut-elle entravée, au retour du religieux à Quimper. Patiemment, le P. Maunoir, à qui Michel Le Nobletz, retiré au Conquet, avait donné ses instructions, attendit l'heure de Dieu. Puis, quarante

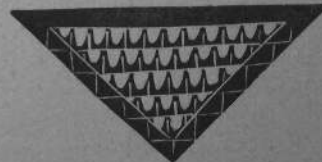
trois ans durant, le saint missionnaire parcourut la Bretagne bretonnante, avec seulement quelques rares apparitions dans son pays d'origine. Comme Michel Le Nobletz, dont il suivait fidèlement les méthodes, en y ajoutant celles de sa propre expérience, il exerçait son ministère, en breton, langue dans laquelle il passa Maître, puisqu'il a même un renom comme grammairien.

..

Voici que, vérifiant une prophétie de Dom Michel, à son sujet, son successeur dépiste et extirpe un mal que, sous le nom de Cabale, Michel Le Nobletz avait connu trop tard pour y apporter un remède efficace. Il fut encouragé en cela par une pieuse femme, Catherine Daniélou, de Quimper, considérée en quelque sorte comme la collaboratrice mystique de ses missions. Cette Cabale, encore appelée *Iniquité de la Montagne*, consistait en des assemblées nocturnes où le démon se faisait adorer de malheureux qui lui livraient leurs âmes par un pacte abominable signé de leur sang. Enfin le P. Maunoir, dont nous noterons, en passant, la grande dévotion aux saints bretons, assura l'œuvre des Missions, en créant l'Association Missionnaire des Prêtres, et les maisons de retraite qui furent une sorte de mission perpétuelle. Il mourut en cours de missions, à Plévin, le 28 janvier 1683. Il y fut enterré, et son tombeau fut favorisé de nombreux miracles. Seul son cœur repose à Quimper, à Roz-Avel, résidence des Jésuites, où il a été transféré de la chapelle du Lycée, leur ancien collège.

..

Dans le même souci de reconnaissance qu'à l'égard de dom Michel, le jeune Breton se fera un devoir de demander à Dieu le rapide aboutissement de la Cause du Serviteur de Dieu, si populaire en Bretagne, Cause ouverte par les Etats de Bretagne au lendemain même de sa mort.



## La Vénérable Victoire de Saint-Luc

DAME DE LA RETRAITE

1761-1794

**V**ICTOIRE de Saint-Luc, nous semble répondre au titre de religieuse missionnaire, non dans le sens strict, mais parce que, dans l'œuvre des retraites, complément de celle des missions, elle suivit, avec succès, la méthode d'enseignement et d'édification par la parole et par l'image, cette dernière mise en honneur par Michel Le Nobletz et le P. Maunoir.

.\*

Victoire de Saint-Luc vit le jour, le 27 janvier 1761, au château du Bot, en Quimerc'h, terre familiale des Conen de Saint-Luc. Son père, Conseiller au Parlement de Rennes, était le frère de l'évêque qui, le dernier avant la Révolution, occupa le siège de Quimper. Ce pieux prélat eut une grande part à l'éducation de sa nièce, par les conseils qu'il donnait, à son sujet, à sa belle-sœur, Mme Conen de Saint-Luc. Victoire, la deuxième de six enfants, semble avoir, tout particulièrement, absorbé l'attention de sa mère, peut-être autant à cause des qualités que celle-ci prévoyait devoir se déve-

lopper en sa fille que d'un caractère qui, selon la direction imprimée, les orienterait dans le sens très différent du bien ou du mal. Toute petite, Victoire, consacrée par sa mère à la Sainte Vierge, aussitôt sa naissance, manifesta les dehors d'une nature ardente dans sa piété, dans ses affections, dans ses volontés, nature la faisant parfois s'emporter jusqu'à la violence, et n'obéir qu'avec peine. Cependant, dans les confessions qu'elle fit, régulièrement, à partir de l'âge de sept ans, elle prit de sincères résolutions de se corriger. On la vit, plus d'une fois, sortir du confessionnal, tout en larmes. Sa mère et son oncle pensèrent que la vie de pension mäterait, plus sûrement, ce caractère un peu indomptable, seul obstacle, leur semblait-il, à la grande générosité et à la vive piété de la fillette. A neuf ans, Victoire devint donc la pensionnaire des Visitandines du Colombier, faubourg de Rennes. Elle y mérita, dès les premiers temps, de la part de ses compagnes, les sobriquets de « Madame Tempête » et de « Madame Babiole » en raison de ses nombreux emportements et caprices.

.\*

Mais voici que Victoire se prépare à sa première communion. Tout change. Pour se disposer à ce grand acte, qu'elle devait accomplir le jour de Noël, rien ne lui coûtera plus, ou plutôt, rien ne lui paraîtra exiger trop d'efforts. Pour la stimuler, il suffisait de la menacer d'en retarder le jour. La petite fille volontaire et indépendante se transformait, peu à peu, en une enfant recueillie dans ses prières, appliquée au travail, soumise à ses maîtresses, douce et

humble avec ses compagnes. Aussi, Jésus, trouvant sa petite âme si bien préparée, la choisit-il pour épouse. De ce jour, dit-on, Victoire « conçut le désir et forma le dessein de se faire religieuse ». En tout cas, sa dévotion déjà grande à l'égard de la Sainte Vierge s'affirma, l'enfant s'appliqua à se mortifier en toutes circonstances. Sa sœur trace ainsi son portrait : « Elle était, nous dit-elle, naturellement un peu gourmande et mangeait d'un grand appétit ; elle s'attacha à vaincre ce malheureux penchant, à se mortifier fréquemment et elle se serait fait un scrupule de prendre la moindre chose entre ses repas, sans nécessité. » De plus, elle prit l'habitude, malgré son jeune âge, de faire, chaque jour, un quart d'heure d'oraison. Elle s'estimait heureuse de communier, toutes les fois que la permission lui en était accordée.

\*  
\*\*

Après un séjour de quatorze mois à la Visitation, la mère de Victoire crut pouvoir rappeler sa fille près d'elle. La pensionnaire allait trouver, dans la maison familiale, une vie presque aussi réglée que celle du couvent qu'elle quittait à regret. Mme de Saint-Luc était, en effet, d'une grande piété et, en dehors des devoirs de société que lui imposait la haute situation de son mari, devenu Président à mortier, elle partageait son temps entre ses exercices de dévotion, les bonnes œuvres et l'éducation de ses enfants. Ce fut elle qui se chargea de compléter, avec l'aide de son beau-frère, Mgr Conen de Saint-Luc, l'instruction religieuse de Victoire, se bornant, pour le reste, à surveiller les maîtres qu'elle lui donnait. Sous une telle direction, Victoire ne pouvait perdre

de vue ses projets de vie religieuse. Cependant, si peu qu'elle le vît, le monde attira, un instant, cette belle jeune fille qui a dit d'elle-même que « si Dieu n'eût pas eu pitié d'elle, elle eût aimé le monde avec passion, et fût devenue une grande pécheresse ». Avec la grâce divine, elle se reprit donc. Elle fut aidée dans ses résolutions d'abandonner ce qu'elle a appelé sa « vie mondaine » par la retraite de son père qui lui valut de vivre dans la solitude de leur campagne du Bot. Tout se faisait au château « aux heures marquées et au son de la cloche ». Victoire préluda, en catéchisant ses frères, ses sœurs et les enfants du voisinage, à sa mission près des retraitantes dont elle s'occupera lorsqu'elle sera devenue religieuse de la Retraite, Institution qui s'adonnait précisément à l'œuvre des retraites.

\*  
\*\*

Le choix de cette Congrégation lui vint des rapports qu'elle eut avec elle lors d'un séjour chez son oncle, l'évêque de Quimper. Rentrée au Bot, elle en informa ses parents. M. de Saint-Luc recula l'entrée de sa fille en religion à la majorité de celle-ci. Victoire employa le temps, qui l'en séparait, à une étude approfondie de la langue bretonne. Elle s'habitua à composer, dans cette langue, les discours destinés aux retraitantes et dans lesquels elle devait exceller. Lorsqu'elle prit enfin rang parmi les Dames de la Retraite, elle était si bien préparée à son ministère, qu'elle y acquit, en peu de temps, une incomparable maîtrise, aussi bien que dans l'explication des tableaux, legs des Nobletz et des Maunoir, dont elle suivait les méthodes. Dans ses rapports



avec ses sœurs elle se montra la religieuse exemplaire comme, aussitôt sortie de la pénible crise intérieure du début, la joie de la Communauté. Son amour pour le Sacré Cœur qui était, avec celui de la Très Sainte Vierge, sa dévotion de prédilection, la porta à utiliser ses loisirs à peindre des images aux emblèmes du Sacré-Cœur. Vinrent la Révolution française, la dispersion de la Retraite, le retour au Bot, l'incarcération dans les prisons de Quimper, Carhaix, Paris, sur accusation très nette, pour Victoire, de peindre et de distribuer des emblèmes séditionnels, Fouquier-Tinville ayant habilement assimilé les images du Sacré-Cœur aux insignes des Chouans. C'est donc sa dévotion au S.-C. qui valut à Victoire de Saint-Luc de mourir, selon son vœu, à 33 ans, et martyre. Elle périt, en effet, sur l'échafaud, en même temps que ses parents, le 19 juillet 1794, après avoir été, dans ses prisons, l'exemple et le soutien de ses compagnons d'infortune et avoir eu la consolation de se confesser, avant de mourir, au saint abbé Riou, mort à son tour sur l'échafaud et porté au martyrologe.

..

Le jeune Breton, désireux de pouvoir bientôt invoquer publiquement la sainte Martyre, demandera, par l'entremise du S.-C., le prompt succès de la Cause de la Vénérable, à l'exemple de qui il comprendra mieux la nécessité pour un apostolat fécond, de connaître et d'aimer la Langue bretonne, se souvenant, qu'en Bretagne « Parler et Foi sont Frère et Sœur ».

## Le Vénérable Jean-Marie de la Mennais

FONDATEUR D'INSTITUTS

1780-1860

**L**E Vénérable Jean-Marie de la Mennais est un contemporain puisque, né et mort dans les deux derniers siècles. Comme le Bienheureux Grignon de Monfort, au XVIII<sup>e</sup>, il fut le fondateur de Congrégations qui rendent, encore aujourd'hui, les plus grands services à la Jeunesse, dont l'instruction et l'éducation furent les deux grandes préoccupations de sa vie.

..

Jean-Marie de la Mennais naquit le 8 septembre 1780, à Saint-Malo, où son père était armateur. Son enfance se passa entre la ville, l'hiver, et la campagne de la Chesnaie, l'été, au sein de la douce atmosphère familiale. Il était le cadet de son frère Félicité, Féli, comme l'appelaient parents et amis et qui, prêtre comme lui, défendit d'abord la cause de l'Eglise avec ardeur et talent, puis se révolta contre elle. Une pieuse mère présida cependant à l'éducation chrétienne de ses enfants. Nul doute que sa foi profonde n'ait marqué de son empreinte l'âme de Jean-Marie qui, jusqu'à ses der-

niers jours, se souvenait de sa mère, avec la plus douce émotion. Il la perdit à l'âge de sept ans. Une tante, Mme de Saudrais, remplaça, de son mieux, la mère disparue. Elle s'attacha particulièrement à cultiver, en son neveu, Jean-Marie, les vertus dont elle percevait déjà le germe dans cette petite âme. L'enfant n'était, cependant, point parfait. Une forte inclination à la colère était peut-être la rançon des brillantes qualités d'intelligence et d'initiative, manifestées chez lui, dès le plus jeune âge. Nouveau François de Sales, Jean-Marie, par ses efforts, aidés de la solide piété à laquelle Mme de la Mennais avait formé son fils, et que Mme de Saudrais entretenait de son mieux, parvint à vaincre ce défaut, au point de mériter, à la veille de son entrée dans les Ordres, ce jugement de son oncle de Saudrais : « Jean-Marie, écrivait ce dernier, va promettre d'être toujours vertueux. Ce qui nous rassure c'est qu'il le fut et que la vertu parut en lui comme une chose naturelle et dont il n'aurait pu se passer. J'ajouterai que Jean apporta, en naissant, un penchant à la colère qu'il a su tellement dompter, que je ne sais comment cette disposition s'est changée en une inaltérable douceur. »

••

L'époque de la Première Communion fut, sans doute, pour Jean-Marie, l'occasion de travailler à acquérir cette douceur dont parle M. de Saudrais. Si pour tous ce grand acte est une date dans la vie, il le fut particulièrement pour lui, en raison des circonstances qui allaient le marquer. Jean-Marie avait dix ans. On était en 1790. Déjà la Révolution bouleversait, en France, toutes les institutions éta-

blies. Elle s'attaquait à l'Eglise dont les prêtres persécutés étaient réduits à se cacher, ou à s'exiler. Du nombre de ceux qui prirent ce dernier parti, était l'évêque de Saint-Malo, Mgr de Pressigny. Ami des la Mennais, il était venu, un soir, à la Chesnaie, afin de convenir des dispositions de son départ, avec le chef de famille qui devait l'y aider. L'évêque exprima le désir de célébrer la Messe le lendemain, mais émit la crainte qu'il n'y eût personne pour la servir. Aussitôt Jean-Marie se présenta. Mgr de Pressigny, après lui avoir posé quelques questions, lui dit : « Ecoute, mon petit Jean, je vais partir. Je ne sais s'il me sera donné de te revoir, jamais ; puisque tu sais si bien ton catéchisme, prie bien le bon Dieu et je te confirmerai, demain matin, avant ma Messe. » Le lendemain, des mains de l'Evêque, le petit serviteur de Mgr de Pressigny, recevait les deux Sacrements de Confirmation et d'Eucharistie. Et quand sonna, pour le prélat, l'heure du départ, on vit Jean-Marie, un bâton à la main et un paquet sous le bras, se présenter à nouveau : « J'irai avec vous, Monseigneur, dit-il à l'évêque, je serai votre enfant de chœur, vous m'apprendrez le latin, vous me ferez prêtre et je ne vous quitterai jamais. » Emu, le dernier évêque de Saint-Malo prend l'enfant dans ses bras et lui dit d'une voix grave : « Mon enfant, si j'ai besoin de quelqu'un, je te promets de te demander. En attendant, apprends bien le latin, applique-toi bien à toutes tes études et, quand je reviendrai, je te ferai prêtre. »

••

Cette consigne et cet espoir allaient guider désormais la vie de l'adolescent. A partir de ce moment on constata

chez lui des progrès étonnants, autant dans sa piété déjà grande, que dans son travail et dans la fermeté de caractère dont il fit preuve en toutes circonstances, jusqu'à sa mort. On peut en juger par le trait suivant : sa haute vertu ne pouvait faire qu'il ne restât enfant dans ses goûts et ses tendances (c'était même là son charme). Or, son père, commandant de la garde nationale, lui ayant fait faire un joli habit militaire, pour assister à la parade d'une fête patriotique, il en ressentait un naïf plaisir. Tout à coup lui vint l'idée que des prêtres assermentés assisteraient à la cérémonie et que, de ce fait, un catholique devait s'en abstenir. Afin d'être bien certain qu'on ne l'obligerait point à y prendre part, il se cacha tout le jour, sans souci de l'heure des repas. Le danger constant dans lequel on vivait, avait, d'ailleurs, virilisé sa nature et développé son initiative naturelle. C'est ainsi que, servant chaque matin la Messe, à un prêtre caché à Saint-Malo, il est trompé par un effet de lune, se lève, sort en pleine nuit et tombe au milieu d'une patrouille. Pas un instant, dans son effroi, il songe à dévoiler le motif de sa sortie nocturne. Avec l'indifférence la mieux jouée, il s'enquiert seulement de l'heure. On la lui indique : une heure du matin. Sans lui demander d'autre explication, on le laisse aller, satisfait d'en être quitte à si bon compte.

..

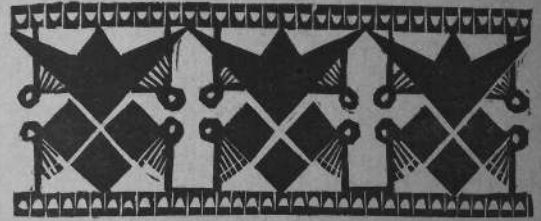
Les années ont passé et voici que la lointaine prédiction de Mgr de Pressigny s'accomplit. Rentré en France, le prélat donne en 1801 et 1803 le sous-diaconat et le diaconat à son enfant de chœur de jadis, demeuré fidèle à sa résolution

d'être prêtre. En 1804, Jean-Marie reçoit l'ordination sacerdotale, à Rennes, des mains de Mgr de Maillé. Une brillante carrière se présentait au jeune prêtre appelé aux plus hautes charges ecclésiastiques, qu'il occupa avec une distinction et une humilité « à toute épreuve » lit-on dans sa biographie, au point que dix-sept fois l'épiscopat lui fut en vain proposé. Nous n'en retiendrons que ce qui a trait aux œuvres de jeunesse, c'est-à-dire à la fondation de ses Instituts des Frères de Ploërmel, pour l'instruction des jeunes garçons, en France et aux colonies, et de la Providence de Saint-Brieuc, destinée aux mêmes fins pour les Filles. Le saint Fondateur triompha de toutes les difficultés par son « zèle de feu et son courage de fer », et encore plus, peut-être, par son filial abandon à la Providence. « O mon Dieu, s'écriait-il, pourvu que nous soyons dans l'ordre que vous avez établi et que nous secondions vos desseins, tout est bien. » C'est dans ces dispositions qu'il s'éteignit saintement, âgé de 80 ans, le 26 décembre 1860. A son tombeau, plusieurs guérisons s'opérèrent qui amenèrent l'introduction de sa Cause, à Rome, en 1911.

..

A cet Apôtre de la Jeunesse, le jeune Breton demandera, qu'élevé sur les autels, il l'aide à diriger son action sociale dans l'ordre voulu par la Providence.





## TABLE DES MATIÈRES

---

### LIVRE PREMIER

#### LES SEPT SAINTS FONDATEURS

|                         | Pages |
|-------------------------|-------|
| Saint Corentin .....    | 13    |
| Saint Pol de Léon ..... | 18    |
| Saint Brieuc .....      | 23    |
| Saint Tugdual .....     | 28    |
| Saint Samson .....      | 33    |
| Saint Malo .....        | 38    |
| Saint Patern .....      | 43    |

---

### LIVRE DEUXIEME

#### LES SAINTS PATRONS DE BRETAGNE

|                              |    |
|------------------------------|----|
| La Sainte Vierge Marie ..... | 53 |
| Sainte Anne .....            | 58 |
| Saint Yves .....             | 63 |

---

**LIVRE TROISIEME**

**LES SAINTS EVÊQUES ET ABBÉS**

|                                |     |
|--------------------------------|-----|
| Saint Guénolé .....            | 73  |
| Saint Guenaël .....            | 78  |
| Saint Hervé .....              | 83  |
| Saint Conwoïon .....           | 88  |
| Saint Goulven .....            | 93  |
| Saint Melaine .....            | 98  |
| Saint Magloire .....           | 103 |
| Saint Méen .....               | 108 |
| Saint Gildas .....             | 113 |
| Saint Maurice .....            | 118 |
| Bienheureux Yves Mahyeuc ..... | 123 |

**LIVRE QUATRIÈME**

**LES PRINCES ET PRINCESSES**

|  |     |
|--|-----|
| Saints Donatien et Rogatien .....      | 133 |
| Saint Eflam et Sainte Enora .....      | 138 |
| Sainte Azémar et Saint Budoc .....     | 143 |
| Sainte Haude et Saint Tanguy .....     | 148 |
| Sainte Nennok .....                    | 153 |
| Saint Melar .....                      | 158 |
| Saint Judicaël .....                   | 163 |
| Saint Salomon .....                    | 168 |
| Bienheureux Charles de Blois .....     | 173 |
| Bienheureuse Françoise d'Amboise ..... | 178 |

**LIVRE CINQUIEME**

**LES SAINTS ERMITES ET RELIGIEUX**

|                                       |     |
|---------------------------------------|-----|
| Saint Herbot .....                    | 187 |
| Saint Riec .....                      | 192 |
| Saint Ronan .....                     | 197 |
| Bienheureux Jean Discalceat .....     | 202 |
| Bienheureux Grignon de Montfort ..... | 207 |

**LIVRE SIXIEME**

**LES VÉNÉRABLES**

|                               |     |
|-------------------------------|-----|
| Michel Le Nobletz .....       | 217 |
| Julien Maunoir .....          | 222 |
| Victoire de Saint Luc .....   | 228 |
| Jean-Marie de Lamennais ..... | 233 |

**Table des Gravures**

|   |     |
|---|-----|
| Saint Corentin dans son ermitage de la forêt de Nevet ..                    | 11  |
| Saint Yves jugeant entre le Pauvre et le Riche .....                        | 51  |
| Saint Guénolé rend la vie à un enfant et arrête un incendie .....           | 71  |
| Sainte Nennok abritant la biche poursuivie par les chasseurs de Warok ..... | 131 |
| Saint Ronan ressuscitant la fille de Kében .....                            | 185 |
| Victoire de Saint Luc et l'image du Sacré-Cœur .....                        | 215 |





DU MÊME AUTEUR

*Un grand Missionnaire breton :*  
LE VÉNÉRABLE PÈRE MAUNOIR  
*Édition Fr. SIMON, Rennes 1932.*

---

TRO-BREIZ OU TOUR DE BRETAGNE  
DE DEUX JEUNES GENS  
*Édition LAFOLYE et de LAMARZELLE, Vannes 1936.*

---

VIVIANE OU LA FILLEULE DE LA FÉE  
*Édition CASTERMAN, Tournai 1936.*

---

EN PRÉPARATION  
PENHEREZIC

---

*Achévé d'imprimer*

*le trente octobre mil neuf cent trente-six*



Par FRANCIS SIMON  
IMPRIMEUR BREVETÉ  
A RENNES  
MAISON FONDÉE EN 1631

---

*Les bois gravés qui illustrent cet ouvrage  
ont été exécutés par XAVIER DE LANGLAIS*

